

57.1.11.10

# Le Monde

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE - N° 16023 - 7 F

VENDREDI 2 AOÛT 1996

FONDATEUR : HUBERT BEUVISSE

REDACTEUR EN CHEF : JEAN-MARIE COLOMBANI

Le Monde des livres  
Béatrix Beck  
pages 25 à 30

## Les Jeux d'Atlanta

Les reportages de nos envoyés spéciaux pages 11 à 14

■ Le Norvégien Vebjørn Rodal ramène en Europe le titre du 800 mètres

■ Deon Hemmings, victorieuse du 400 m haies, devient la première championne olympique de la Jamaïque

■ Sergueï Bubka, l'immense absent de la finale du saut à la perche

Une revanche couronnée de bronze



PATRICIA GIRARD

LA RÉDEMPTION existe en athlétisme. Pour preuve, la médaille de bronze remportée par Patricia Girard sur 100 m haies. Suspendue deux ans pour dopage, la Guadeloupéenne est montée sur le podium grâce à ses qualités propres : tonicité, coordination et rythme.

Une bouteille venue d'Algérie

C'EST L'AVENTURE d'une bouteille. Peu avant la guerre, Jean-Claude Beton, jeune ingénieur agricole, rencontre à la Foire de Marseille un pharmacien espagnol de Valence, le docteur Trigo, qui a mis au point un concentré de jus d'orange baptisé Naranjina. La paix revenue, Jean-Claude Beton marie les essences paternelles avec les oranges de la Mitidja. En 1951, Orangina naît, en Algérie, dans son petit flacon ventru en verre granuleux.

Nous commençons la publication d'une série d'articles d'Eric Fottorino retraçant l'histoire de produits associés à l'été et aux vacances.

Lire page 15

Allemagne, 3 DM; Arabie-Saoudite, 9 F; Autriche, 25 ATS; Belgique, 45 FB; Canada, 25 SCAM; Côte d'Ivoire, 200 F CFA; Danemark, 14 KRD; Espagne, 220 PTA; Grande-Bretagne, 1 £; Grèce, 200 DR; Irlande, 140 E; Italie, 2700 L; Luxembourg, 40 FL; Maroc, 10 DH; Norvège, 14 KRD; Pays-Bas, 2 FL; Portugal, 200 Esc; République tchèque, 100 Kcs; Espagne, 165 Ptas; France, 1 FF; Grèce, 200 DR; Israël, 10 NIS; Italie, 2700 L; Japon, 100 Yens; République tchèque, 100 Kcs; Royaume-Uni, 1 £; Suède, 10 Krones; Suisse, 2,10 FF; Tunisie, 1 Din; USA (NY), 2 \$; USA (californ), 2,50 \$.

M 0147-0802 - 7.00 F

## Des skinheads d'extrême droite seraient bien les auteurs de la profanation de Carpentras

Six ans après les faits, la police revient à sa piste de départ



PANCHO

SIX ANS après les faits, les policiers ont interpellé, mercredi 31 juillet, les responsables présumés de la profanation du cimetière juif de Carpentras. Skinheads évoluant dans la mouvance du Parti nationaliste français et européen (PNFE), un groupe de l'extrême droite néonazie, ils ont été arrêtés dans le Vaucluse et à Perpignan à la suite d'une déclaration spontanée de l'un d'entre eux aux Renseignements généraux d'Avignon.

Agé de vingt-six ans, Yannick Garnier a reconnu avoir participé, le 10 mai 1990, à l'opération au cours de laquelle trente-quatre tombes avaient été brisées ou souillées. Un simulacre d'empalement avait été mis en scène sur le corps d'un octogénaire récemment décédé. Interrogé par les policiers, Yannick Garnier a rapidement livré le nom de ses complices, Patrick Leonegro, âgé de trente ans, et Bertrand Nouveau, âgé de vingt-sept ans. Confronté aux accusations, l'un

d'eux aurait reconnu les faits. Tous trois devaient être déférés au parquet de Marseille, jeudi 1<sup>er</sup> août. Les policiers recherchaient toujours, jeudi matin, un dernier suspect, qui serait militaire à Mulhouse. Le chef présumé du groupe, Jean-Claude Gros, entendu par la police le lendemain de la profanation, est décédé accidentellement en 1992.

Bruno Mégret, délégué général du Front national, a déclaré jeudi matin au Monde qu'« à ce stade, la seule question qui se pose est de savoir s'il s'agit du dénouement de l'affaire ou d'une machination supplémentaire ». Fin 1995, le parti de Jean-Marie Le Pen avait organisé plusieurs manifestations pour dénoncer la mise en accusation de l'extrême droite. M. Le Pen avait notamment dénoncé « l'hallali contre les militants du mouvement national jetés en pâture à la vindicte populaire ».

Lire pages 6 et 7 et notre éditorial page 10

## Les vérités dérisoires de la « Pravda »

MOSCOU

de notre correspondant

Vodka, argent et politique : le pugilat autour de la Pravda (« la vérité », en russe), le quotidien fondé le 5 mai 1912 par des ouvriers de Saint-Petersbourg avant d'être pris en main par Lénine, a le parfum de la « nouvelle Russie ». Mais, Pravda oblige, cette lutte est agitée d'un détail typiquement soviétique : une dispute autour de l'Ordre de Lénine.

En conflit avec la rédaction russe, les frères Christos et Theodoros Ianiakos, deux Grecs qui ont racheté en 1992 le journal communiste « privatisé », ont décidé de suspendre sa parution depuis le 24 juillet. Première publication pendant soixante-dix ans de soviétisme, la Pravda est désormais « remplacée » par une édition quotidienne de Pravda-5, l'extension du vendredi qui fonctionne avec une rédaction différente et docile. La Pravda, dont le tirage était de plus de 10 millions d'exemplaires en 1985, a sombré à 200 000 exemplaires imprimés en 1996.

Mais, à en croire Alexandre Ilyine, son rédacteur en chef, la dispute avec les investis-

seurs grecs a commencé le 17 juillet à cause des Ordres de Lénine, la plus haute récompense soviétique, trois fois décernée au quotidien. Ce jour-là, Alexandre Ilyine est invité par les nouveaux propriétaires à changer de bureau. Se retrouvant dans la pièce où se trouve le coffre censé contenir les précieuses décorations, il s'aperçoit qu'il est endommagé et que ses serrures ont été changées. Aussi appelle-t-il la police. Laquelle décide d'interdire l'entrée du bâtiment aux deux Grecs. De fait, ces derniers reconnaissent détenir les médailles.

L'incident sert de détonateur. Les Grecs décident de suspendre la parution du quotidien, reprochant aux journalistes de « trop faire la fête » et de commencer à « picoler assez tôt » dans la journée. Les journalistes « pensent qu'ils peuvent ne pas travailler et toucher quand même leurs salaires », s'indigne Theodoros Ianiakos. Alexandre Ilyine, lui, défend sa rédaction : « Est-ce que les journalistes américains ou anglais ne boivent que du thé ? Notre journal est comme les autres. Quand vous travaillez pour un journal qui s'effondre depuis des années et que votre salaire suffit juste à acheter

une bouteille de vodka, que faire d'autre ? » Puis vient la querelle politique. Alexandre Ilyine affirme que les frères Ianiakos lui en veulent car il a « une ligne politique indépendante ». Il accuse les Grecs de vouloir imposer au journal des positions plus « centristes » et un ton plus commercial après l'échec du candidat communiste Guennadi Ziouganev à la présidentielle. Les frères Ianiakos démentent. Ils reprochent aux soixante-cinq journalistes de la Pravda de ne produire que quatre pages d'éditorial, de comptes-rendus d'interventions télévisées ou de dépêches d'agence, sans rédiger de véritables articles ou reportages. Mais les journalistes, payés entre 200 000 et 300 000 roubles par mois (200 à 300 francs, soit moins de la moitié du salaire moyen en Russie), n'entendent pas en faire plus, d'autant que leurs frais de déplacement ne sont pas remboursés. Bref, ils accusent les capitalistes grecs d'empêcher les bénéfices sans investir dans le journal. Dans la Russie post-soviétique, la Pravda, ne connaît plus qu'une seule vérité : celle de l'argent.

Jean-Baptiste Naudet

Etats-Unis : Bill Clinton se résigne à démanteler l'Etat-providence

CÉDANT à la pression des Républicains, Bill Clinton a annoncé, mercredi 31 juillet, qu'il allait signer une législation portant la réforme la plus radicale de l'aide sociale aux Etats-Unis depuis l'après-guerre. Déjà adopté par la Chambre des représentants, le projet, inspiré par les thèmes de la « révolution conservatrice », devait être voté jeudi par le Sénat avant d'être présenté à la signature du président. Depuis toujours, M. Clinton s'était déclaré partisan de réformer un système (le Welfare) accusé de transformer des millions d'Américains en assistés de l'Etat. Il n'était, cependant, pas partisan d'aller aussi loin que la loi qu'il va signer. Il ne le fait que pour torpiller un des thèmes de bataille des Républicains dans la campagne présidentielle.

Lire page 3

■ Le dollar rechute

La faiblesse de la monnaie américaine est un mauvais coup pour les entreprises exportatrices françaises. p. 15

■ Un entretien avec Ernesto Samper

Le président de la République de Colombie accuse Washington de vouloir isoler son pays. p. 3

■ Un premier ministre hutu au Burundi

Le nouveau président tutsi a pris cette décision au moment où le sommet d'Arusha appelait à des sanctions économiques et à l'ouverture de négociations. p. 2

■ Plainte contre Patrick Poivre d'Arvor

Le présentateur de TF1 est accusé par un photographe de l'avoir frappé et séquestré. p. 32

■ La Creuse abandonnée

Le département a beaucoup d'atouts, mais ses habitants n'y croient guère. p. 9

■ Balade à Paris

A la recherche d'écrivains américains, entre l'Opéra et la place Vendôme. p. 19

■ Bill T. Jones danse Jacques Brel

A Avignon, le chorégraphe met en mouvement la musique du chanteur disparu. p. 22

Saint-Nazaire.  
Elle, serveuse.  
Lui, plongeur.  
Y'aurait pas un peu de sang dans l'évier ?

LA REPENTIE  
Une Série Noire inédite de Didier Daeninckx. A goûter demain dans Le Monde

Laurent Mauduit

Lire la suite page 10

International	2	Aujourd'hui	18
France et Société	6	Abonnements	21
Cartes	8	Lettre	21
Horizons	9	Météorologie	21
Les Jeux d'Atlanta	11	Mots croisés	21
Entreprises	15	Culture	22
Finances/Bourches	16	Radio-Télévision	31

mique. Les membres du Conseil de sécurité voudraient auparavant mesurer l'« impact humanitaire » que pourrait avoir une telle mesure de rétorsion.

Réunis, mercredi 31 juillet, à Arusha en Tanzanie, les dirigeants de la région des Grands Lacs tentent d'isoler le nouvel homme fort de Buiumbura, qui vient de nommer un Hutu, Pascal-Firmin Ndimira, à la tête du gouvernement.

**Jean Hélène**

Or, selon des diplomates qui ont lu ce rapport, des militaires totaux y apparaîtraient manifestement comme responsables de l'assassinat de Nidaye et des massacres de Hutus, apparemment plâtiés, qui suivirent. Diverses sources au Conseil ont démenti que le major *Bupaya* y soit présenté comme l'instigateur du putsch manqué de 1993. En revanche, ajoutent-elles, le nom du colonel *Jean Bikomagu*, chef d'état-major de l'armée à l'époque, et toujours en fonction, révélerait à plusieurs reprises dans le document... (AFP)

**Lacquet de Borrini**

## Cédant aux conservateurs, Bill Clinton va signer une réforme radicale de l'aide sociale

L'assistance financière aux démunis sera limitée dans le temps

Le chef de l'exécutif a annoncé, mercredi 31 juillet, qu'il allait signer la législation, préparée par la majorité républicaine, por-

tant réforme de l'aide sociale aux Etats-Unis. C'est tout le système de protection sociale patiemment établi par les démocrates

depuis plus d'un demi-siècle qui va se trouver ébranlé. Le président Clinton risque d'être critiqué dans son propre camp.

### WASHINGTON

de notre correspondant

Même ses plus ardents partisans sont obligés d'en convenir : personne ne sait quelles seront les conséquences futures de la réforme de l'aide sociale (le *Welfare*). De quel prix les individus les plus vulnérables de la société américaine, en particulier les femmes et les enfants, vont-ils payer une loi qui répond au double souci de réformer un système dont chacun reconnaît qu'il a globalement échoué en créant une mentalité d'assistés, et de réduire le déficit du budget fédéral ? Une chose est sûre : la détermination que le Parti républicain a manifesté pour contraindre Bill Clinton à approuver ce texte, le fait que celui-ci ait finalement cédé, au risque de provoquer une levée de boucliers dans son propre camp, sont à mettre sur le compte de l'échéance présidentielle.

En annonçant, mercredi 30 juillet, qu'il signerait le projet de loi dont la version finale devait être adoptée jeudi par le Sénat (la Chambre des représentants s'est prononcée mercredi), M. Clinton a reconnu que de «*sérieuses imperfections*» subsistent, tout en justifiant ainsi sa décision : «*Il s'agit d'une opportunité historique de faire du Welfare ce qu'il était supposé être : une seconde chance et non un mode de vie.*»

Certaines dispositions sont mauvaises, a-t-il insisté, mais, tout bien pesé, c'est «*un réel pas en avant pour notre pays, nos valeurs et les bénéficiaires de l'aide sociale*». A en juger par les réactions qui ont saisi la décision présidentielle, il semble que M. Clinton va avoir du mal, dans les semaines à venir, à faire partager son sentiment. La loi, qui doit permettre d'économiser 55 milliards de dollars (275 milliards de francs) sur le budget fédéral (en six ans), bouleverse profondément un système de solidarité créé il y a soixante et un ans, à l'époque du New Deal de Franklin Roosevelt, et renforcé, dans les années 60, dans le cadre de la «*Grande Société*» de Lyndon Johnson.

### DEUX ANS MAXIMUM

Se présentant sous la forme de quelque quarante programmes fédéraux, le *Welfare* accorde une assistance financière, sans limitation de durée, aux plus démunis. C'est ce principe qui est remis en cause : de lavis quasi général, le système actuel décourage la recherche d'un emploi, dans la mesure où les intéressés, faute de qualifications, se voient proposer un travail moins rémunéré que le montant des prestations sociales. Désormais, cette garantie fédérale est annulée. Chaque Etat disposera d'une somme forfaitaire pour financer

ses propres programmes sociaux, avec une grande latitude de décision.

Tout Américain dont la famille bénéficie de l'aide sociale devra avoir trouvé un travail à l'issue d'une période de deux ans, faute de quoi ses prestations seront supprimées. Au bout de deux mois sans emploi, les adultes devront effectuer des tâches d'intérêt communautaire, à moins que l'administration locale en décide autrement. Personne ne pourra bénéficier du *Welfare* pendant plus de cinq ans au cours de sa vie. Les Etats sont censés devenir les instruments du changement social, puisqu'ils recevront un «*bonus*» s'ils parviennent à réduire le taux de naissances illégitimes.

Chacun d'eux devra faire en sorte qu'au moins la moitié des mères célibataires recevant une aide sociale aient trouvé un emploi ou une activité avant 2002. Faute de quoi, la somme forfaitaire accordée par le gouvernement fédéral sera amputée. De plus, les Etats pourront refuser d'accorder la moindre allocation aux mères célibataires de moins de dix-huit ans qui ne vont pas à l'école ou ne vivent pas chez un adulte, ainsi qu'aux personnes condamnées pour possession, utilisation ou distribution de drogue.

M. Clinton a souligné qu'il restait opposé à deux dispositions

particulièrement drastiques : la première prive les nouveaux immigrants - en situation régulière -, de tout droit à l'aide sociale, tant qu'ils ne se seront pas naturalisés. La seconde a pour effet de réduire de 23 milliards de dollars (115 milliards de francs), en six ans, le montant du budget fédéral consacré aux «*food stamps*», c'est-à-dire les bons d'alimentation accordés aux plus démunis.

Plusieurs instituts spécialisés ont affirmé que plus de 2,6 millions d'Américains allaient rejoindre le seuil de pauvreté, dont quelque 1,1 million d'enfants. Mais à trois mois du scrutin présidentiel, M. Clinton a estimé qu'il était temps de respecter sa promesse électorale de 1992, d'«*abolir l'aide sociale telle que nous la connaissons*». Il avait opposé son veto à deux reprises aux propositions des républicains, expliquant qu'elles auraient pour effet de supprimer le filet de protection sociale qui profite à quelque 13 millions d'Américains.

Or, le texte qu'il vient d'accepter n'est pas très différent. Mais la campagne électorale est là : en continuant à s'opposer à une réforme dont le principe est populaire, M. Clinton aurait accordé un avantage politique à son adversaire républicain, Robert Dole.

Laurent Zechiri

## Ernesto Samper, président de la République de Colombie

«*Nous ne laisserons pas Washington isoler le pays du reste du monde*»

EN VISITE officielle à Paris, le président colombien Ernesto Samper devait rencontrer, jeudi 1<sup>er</sup> août, le président Jacques Chirac. Le chef de l'Etat colombien est reçu à l'Élysée en sa qualité de président du mouvement des non-alignés pour - officiellement - un échange avec un président français organisateur, en juin à Lyon, du sommet du Groupe des 7 pays les plus industrialisés. Après Paris, M. Samper se rendra, samedi 3 août, en Espagne pour une visite «*semi-privée*» au cours de laquelle il aura des entretiens avec le ministre des affaires étrangères, M. Abel Matutes.

«*Vous effectuez votre premier voyage à l'étranger, depuis que les Etats-Unis ont décidé de ne plus vous délivrer de visa pour «*collusion avec les trafiquants de cocaïne*». Pourquoi Paris, pourquoi l'Europe ?*»

«*D'une certaine manière cela peut s'interpréter comme le début d'une offensive diplomatique pour répondre à la prétention inacceptable qu'ont certains milieux de Washington d'isoler la Colombie du reste du monde. Nous allons expliquer aux autres pays que la lutte contre la drogue ne peut pas résulter d'une action unilatérale menée par un pays contre un autre, elle ne peut être que collective.*»

«*Même si vous pensez être dans votre droit, même si votre Parlement vous a disculpé, ne pensez-vous pas que la meilleure façon de mettre un terme à ce contentieux avec les Etats-Unis serait de quitter le pouvoir ?*»

«*L'attitude des Etats-Unis contribue à dégrader sérieusement quinze années de coopération entre les deux pays en matière de lutte contre la drogue. Le message que Washington adresse à la Colombie est extrêmement démoralisateur et déstabilisateur. En ce moment, notre Parlement examine deux projets de loi particulièrement sévères prévoyant des peines de prison à perpétuité et la confiscation des biens des trafiquants notoire. Et il est très difficile d'obtenir l'approbation de notre Parlement lorsqu'en même temps les Colombiens reçoivent des coups, sont interdits de visa et voient leurs généraux ou d'autres responsables du pays mis en cause.*»

«*Etes-vous encore en mesure de gouverner le pays ?*»

«*Après la décision de la*

Chambre me dégageant de toute responsabilité dans le financement supposé de ma campagne électorale par l'argent de la drogue, il y a deux façons de voir l'avenir de la Colombie. La première, celle des pessimistes, consiste à penser que cette décision n'a pas résolu la crise politique. L'autre vision, optimiste, et dont je suis le principal défenseur, consiste à penser que la décision n'a pas résolu la crise politique, et que le pays a pu surmonter une crise politique grave et profonde sans pour autant sacrifier l'Etat de droit, la liberté de la presse, sans faire pression sur les juges. Tout cela a contribué à donner une plus grande solidité à notre pays et c'est sur cette solidité que je compte gouverner jusqu'au 7 août 1998.

«*De quoi parleriez-vous avec M. Chirac ?*»

«*Parmi les principaux problèmes que nous évoquerons figurent la dette des pays non alignés, le néoprotectionnisme et ses barrières paratrouillères qui conduisent à une situation pire que sous le protectionnisme pur et simple. Autre thème : l'accès à la technologie, domaine dans lequel nos pays sont en situation d'apartheid.*»

«*Vous rencontrez également des chefs d'entreprise. Quels types d'accords industriels, financiers - voire militaires - entendent-vous conclure ?*»

«*Nous avons une longue liste d'accords bilatéraux en discussion, notamment dans le domaine de l'eau, des infrastructures aéronautiques et de la gestion des entreprises publiques. Nous discutons actuellement avec la France un traité de protection des investissements étrangers en Colombie. Par ailleurs, nous avons conclu un accord de coopération militaire portant sur l'achat d'armement et d'équipements. Dans ce cadre, nous devrions aussi renforcer notre coopération dans l'échange d'informations, notamment financières, car il faut savoir que 80 % des fonds provenant de l'argent de la drogue ne sont pas réinvestis en Colombie, mais demeurent à l'intérieur du réseau bancaire international.*»

«*En dépit d'une certaine instabilité politique, l'économie colombienne continue à afficher de bons indices économiques. Pourtant, vous allez annoncer un programme d'austérité.*»

«*Cette décision d'ajustement fiscal s'insère dans le cadre d'une*

ligne que notre pays applique depuis plus de quarante ans. La Colombie fait partie des pays d'Amérique latine dont les indices figurent parmi les meilleurs du continent. Le taux d'inflation a baissé et l'espérance de vie a augmenté. Notre croissance sera de près de 4 %. C'est à mon avis plus qu'acceptable.

«*Dans l'affrontement entre les Etats-Unis et l'Europe à propos du renforcement de l'embargo américain contre Cuba, pensez-vous que les non-alignés*

ont un rôle particulier à jouer ?

«*Il y a eu un rejet général de la loi Helms-Burton qui est à l'opposé du nouveau climat instauré après la fin de la guerre froide. Elle va à l'encontre de la liberté du commerce, du multilatéralisme et de la non-ingérence dans les affaires internes des autres pays. Tous ces principes ont été bafoués par cette loi ; c'est un sujet dont les pays non alignés ont évidemment discuté.*»

Propos recueillis par Alain Abellard et Serge Marti

## Un chef de l'opposition biélorusse se réfugie aux Etats-Unis

Le régime Loukachenko durcit la répression

### MOSCOU

de notre correspondant

Un ex-dissident et célèbre opposant de Biélorussie est apparu, mercredi 31 juillet à Washington, pour annoncer lors d'une conférence de presse qu'il avait demandé l'asile politique aux Etats-Unis, après avoir fui Minsk, début avril, pour échapper - de justesse - à la police. Zenon Pozniak est le président du Front populaire biélorusse, principal parti d'opposition de cette petite République ex-soviétique de 10 millions d'habitants, dirigée par le très autoritaire Alexandre Loukachenko, un partisan de l'union avec la Russie, de la lutte contre l'élargissement de l'OTAN et de la répression intérieure.

Depuis l'organisation, en avril, d'une manifestation (jugée «*illégitime*» par les autorités) contre le traité d'union avec la Russie, les leaders de l'opposition biélorusse sont poursuivis pour «*organisation de désordres de masse*». Certains ont été arrêtés et condamnés sans même avoir droit à un avocat, d'autres vivent dans la clandestinité, d'autres encore, comme M. Pozniak, ont fui à l'étranger. Certains opposants ont été relâchés après trois semaines de grève de la faim. La presse indépendante n'est plus que l'ombre d'elle-même, les syndicats libres sont «*suspendus*», le Parlement soumis aux «*diktats*» du président.

Le président biélorusse, Alexandre Loukachenko, qui avait été, lors de sa visite à Paris, début juillet, «*encouragé*» par la France à entreprendre des réformes et à respecter les droits de l'homme, n'a décidément pas perdu de temps. Après avoir interdit depuis le 1<sup>er</sup> juillet à ses concitoyens de sortir du pays sans autorisation, le chef de l'Etat biélorusse a décidé d'interdire les manifestations «*pendant les récoltes*». «*Tout meeting et toute manifestation sont strictement interdits «*pendant que les paysans travaillent dans les champs*», a déclaré M. Loukachenko, le 29 juillet, lors d'un discours diffusé par la télévision d'Etat russe. «*Tout le monde doit travailler et non organiser des campagnes pour se débarrasser du président*», a-t-il expliqué.*

Elu il y a deux ans et pour cinq ans, M. Loukachenko, a ajouté qu'il avait «*l'intention de rester à son poste non seulement jusqu'à la fin de ce mandat, mais encore deux autres mandats*». «*Je veux que les hommes politiques gardent cela en tête au lieu d'essayer de se débarrasser de moi*», a-t-il précisé. Le chef de l'Etat, ex-directeur de sovkhos, a décidé de faire adopter, par référendum, une nouvelle Constitution, renforçant ses pouvoirs, étendant son mandat à sept ans et divisant le gérant Parlement en deux chambres, selon le «*modèle français*».

### 10 000 MANIFESTANTS

A Minsk, malgré la répression, la contestation prend de l'ampleur face aux pratiques dictatoriales de M. Loukachenko. La semaine dernière, sept partis politiques, dont les communistes jugés proches de M. Loukachenko, ont signé une déclaration commune dénonçant les tentatives du président d'instaurer un régime totalitaire. Samedi 27 juillet, et pour le sixième anniversaire de l'indépendance, près de 10 000 personnes brandissant le drapeau biélorusse blanc, rouge, blanc (officiellement remplacé par le drapeau rouge) ont manifesté à Minsk aux cris de «*A bas le loukachenisme !*», «*Indépendance !*», «*Président, traître, démission !*».

Le régime biélorusse semble s'enfoncer dans une impasse politique et économique. Les réformes sont à l'arrêt, les marchés des devises et interbancaire ont été nationalisés. Les institutions financières internationales (FMI, Banque mondiale) ont gelé leurs crédits. La fuite en avant du président Loukachenko le pousse à accélérer le rapprochement, voire la fusion, avec la Russie. Par ailleurs, Moscou, en proie à de grandes difficultés budgétaires, ne paraît avoir ni la volonté ni les moyens de «*s'offrir*» la Biélorussie, mais, dans le grand jeu géopolitique de l'après-guerre froide, la Russie ne semble pas non plus prête à abandonner la carte biélorusse. Les jours du régime Loukachenko sont certainement comptés. Mais ils le sont avant tout à Moscou.

Jean-Baptiste Naudet

## La Bavière défie le droit fédéral allemand sur l'avortement

### COLOGNE

correspondance

Le Parlement régional de Bavière avait rarement connu pareille session : réunis en séance plénière extraordinaire, les députés du Land ont voté, mercredi 31 juillet, après plus de trente heures de débats, le dernier volet d'une législation sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG) qui suscite de vives réactions dans le reste de l'Allemagne. Défendue par le parti conservateur CSU (Union chrétienne-sociale), membre de la coalition au pouvoir à Bonn et majoritaire à l'Assemblée bavaroise, la nouvelle législation régionale oblige les femmes souhaitant interrompre une grossesse à exposer leurs motifs afin d'être autorisées. Elle stipule que les médecins ne doivent pas tirer plus du quart de leurs revenus de la pratique des IVG.

Ce vote est un défi au système fédéral allemand. Après d'interminables procédures, et des débats passionnés, le Bundestag, pour harmoniser les différentes législations prévalant jusque là dans les régions de l'ancienne RDA et celle de la partie ouest du pays, avait adopté en juin 1995 une nouvelle loi représentant un compromis entre les visions libérale et conservatrice. L'IVG (98 000 cas en 1995 contre 103 500 en 1994) reste considérée comme un acte illégal, mais elle est dépenalisée pendant les douze premières semaines de la grossesse. Les femmes doivent prendre conseil avant un avortement, sans être contraintes de mo-

tiver leur décision. Les conservateurs bavarois, soutenus par l'Eglise catholique, n'avaient jamais accepté ce compromis.

Le Land aime cultiver sa différence et son identité catholique. Il s'est déjà illustré voici quelques mois en maintenant des crucifix dans les écoles publiques malgré un avis contraire du Tribunal constitutionnel. La nouvelle législation bavaroise sur l'IVG provoque une vive réprobation de la plupart des autres Länder et des principales formations politiques allemandes, de droite comme de gauche. Seul le ministre fédéral de l'Est, opposant de toujours à l'IVG, a apporté son soutien au gouvernement bavarois. Le ministre fédéral de la Justice, Edzard Schmidt-Jortzig (FDP), a en revanche qualifié son attitude d'«*inacceptable cavalerie seul de la Bavière*».

En Bavière, l'opposition social-démocrate et les Verts font valoir que les nouvelles contraintes vont amener les femmes à aller avorter dans d'autres Länder ou à l'étranger. Ils craignent que les médecins concernés ne soient «*systématiquement discriminés*». Avec le soutien des sociaux-démocrates (SPD), des médecins bavarois ont déjà annoncé qu'ils déposeraient un recours devant le Tribunal constitutionnel de Karlsruhe dès l'entrée en vigueur de ce texte, prévue en septembre.

Philippe Ricard

Le nouvel ECONOMISTE 1

LES 7 FAMILLES

lecture l'été

7 dynasties d'entrepreneurs.

7 histoires passionnantes réunies dans un seul volume.

NUMÉRO SPÉCIAL POUR L'ÉTÉ.

Chez votre marchand de journaux.

## Les séparatistes croates ont finalement accepté de dissoudre leur mini-Etat d'« Herzeg-Bosna »

Ils contestent toujours le résultat des élections de Mostar

L'Union européenne, qui a organisé les élections du 30 juin à Mostar, a menacé de se retirer de la ville, dimanche 4 août, si les Croates

de Bosnie ne respectaient pas le résultat du scrutin et refusaient de siéger au conseil municipal de la ville. Les séparatistes ont fait un

geste d'apaisement en acceptant, mercredi soir, de dissoudre prochainement leur République autoproclamée en Bosnie-Herzégovine.

**SARAJEVO**  
de notre correspondant  
Les séparatistes croates ont accepté, mercredi 31 juillet, de dissoudre prochainement leur « République d'Herzeg-Bosna », autoproclamée en 1993 dans le sud-ouest de la Bosnie-Herzégovine. Selon le médiateur américain John Kornblum, Croates et Musulmans se sont engagés à mettre au point, d'ici à la semaine prochaine, un plan portant sur la dissolution de ce mini-Etat.

Les Occidentaux considéraient que la survie de cet Etat illégal met en danger le processus de paix en ex-Yugoslavie, notamment après le refus croate de reconnaître le résultat des élections municipales à Mostar. Ils ont donc accentué leurs pressions sur le président de Croatie, Franjo Tudjman, qui devait être reçu, jeudi à Washington, par Bill Clinton.

Il y a un mois, le président améri-

cain avait déjà exigé l'abolition de l'« Herzeg-Bosna », considérant que la « république » séparatiste mettait en péril la construction d'une fédération entre Croates et Musulmans. Franjo Tudjman, qui soutient activement les nationalistes croates de Bosnie, n'avait pas jugé bon d'obéir à Washington. Cette fois, après le boycottage des résultats du scrutin de Mostar, Américains et Européens paraissent résolu à faire plier le camp croate.

**CONSULTATION FIN SEPTEMBRE**  
L'Union européenne, qui a organisé les élections à Mostar, a menacé de quitter la ville le 4 août si les Croates refusaient toujours de participer au conseil municipal. Les nationalistes d'« Herzeg-Bosna » ont clairement indiqué qu'ils se moquaient des États d'Europe, et qu'un départ des Occidentaux ne les dérangerait absolument pas. Ils

revendiquent la division de la Bosnie-Herzégovine en trois territoires, et estiment avoir été lésés par l'accord de Dayton. Les séparatistes serbes ont en effet obtenu une entité ethnique, la République serbe, tandis que les séparatistes croates ont dû se contenter d'une Fédération croato-musulmane qu'ils haïssent profondément. Pour Washington, il est cependant urgent de calmer cette contestation. D'abord parce que la Fédération croato-musulmane est un pilier du processus de paix, supposée faire face à la puissance serbe, et qu'elle commence à recevoir une assistance militaire américaine. Ensuite, parce qu'un silence occidental sur l'affaire de Mostar ouvrirait éventuellement la porte à un refus des résultats en septembre. Or les élections générales du 14 septembre sont d'une importance cruciale pour les artisans de Dayton, et notamment pour Bill

Clinton, qui a promis d'entamer ensuite le retrait des soldats américains des Balkans.

Aucune indication n'a cependant été donnée sur une éventuelle reconnaissance croate des résultats électoraux à Mostar, à trois jours de l'échéance fixée par l'Union européenne. De plus, le bureau de M. Tudjman a précisé que la « République d'Herzeg-Bosna » serait remplacée par une « Communauté politique du peuple croate ». L'important est de savoir si la police, les institutions et la monnaie, que les Croates ont créés en Bosnie disparaîtront. Il paraît peu vraisemblable que Franjo Tudjman abandonne son rêve d'une « Grande Croatie » s'étendant jusqu'en Herzégovine, alors qu'il ne dissimule pas, au fil des entretiens, son mépris pour les Musulmans bosniaques.

Rémy Ourdan

## Une délégation serbo-bosniaque a rencontré des juges du Tribunal de La Haye

de notre correspondant

Deux jours de rencontres à La Haye, au siège du Tribunal pénal international pour l'ex-Yugoslavie (TPI), entre le procureur adjoint Graham Blewitt, le juge Karli-Whyte, vice-président du TPI, des membres du bureau du greffe et une délégation composée de Serbes de Bosnie, n'ont débouché sur aucun engagement ferme de la part de ces derniers sur la livraison d'inculpés à la juridiction internationale. Un communiqué commun, publié mercredi 31 juillet, se borne à constater que les discussions, « franches, ouvertes, et constructives », ont porté « sur plusieurs points importants, dont tous les aspects de la coopération avec le Tribunal ».

**« OBSTACLES LÉGAUX »**  
Le communiqué fait état d'« un accord entre la République Srpska et le Tribunal de collaborer afin de faire comparaître en justice tous les responsables de crimes de guerre ».

devant des cours nationales et devant le TPI ». Le TPI devrait ouvrir un bureau de liaison à Bijelina, afin de « faciliter les enquêtes du bureau du procureur en République Srpska ». Mais la délégation serbe bosniaque, conduite par Marko Arsovic, ministre de la justice de la « République Srpska », a affirmé qu'elle fait face à des « obstacles légaux » en ce qui concerne la remise au Tribunal des personnes inculpées, dont font partie les deux dirigeants Radovan Karadzic et Ratko Mladic, accusés par deux fois de génocide. Elle a réclamé en revanche la mise en accusation du président bosniaque, Alija Izetbegovic, et celle de l'ancien commandant des forces bosniaques de Srebrenica, Naser Oric. La délégation affirme avoir remis à Graham Blewitt 500 pièces à verser au dossier des criminels de guerre bosniaques.

Malgré cette absence d'engagement, la visite d'une délégation bosno-serbe au TPI témoigne d'une certaine évolution, même

modeste. Il s'agit d'une première dans l'histoire du Tribunal, créé il y a plus de trois ans par le Conseil de sécurité de l'ONU.

En marge de leur démarche, les envoyés de Pale ont rendu visite à Dusan Tadic, premier inculpé à passer en procès à La Haye. Jeudi, le Tribunal entendait la cinquantaine-tième témoin. La semaine dernière, l'audience de ce Serbe de Bosnie, accusé de meurtres et de tortures sur des détenus musulmans dans la région de Prijedor, avait abordé l'un des points les plus atroces de l'acte d'accusation. Le tribunal avait entendu à huis clos la déposition d'un « H », un musulman âgé de vingt-huit ans, père de trois enfants. Lui-même et un autre détenu, « G », avaient reçu l'ordre de se coucher dans un caniveau et de laper le sol ; un troisième prisonnier, Fikret Harambasic, avait ensuite été contraint de sauter nu dans le fossé.

« Avec vous été forcé de lui lécher le derrière ? », lui a demandé Michael Keegan, substitut du pro-

curateur. « Oui », a répondu « H ». « C ' a-t-il été contraint de pratiquer une fellation sur Harambasic ? » Réponse affirmative. « A-t-il ensuite reçu l'ordre de lui mordre les testicules ? » Réponse affirmative.

**ACTE BARBARE**

Selon le témoin, le groupe d'une dizaine de gendarmes serbes criait : « Mords plus fort ! ». Ensuite, raconte-t-il, « il a recraché un testicule qui est tombé dans la grille du caniveau. Une vaine, ou quelque chose d'approchant, s'est coincée dans la grille ».

Au cours de l'interrogatoire contradictoirement par la défense, « H » a reconnu n'avoir jamais vu Dusan Tadic dans le camp d'Ofenarica. Un autre détenu, Husein Mujkanovic, affirme en revanche l'avoir identifié au cours de cette scène, tout en reconnaissant ne pas avoir pris activement part à cet acte barbare. « Je l'ai vu de mes propres yeux. Je le connais bien. »

Alain Franco

## Trois mille embryons humains britanniques doivent être détruits

UNE VIVE POLEMIQUE se développe concernant le sort qui doit être réservé à plus de trois mille embryons humains conservés par congélation en Grande-Bretagne depuis plus de cinq ans et qui ne font plus l'objet d'un « projet parental » de la part des couples dont ils sont issus. Plusieurs dizaines de milliers d'embryons ont, au total, été congelés ces dernières années en Grande-Bretagne comme dans tous les pays où l'assistance médicale à la procréation a connu un essor incontrôlé. Cette procédure vise à augmenter les chances de procréation des couples souffrant de diverses formes de stérilité et chez lesquels les biologistes de la reproduction ont réussi à concevoir (par fécondation *in vitro*) un nombre d'embryons excédant par rapport au nombre de ceux implantés dans l'utérus de la future mère.

La polémique britannique trouve son origine dans une disposition législative datant de 1990 et qui prévoit qu'en l'absence d'une demande explicite du couple un embryon ne peut être conservé au-delà d'une période de cinq ans. Cette disposition devait entrer en vigueur le 1<sup>er</sup> août. Près de 650 couples concernés n'ont pu être contactés, et

260 autres ont refusé de répondre aux lettres recommandées qui leur ont été adressées avant l'expiration du délai fixé par la loi. Chacun de ces couples avait en moyenne trois ou quatre embryons congelés. On estime aujourd'hui à 60 000 le nombre des embryons actuellement conservés par congélation dans les centres britanniques d'assistance médicale à la procréation. Peu de temps avant l'échéance fixée par la loi, on a assisté au lancement d'une campagne par les mouvements catholiques intégristes opposés à l'interdiction volontaire de grossesse qui trouvent dans cette destruction annoncée l'objet d'une nouvelle croisade.

**ADOPTION**

Les militants du groupe anti-avortement Life Campaigns estiment que si elle était mise en œuvre, la destruction des embryons serait « une journée de honte nationale ». Ces militants ont demandé le 31 juillet à John Major de retarder de six mois l'échéance du 1<sup>er</sup> août afin que tout puisse être mis en œuvre pour retrouver certains parents. Ils entendent par ailleurs obtenir du législateur qu'il autorise l'adoption des embryons « orphelins ». Lors d'une conférence de presse organisée à Londres, Life Campaigns a ainsi présenté trois couples britanniques qui souhaitent adopter des embryons « orphelins » mais ne le peuvent pas faute d'un accord explicite du couple géniteur.

L'affaire a, ces derniers jours, pris une dimension européenne inédite, l'organisation catholique affirmant pour sa part avoir d'ores et déjà reçu près de cent cinquante demandes d'adoption émanant pour l'essentiel d'Italie et de Grande-Bretagne. Le Vatican ne cache pas un certain embarras. « Adopter ces embryons, prolonger leur conservation ou les laisser mourir sont des solutions différentes sur le plan moral », a fait valoir, mercredi 31 juillet, Vatican, qui a toutefois ajouté : « Légitimer l'adoption signifie ouvrir la voie à la production artificielle d'embryons. » Pour sa part, Stephen Dorrell, ministre britannique de la santé, a déclaré que la législation serait respectée.

Jean-Yves Nau

## La Grèce devra accomplir de difficiles réformes, estime l'OCDE

EN PROGRÈS, mais peut mieux faire. Si la Grèce accepte d'effectuer les réformes nécessaires, la croissance économique pourra s'accroître et le climat de confiance actuel se prolongera. Tel est en substance le jugement porté par l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) dans sa dernière étude consacrée à la Grèce.

Le pays bouge et réduit progressivement les principaux déséquilibres économiques et financiers qui semblaient rendre impossible avant très longtemps l'entrée de la devise grecque, la drachme, dans l'Union monétaire. L'OCDE parle même d'une politique de « drachme forte » appliquée « avec constance » ces dernières années, qui a favorisé la désinflation, la hausse des prix étant redescendue

au-dessous de 10 % l'an. Les autorités monétaires ont « gagné en crédibilité », ce qui a permis de réduire fortement le coût du crédit. La volonté toute neuve du gouvernement de donner dès cette année à la Banque centrale son indépendance devrait encore améliorer les choses. « La confiance des entreprises et des consommateurs reste forte » et, malgré l'accélération récente des coûts salariaux, les bénéfices des entreprises sont substantiels.

Des progrès importants restent cependant à accomplir si Athènes veut recueillir à une date raisonnable au peloton de tête des pays européens. Les finances publiques sont mieux gérées et ont commencé à s'assainir. Il n'empêche : le déficit global annuel des administrations publiques dépasse encore 9 % du PIB et l'Etat y contribue beaucoup,

l'imposant budgétaire prévue pour cette année étant de 7,4 % du PIB - chiffre trop élevé selon l'OCDE. Quant à la dette publique, son niveau (110 % du PIB) en dit long sur les efforts qui restent à accomplir pour satisfaire sur ce point au critère de Maastricht (pas plus de 60 %).

**MASSÉ SALARIALE**

Pour l'OCDE, la Grèce ne pourra plus guère assainir ses finances publiques et réduire l'inflation si des réformes d'envergure ne sont pas appliquées. Les « compressions de la masse salariale doivent aller de pair avec une amélioration de la productivité des fonctionnaires dont le nombre devra être réduit ». Dans un pays qui a vu le nombre des agents de l'Etat augmenter très rapidement pour combattre le chômage,

la tâche sera longue et difficile. Autre réforme essentielle : les prestations de sécurité sociale. La Grèce a un régime généreux de retraite et l'OCDE estime qu'il est « nécessaire de refondre » le système actuel de façon que son premier objectif « soit la protection des membres les plus vulnérables de la société, la couverture devenant plus étroite mais plus efficace ».

Après la mort d'Andreas Papanastasiou, dont le populisme freinait les réformes, l'arrivée au pouvoir de Costas Simitis peut être l'occasion pour la Grèce de remettre en cause bien des habitudes, notamment celles qui pèsent les salaires à augmenter trop rapidement, sans rapport avec les progrès de la productivité.

Alain Verhoyes

## Prison avec sursis pour le dessinateur algérien Chawki Amari

ALGER. Le tribunal d'Alger a fait preuve d'une relative clémence en ne suivant pas les réquisitions du procureur général qui réclamait de lourdes peines de prison ferme pour « délit de dessin » à l'encontre de Chawki Amari, le caricaturiste du quotidien privé *La Tribune*. Détenu depuis le 4 juillet, ce dernier a été condamné, mercredi 31 juillet, à trois ans de prison avec sursis. Le directeur de la publication s'est vu infligé une peine d'un an avec sursis, tandis que la directrice de la rédaction a été relaxée. Le journal pourra repartir après un mois de suspension. Les trois journalistes ont été poursuivis sur plainte du parquet d'Alger à la suite de la publication, début juillet, d'un dessin de M. Amari, jugé attentatoire à l'embellissement national. L'affaire avait suscité une vive émotion dans le pays et mobilisé l'ensemble de la presse privée pour obtenir la libération du caricaturiste. - (APR)

## Redéploiement des soldats américains en Arabie saoudite

RIYAD. L'Arabie saoudite et les Etats-Unis ont convenus, mercredi 31 juillet, de déplacer quelque 4 000 soldats américains actuellement stationnés à Dhahran et Riyad, vers une base aérienne à El Kharg, dans le désert, au sud de la capitale. Le transfert, impliquant toutes les opérations aériennes en Arabie saoudite, coûtera quelque 200 millions de dollars répartis entre les Etats-Unis et le royaume. Les batteries de missiles Patriot, servies par un bataillon d'environ 500 soldats restant basées à Dhahran, mais les soldats quitteront les logements de Khobar - où un attentat à la voiture piégée avait tué 19 Américains le 25 juin. Ils seront logés dans des installations mieux protégées de la base aérienne du roi Abdel Aziz à Dhahran. Selon un officier français, les 110 militaires français et 250 britanniques qui participent, aux côtés des Américains, à la surveillance du sud de l'Irak déménageront vraisemblablement eux aussi. - (APR)

## Une réforme constitutionnelle historique est votée au Mexique

MEXICO. La Chambre des députés mexicaine a voté, mercredi 31 juillet, à l'unanimité, en faveur de réformes constitutionnelles en matière électorale, première étape vers une grande réforme de l'Etat mexicain qui constitue la principale promesse politique du gouvernement d'Ernesto Zedillo. A l'issue de 19 mois de négociations difficiles entre les quatre partis politiques représentés au Parlement, cette réforme électorale, qualifiée d'« historique » par tous les courants politiques, sera appliquée aux élections législatives de 1997, à l'issue desquelles l'opposition a de sérieux espoirs d'obtenir, pour la première fois, la majorité parlementaire au détriment du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) au pouvoir depuis des décennies. La protection légale des droits politiques et l'organisation des élections par les citoyens, excluant la participation du ministre de l'Intérieur, sont deux des mesures les plus importantes de la réforme. Cette dernière vise aussi à assurer l'équité du financement et de l'accès aux médias. - (APR)

## L'accident de la centrale thermique iranienne est dû à une négligence

TÉHÉRAN. Une négligence est à l'origine d'un accident d'irradiation qui s'est produit en Iran, sur le site de la centrale de Racht, dans le nord du pays (Le Monde du 1<sup>er</sup> août), une centrale thermique au gaz actuellement en cours de construction sous la maîtrise d'œuvre d'un consortium européen dirigé par la firme allemande Siemens. Une équipe iranienne qui vérifiait l'étanchéité des soudures dans une tuyauterie, le 24 juillet dernier, a égaré sur place la source radioactive dont elle se servait pour cette opération. Un employé a été hospitalisé mais les autorités iraniennes assurent qu'« il n'y a pas eu de contamination de l'environnement » et que « le reste du personnel a pu reprendre ses fonctions » après l'incident.

**DÉPÊCHES**

■ **ÉMIRATS ARABES UNIS** : Sarah Balahegan, la jeune Philippine qui a échappé à la peine de mort pour le meurtre de son employeur qu'elle accusait de viol, a été libérée avant terme et expulsée vers Manille, mercredi 31 juillet, après deux ans de prison et cent coups de canne. - (APR)

■ **GAZA** : le président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat, a ordonné, mercredi 31 juillet, l'ouverture d'une enquête après qu'un Palestinien ait été déclaré cliniquement mort sous la torture de la police. Les trois officiers suspects ont été déferés devant le procureur militaire. - (APR)

■ **ISRAËL** : un émissaire syrien s'est rendu secrètement début juillet en Israël où il a discuté avec le premier ministre, Benjamin Netanyahu, d'une proposition portant sur le retrait de Tsaïhal du Liban, a rapporté jeudi 1<sup>er</sup> août le quotidien *Haaretz*. Le *Jerusalem Post* a indiqué pour sa part que M. Netanyahu a quitté le pays vendredi 26 juillet pour Paris ou Bonn, pour des discussions secrètes sur l'option « Liban d'abord ». Les deux informations ont été démenties par le cabinet du premier ministre. - (Reuters)

■ **LIBERIA** : les chefs des factions libériennes, dont Charles Taylor, ont accepté, mercredi 31 juillet, une « cessation inconditionnelle et immédiate des hostilités ». L'accord préparé par le Conseil d'Etat libérien sous les auspices de la Communauté économique des Etats de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO), que préside le général nigérian Abacha, prévoit également le désarmement des milices et le démantelement des barrières routières. - (APR)

■ **PÉROU** : le chef de la lutte antiterroriste, le général de la police Carlos Dominguez, a été relevé de ses fonctions à la suite de deux attentats à la voiture piégée qui ont eu lieu pendant la célébration de la fête de l'indépendance, le 26 et le 29 juillet. Le premier attentat a tué un passant et blessé dix personnes ; le second a fait vingt-cinq blessés. Le président Fujimori a attribué les deux attentats au Sentier lumineux. -

■ **RUSSIE** : les mineurs de la région de Rostov-sur-le-Don (sud-ouest de la Russie) ont lancé mercredi 31 juillet un appel à la grève illimitée à partir de jeudi 1<sup>er</sup> août pour protester contre le non-paiement de leurs salaires depuis plusieurs mois, a rapporté l'agence RIA-TASS. Pour cette raison, 12 000 mineurs de l'Extrême-Orient russe ont arrêté le travail depuis deux semaines. - (APR)

■ **Moscou** continue de respecter l'accord de rééchelonnement de sa dette bancaire. Selon la Deutsche Bank, chef de file des banques créditrices, le montant des remboursements effectués depuis février 1995 atteint 1,5 milliard de dollars. La Russie doit payer d'ici à la fin de l'année un total de 2 milliards de dollars correspondant aux arriérés des intérêts sur la période 1992-1995. Le principal, d'un montant de 25,5 milliards de dollars, sera remboursé sur 25 ans. - (APR)

Publicité

LE MONDE / VENDREDI 2 AOÛT 1996 / 5

# L'ÉTÉ SERA ROCK.

SEAN  
CONNERY

NICOLAS  
CAGE

ED  
HARRIS



L'ULTIMATUM  
EXPIRE DANS  
40 HEURES

DON SIMPSON / JERRY BRUCKHEIMER

# ROCK

HOLLYWOOD PICTURES DON SIMPSON / JERRY BRUCKHEIMER MICHAEL BAY SEAN CONNERY NICOLAS CAGE ED HARRIS  
THE ROCK MICHAEL BIEHN WILLIAM FORSYTHE KOK GLENNE SMITH HANS ZIMMER RICHARD FRANÇOIS BRUCE MICHAEL WHITE  
JOHN SCHWARTZMAN WILLIAM STUART SEAN CONNERY LOUIS A. STROLLER DAVID WEISBERG DOUGLAS COOK  
DAVID WEISBERG DOUGLAS COOK MARK ROSNER DON SIMPSON / JERRY BRUCKHEIMER MICHAEL BAY

SKYROCK  
10 ANS!



HOLLYWOOD PICTURES COMPANY



**JUSTICE** Trois skinheads ou anciens skinheads proches du Parti nationaliste français et européen (PNFE), soupçonnés d'avoir participé à la profanation du cimetière juif de

Carpentras survenue le 10 mai 1990, devaient être déférés jeudi 1<sup>er</sup> août au parquet du tribunal de Marseille. L'un d'eux se serait présenté « spontanément », mardi 30 juillet, dans les

locaux des Renseignements généraux d'Avignon pour faire des aveux. MORT EN 1992, le chef de ces trois hommes (un quatrième est actuellement recherché), connus depuis plu-

sieurs années des services de police pour leur appartenance à la mouvance néonazie, avait été entendu par les enquêteurs au lendemain de la profanation par les enquêteurs,

mais, faute de preuves, avait été relâché. LES PROFANATEURS ont expliqué avoir voulu ainsi célébrer l'anniversaire de la naissance de Hitler. (Lire notre éditorial page 10.)

## Cinq skinheads néonazis auraient profané le cimetière de Carpentras

Connus des services de police pour leur militantisme extrémiste, ils avaient été suspectés dès le lendemain de la profanation en 1990. Leur chef avait même été entendu par les enquêteurs, puis relâché, faute de preuves. Ils auraient voulu célébrer la naissance de Hitler

TROIS SKINHEADS ou anciens skinheads, âgés de vingt-six à trente ans, proches du Parti nationaliste français et européen (PNFE), groupuscule d'extrême droite néonazi, soupçonnés d'avoir participé directement à la profanation du cimetière juif de Carpentras survenue le 10 mai 1990, devaient être déférés, jeudi 1<sup>er</sup> août, au parquet du tribunal de Marseille à l'issue de leur garde à vue. Un quatrième homme, qui serait militaire à Mulhouse, restait encore activement recherché jeudi dans la matinée.

De source policière, Yannick Garnier, âgé de vingt-six ans, employé d'une société de surveillance et de gardiennage domicilié à Avignon, se serait présenté « spontanément », mardi 30 juillet, dans les locaux des renseignements généraux avignonnais pour révéler sa

participation à la profanation. Alerté de suite, le SRPJ d'Avignon recueillait ses aveux, dont certains détails encore inédits corroboraient les premières constatations des enquêteurs.

En l'absence du magistrat instructeur marseillais Laure Roche, actuellement en congé, ceux-ci procédaient alors, sur commission rogatoire d'un juge intermédiaire, à l'interpellation, mercredi 31 juillet, en Vaucluse et à Perpignan, de deux de ses complices, Patrick Leou, âgé de trente ans, Bertrand Nouveau, âgé de vingt-sept ans, ainsi que de deux jeunes femmes, dont une a été mise rapidement hors de cause. Confronté aux accusations de Garnier, l'un des deux complices a, à son tour, avoué. L'information selon laquelle ces jeunes évolueraient encore dans la mouvance du groupe néonazi

« Charlemagne Hammerskins » n'était cependant pas confirmée. Les enquêteurs écartaient, jeudi matin, l'hypothèse d'un cambriolage.

**DÉCÈS ACCIDENTEL**

Yannick Garnier a expliqué aux enquêteurs comment, au printemps 1990, il était entré en contact avec d'anciens militants du PNFE, dont Jean-Claude Gos, chef présumé du groupe, décédé accidentellement à moto en 1992. Jean-Claude Gos est loin d'être inconnu pour les services de police. Sur la base d'informations délivrées par les renseignements généraux, ce skinhead avait été entendu par les enquêteurs... dès le lendemain de la profanation, le 11 mai 1990, puis relâché faute de preuves. Un autre de ces skinheads aurait également été entendu à cette époque. Ces membres de

groupuscules néo-nazis faisaient en effet depuis longtemps l'objet d'une surveillance rapprochée.

Aux policiers du SRPJ d'Avignon, Yannick Garnier a indiqué comment, à cinq, ils avaient décidé « de faire un grand coup », notamment, selon lui, pour célébrer la naissance d'Adolf Hitler (né le 20 avril 1889). Mais les aveux recueillis mardi et mercredi ne permettent cependant pas d'éclaircir précisément les mobiles de la profanation, les propos des gardés à vue oscillant confusément entre la célébration de la date anniversaire d'un haut dignitaire nazi et la réalisation d'un rite initiatique. Deux des skinheads avaient fréquenté le même collège. Tous avaient des attaches dans la région avignonnaise, sauf un.

Après les faits, a expliqué le skinhead repenti, les cinq auteurs de la

profanation auraient prêté serment de garder le secret et de ne plus se revoir, manifestement impressionnés par l'ampleur de la médiatisation de leurs actes. La plupart se serait alors rangés, l'un d'eux expliquant qu'il s'était alors laissé pousser les cheveux, un autre indiquant qu'il avait passé un diplôme de CAE. Pour justifier ses révélations, Yannick Garnier aurait avancé que le secret était trop lourd à porter.

Dès le lendemain de la profanation, la police judiciaire avait orienté ses recherches sur la piste de l'extrême droite locale et régionale, et sur celle des groupuscules néo-nazis du sud de la France, gravitant notamment dans la mouvance du PNFE. Des témoignages de commerçants, recueillis à l'époque, avaient également fait état du passage dans Carpentras, la semaine précédant la profanation, d'un groupe de skinheads se déplaçant dans un véhicule de location et arborant, pour l'un d'eux, une croix gammée tatouée sur une épaule et, pour un autre, une croix de guerre nazie sur un collier.

Contrairement aux apparences, le déplacement récent du dossier de Carpentras ne semble donc pas à l'origine de ces interpellations. Après six années d'instruction, le juge Sylvie Motte, qui instruisait sous le sceau du plus grand secret l'affaire à Carpentras, avait été dessaisi, lundi 29 avril, par la chambre criminelle de la Cour de cassation au nom de l'intérêt d'une bonne administration de la justice. Un différend était notamment apparu entre le magistrat et le nouveau procureur de Carpentras, Jean-Michel Tissot. Les 2 000 cotes de l'interminable dossier, pour lequel aucune mise en examen n'a encore été prononcée depuis 1990, avaient alors été

transférées au tribunal de Marseille. Et un nouveau juge désigné le 21 mai.

L'affaire s'était à nouveau orientée ces derniers temps, avec moult rumeurs, vers des jeunes gens de la bonne société de Carpentras adeptes des jeux de rôle. A la fin de l'été 1995, le dossier semblait ainsi avoir progressé avec le témoignage d'une jeune fille, Jessie Foulon, qui affirmait que la profanation avait été commise au cours d'un jeu de rôle par un groupe de jeunes gens de la ville. La rumeur courait alors bon train qu'« on » voulait alors « protéger des notables ».

**DEUX ANS EN COURS**

La confirmation de la piste raciste - la plus crédible - apaisera sans doute les esprits à Carpentras, a indiqué, mercredi 31, M<sup>re</sup> Patrick Gontard, partie civile pour le consistoire de Carpentras. « Cet aboutissement, s'il était confirmé, donne une coloration douteuse aux diverses manipulations politiques dont a été l'objet cette affaire », nous a indiqué pour sa part M<sup>re</sup> Jean-Marc Fedida, conseil de Magdeleine Germon, la veuve de Félix Germon, dont le corps a été exhumé lors de la profanation. « Mon intention en ce cas, a-t-il poursuivi, est de demander à ce qu'on établisse tous les liens entre les personnes arrêtées et les différents mouvements d'extrême droite ».

Les auteurs de violation de sépultures avec atteinte à l'intégrité d'un cadavre, destruction de biens mobiliers ou immobiliers, d'injures par emblème envers un groupe de personnes à raison de leur race ou de leur origine encourrent deux années d'emprisonnement.

Jean-Michel Dumay  
(avec, à Marseille,  
Luc Leroux)

### « Même en voyage à Londres, on nous en parlait... »

**CARPENTRAS**

de notre envoyée spéciale

Surpris, sceptiques surtout, les habitants de Carpentras n'accordaient mercredi soir qu'un crédit très relatif à l'annonce de l'arrestation des profanateurs. « Quand on a vu que des journalistes affluaient à l'hôtel, on a cru que c'était pour cette histoire de chevaux volés qu'avait raconté le journal. La profanation, depuis le temps, on l'avait un peu oubliée », reconnaît un hôtelier du centre-ville, qui avoue son scepticisme. « Regardez l'affaire Gregory, on l'a jamais trouvée, l'assassin, et on ne le trouvera jamais. » Tant mieux si c'est vrai, parce que c'était pesant et ça ternissait l'image de la ville, mais il y a eu tellement de fausses nouvelles depuis six ans, soupire en écho sa femme.

Il est vrai qu'en six ans d'enquête chacun ici avait eu le loisir de se choisir un coupable, de se forger une conviction, que ces arrestations ne parviennent pas encore à ébranler. La rumeur, durant ces années, s'est amplifiée, a pris du

corps, est devenue vérité. Des profanateurs extérieurs à la ville ? Impossible. A demi-morts ou dans un état de rictus, on laisse entendre qu'il faudrait plutôt aller voir du côté du fils de tel ou tel élu, dans tel ou tel bar ou restaurant, où l'on sait bien des choses. « Ces rumeurs étaient tellement précises... Nous avions l'impression qu'on voulait nous cacher la vérité. Tous ces juges et ces policiers dessaisis, ça n'était vraiment pas clair... », poursuit la patronne de l'hôtel.

**« ON LE SAIT, C'EST TOUT »**

« C'est un peu tard et surtout un peu gros qu'on les retrouve d'un coup, comme cela, après avoir étouffé l'affaire. Ici, ça va en soulager quelques-uns. Ces skins ont dû avouer sous la menace ou alors ils se sont vengés et ont raconté ce qu'ils avaient entendu à la télévision », assure un garçon au visage long coté d'une casquette de rappeur. Un autre jeune homme, attaché à la terrasse d'un café, abonde dans son sens avec le même aplomb : « Tout ça, c'est des conneries. Les

skins, on n'en voit jamais ici. Ils ne seraient quand même pas venus exprès pour le cimetière ! Nous, on sait qui c'est. Mais il y a du poids politique derrière ! » Comment sait-il ? « On le sait, c'est tout. Des copains de copains nous l'ont dit. Sûrement qu'un de la bande des profanateurs a lâché le morceau. » Et de raconter ces jeux de rôle qui tourmentent mal « parce que certains ne veulent pas perdre la face ; ce restaurant où s'organisaient parties fines et consommation de drogues. Plutôt par là qu'il faut chercher ».

Place Aristide-Briand, quelques jeunes filles à l'apparence soignée se réjouissent, elles, que la vérité soit peut-être faite. « Même en voyage à Londres, on nous parlait du cimetière... » A leurs côtés, un garçon aux cheveux courts s'empare : « On en a beaucoup dit sur la jeunesse prétendue dorée de Carpentras. On en a plein la tête pendant six ans. On savait que ce n'était pas possible que ce soit un jeune de la ville. »

Pascal Krémer

### Jack Lang (PS) se demande « pourquoi il a fallu six ans »

**MINISTRE DE L'INTÉRIEUR**

au moment de la profanation du cimetière de Carpentras, Pierre Joxe s'était immédiatement rendu sur les lieux pour fustiger « le racisme, l'antisémitisme, la xénophobie, l'intolérance et l'exclusion ». Il avait alors mis en cause les idées véhiculées par le Front national et par Jean-Marie Le Pen. Aujourd'hui premier président de la Cour des comptes, M. Joxe, qui met en avant son obligation de réserve, se refusait, jeudi 1<sup>er</sup> août, à tout commentaire.

A la Cour des comptes, des collaborateurs de M. Joxe évoquent la manifestation qui s'était déroulée le 6 novembre 1995, devant le siège de l'institution, rue Cambon, à Paris. A l'appel du Front national, cent cinquante personnes étaient venues réclamer la démission de M. Joxe. Certains manifestants, dont des élus du FN comme Marie-Caroline Le Pen, conseiller régional d'Île-de-France, et Roger Holeindre, avaient pénétré dans les locaux de la Cour avant d'être évacués par la police.

Ministre de la culture au moment de la profanation, Jack Lang se trouvait alors à Cannes pour l'ouverture du Festival. Après avoir contacté Jean-Louis Bianco, alors secrétaire général de la présidence de la République, il s'était rapidement rendu à Carpentras en compagnie d'Elie Wiesel. « Nous n'avions pas de certitudes, mais l'intuition que ces actes étaient d'origine criminelle, nous a indiqué l'ancien ministre. Nous avions des éléments qui donnaient à penser que cela devait venir de l'extrême droite », M. Lang précise, qu'à l'époque, il n'avait pas en accès au dossier et se demande, sans sous-estimer les difficultés de l'enquête, « pourquoi il a fallu six ans » pour arriver aux conclusions que tire aujourd'hui la justice.

« Mon sentiment, nous a déclaré le maire socialiste de Blois, c'est que l'extrême droite, quelles qu'en soient les variantes, est une idéologie de violence fondée sur le non-respect de la personne humaine. Prendre à la légère cette idéologie, c'est prendre le risque de laisser se propager une idéologie criminogène. » Pour M. Lang, « cela doit appeler de la part des citoyens un sursaut ».

**S'ATTACHER À LA RACINE DU MAL**

« Pour endiguer le venin de la violence et du racisme, dit-il, il faut s'attaquer à la racine du mal, ce qui réclame des politiques tout à fait différentes dans des domaines comme l'éducation, la lutte contre le chômage ou, encore, la reconstruction des quartiers populaires. » L'ancien ministre de la culture et de l'éducation, qui a mené les récents travaux du Parti socialiste sur la démocratie, souligne qu'« il faut sans aucune réserve condamner ces actes monstrueux et signés, dont la paternité appartient à l'extrême droite ».

Il ajoute aussitôt que les politiques ne se délieront pas de leurs responsabilités en se bornant à proférer des condamnations et qu'ils doivent chercher à élaborer des politiques nouvelles. Des propositions doivent être présentées à l'autorité sur la politique que le Parti socialiste entend mettre en œuvre pour lutter contre le Front national, à la suite d'un rapport que prépare Gérard Le Gall, délégué aux études politiques auprès de Lionel Jospin.

Sur RTL, jeudi matin, Pierre Moscovici, chargé des études au secrétariat national du PS, a affirmé que « la vérité arrive tard, mais rappelle qu'on doit toujours combattre le racisme, l'antisémitisme et l'intolérance ».

Michel Noblecourt

### Le 10 mai 1990, une étoile de David déposée sur un corps déterré...

**SUR LA ROUTE**

du Ventoux, entre de hauts murs, la lumière provençale, la délicatesse des pins, la pointe des cyprès : le cimetière juif de Carpentras. Jeudi 10 mai 1990, deux femmes viennent se recueillir sur la tombe de leurs disparus et déposer, selon la tradition, des cailloux et des fleurs, en signe de visite. Mais l'honneur efface soudain la sérénité du lieu. Des stèles ont été renversées, d'autres brisées. Trente-quatre sépultures ont été souillées.

Singulier dans la provocation, un cercueil a été déterré et brisé lui aussi. Inhumé quinze jours auparavant, le corps de Félix Germon, quatre-vingt-un ans, enveloppé dans son linceul, a été traîné, sur plus de 20 mètres, à deux rangées de pierres tombales, puis hissé sur l'un des rares catafalques du cimetière. Une étoile de David, arrachée d'une stèle, a été déposée sur son ventre, sous la main droite. Entre les jambes tombantes, une hampe de parasol simule un empalement.

L'émotion gagne Carpentras, la « Jérusalem comtoise », dont la synagogue, bâtie au XIV<sup>e</sup> siècle, est l'une des plus anciennes d'Europe, après celle de Prague. Mais embrasse le reste du pays et jusqu'au-delà des frontières. Le 11, les sifflets des hélicoptères rompent le silence éternel. Dans la toupeuse préfecture, les personnalités, les journalistes, accourent par centaines. D'une seule voix, la classe politique française, y compris le Front national, dénonce l'« horreur » de la profanation. Mais déjà la responsabilité morale du parti d'extrême droite est avancée.

Pierre Joxe, alors ministre de l'Intérieur, dénonce « le racisme, l'antisémitisme et l'intolérance ». Il estime que les idées de Jean-Marie Le Pen, dont la prestation à l'émission « L'heure de vérité » sur Antenne 2 le 9 et les propos sur le pouvoir des juifs dans les médias ont choqué, peuvent conduire à « des violences dans des proportions qui peuvent dé-

passer l'imagination ». En réponse, le chef du parti d'extrême droite crie à la « provocation ignoble » et à l'« exploitation politicienne » des événements. Il s'agit, selon lui, d'un montage du même style que celui de Timisoara, une opération « programmée et en tout cas exploitée sans vergogne par les politiciens français désireux sans doute de faire oublier les scandales de l'immistie et les maigrités financières ». Le président du parti d'extrême droite suggère que l'on mène l'enquête du côté « des mouvements subversifs islamistes », et aussi « du côté du communisme national et international ». « Le jour où l'enquête aboutira, ajoute-t-il, bonjour les dégâts pour la classe politique ! »

**PEU D'INDICES**

Le 14 mai, plus de deux cent mille personnes se rassemblent dans les rues de Paris. Un front commun du refus de la haine a répondu à l'appel de la communauté juive. A gauche comme à droite, on est venu dire son dégoût du racisme et de l'antisémitisme, ainsi que son hostilité au Front national. Le président de la République, François Mitterrand, s'est joint au cortège. Bruno Mégret, délégué général du FN, affirme que M. Le Pen est « victime d'une formidable diffamation d'Etat ». En France, après Carpentras, les profanations se multiplient : à Clichy-sous-Bois, à Marseille.

Pendant ce temps, l'enquête est confiée au SRPJ d'Avignon. Selon les témoignages du voisinage, la profanation a eu lieu dans la nuit du mardi 8 mai au mercredi 9 mai. Sur place, avant que ne débute la vague politique et médiatique, peu d'indices ont été relevés : des empreintes de chaussures de sport, qui prouveraient qu'au moins quatre personnes ont participé à la profanation, un morceau de tuyau d'arrosage noir, une bouteille de bière allemande, de marque Saarfurst, déposée sur le cercueil, qui fera

l'objet de recherches minutieuses. En vain.

Dès le début, les enquêteurs s'orientent sur la piste de l'extrême droite locale et des skinheads. Six skinheads de la région avignonnaise sont arrêtés, puis relâchés faute de preuves. Les renseignements généraux sont alors priés de sortir leurs dossiers sur les sectes, les magies et tous les illuminés de la région. Au rythme des revendications et des dénonciations, qui pleuvent, on suit la trace d'un mystérieux groupe Mohammed El Boukima, du mouvement européen antijudaïque, des Fous d'Allah, des satanistes, des adorateurs d'Hitler. « Aucune piste n'a été négligée », confirme un avocat. On parle encore des services secrets israéliens, des royalistes, d'un groupe parfaitement inconnu, le MIL, d'une Mercedes blanche, immatriculée 75, qui aurait stationné devant le cimetière avec quatre hommes à bord, d'une « deuxième équipe » de barbouzes qui aurait pris appui sur un jeu de rôle de lycéens pour impliquer le Front national.

Parallèlement, une polémique sordide naît à propos de la réalité de l'empalement. L'examen du corps précisera que la hampe de parasol a provoqué au niveau du petit fessier un sillon d'une dizaine de centimètres à 2,5 centimètres de l'anus.

Les rumeurs fraient avec les manipulations. Celles-ci conduisent, dès juin 1990, sur la piste des « canaux » : on apprend que le cimetière, au décor romanesque, sert régulièrement de lieu de rencontre nocturne à des jeunes gens « de bonne famille », des « fils de notables » ; puis sur la piste des jeux de rôle : des lycéens se vantent de leurs exploits et de leur imagination, destinée à briser l'ennui quotidien. Quarante jeunes sont interpellés. Tous seront finalement relâchés.

Cinq années ne déferont pas plus les langues, jusqu'à ce que le témoi-

gnage d'une jeune femme, âgée de dix-huit ans au moment des faits, Jessie Foulon, relance l'affaire à la fin de l'été 1995. Cette jeune femme affirme alors que la profanation a été commise au cours d'un jeu de rôles à caractère morbide par un groupe de jeunes gens de la ville. C'est l'une de ses amies, liées à l'un des participants présumés, qui lui aurait dit. Elle relate également des événements à la mort mystérieuse, en mai 1992, sur fond de « drogue-party », d'une lycéenne de Carpentras, Alexandra Berus. Bien que de seconde main, ce témoignage, qui tend à infirmer la thèse d'une piste politique, est jugé « crédible » par le procureur Jean-Michel Tissot.

**CONFRONTATION**

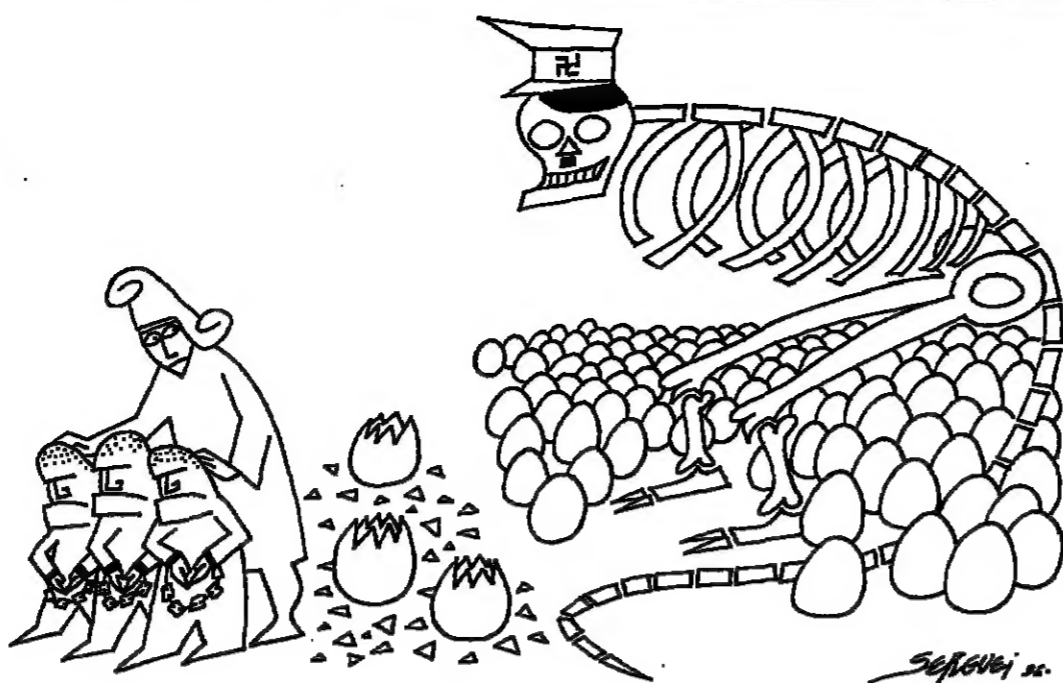
Sautant sur l'occasion, le Front national décide alors d'organiser, le 11 novembre 1995, un rassemblement dans la capitale des juifs du pape. « Ce mensonge d'Etat doit être réparé par des excuses d'Etat », déclare Bruno Mégret. Sept mille personnes effectuent le déplacement sur Carpentras pour entendre Jean-Marie Le Pen réitérer la mise en cause d'un « lobby juif » qui influencerait Jacques Chirac et dénier à nouveau que ses propos sur les chambres à gaz, qualifiés de « point de détail », aient quelque caractère antisémite.

En février, la confrontation entre les adolescents mis en cause et Jessie Foulon tourne court : la jeune fille cède à une crise de nerfs, puis dépose plainte pour « subornation de témoin » contre l'adjoint-chef de la section de recherches de la gendarmerie de Nîmes, l'accusant d'avoir fait pression sur elle afin qu'elle retire son témoignage. Trois mois avant son transfert à Marseille « dans l'intérêt d'une bonne administration de la justice », le dossier semblait à nouveau en pleine confusion.

J.-M. Dy

Si vous  
les athlètes ont  
c'est facile

مكتبة الأمل



## Le PNFE, une formation néonazie

LE PARTI nationaliste français et européen (PNFE) a été créé en 1987 par Claude Cornilleau. Ce dernier est présent, dans l'Encyclopédie politique française de l'auteur d'extrême droite Emmanuel Ratier, comme exerçant la profession de « traducteur ». Né le 16 novembre 1936 à Lisieux (Calvados), M. Cornilleau s'est engagé dans l'armée en 1955 puis, de nouveau, en 1959. Condamné par contumace à vingt ans de prison pour sa participation au putsch des généraux d'Alger, en avril 1961, il se réfugie aux États-Unis et revient en France à la faveur de l'amnistie de 1968.

Il rejoint en 1979 le Front national, qui annonce sa candidature aux élections législatives de juin 1981 dans la deuxième circonscription de Seine-et-Marne (RLP Hédo du 11 juin 1981), mais cette candidature n'est pas officialisée. Ayant quitté le parti de Jean-Marie Le Pen à la fin de 1981, M. Cornilleau est élu conseiller municipal de Chelles (Seine-et-Marne) en mars 1983, sur une liste conduite par le RPR. Il renonce à ce mandat en 1986. Cofondateur du Parti nationaliste français et éditeur de *Tribune nationaliste* en 1985, il crée en 1987 le PNFE, qui développe no-

tamment une action de type syndical dans la police autour de la Fédération professionnelle indépendante de la police (FPIP), dirigée par l'inspecteur principal Serge Lecanu.

En octobre et novembre 1989, plusieurs dirigeants du PNFE, dont MM. Cornilleau et Lecanu, sont inculpés et écroués par un juge d'instruction du tribunal de Grasse (Alpes-Maritimes) qui les soupçonne de complicité dans deux attentats (un mort et quatorze blessés au total) commis en 1988 contre des foyers d'immigrés à Cannes et à Cagnes-sur-Mer. Suspendu de ses fonctions, M. Lecanu est révoqué de la police par le ministre de l'Intérieur, Pierre Joxe, en juin 1990.

Cependant, MM. Cornilleau, Lecanu et Francis Allouchery, secrétaire national du PNFE, bénéficient d'un non-lieu, rendu définitif par la Cour de cassation en juin 1991, tandis que le principal responsable des attentats, ancien membre du PNFE, est condamné en novembre à dix-huit ans de réclusion criminelle.

Entre-temps, en juin 1990, les membres du bureau du PNFE, dont MM. Lecanu et Allouchery,

quittent la formation de M. Cornilleau. Ce dernier désigne comme secrétaire nationale Michèle Dall'Ara, élue en 1989 au conseil municipal de Villepinte (Seine-Saint-Denis), à la tête d'une liste du Front national. Le 22 avril 1990, le PNFE et les Faisceaux nationaux européens (FNE) du néo-nazi Mark Friedrikson avaient été ensemble, dans une brasserie proche de la place de la République, à Paris, l'anniversaire de la naissance d'Hitler. Lors du rassemblement de protestation contre la profanation du cimetière de Carpentras, le 14 mai, des manifestants brisent les vitres de cette brasserie, dont les responsables affirment ignorer l'objet du banquet qu'ils avaient accueilli dans leurs murs. Le 3 juillet, six militants ou sympathisants du PNFE sont interpellés à Nogent (Bouches-du-Rhône), dans le cadre de l'enquête sur la profanation de Carpentras, puis remis en liberté.

Condamné en 1994 pour diffusion d'objets de propagande nazie, M. Cornilleau semble aujourd'hui s'être mis en retrait de la direction du PNFE, confiée à Erik Sausset, militant de ce parti à Saint-Lô (Manche), âgé de trente-trois ans.

## 1990-1996, de l'extrême droite à l'extrême droite

● 10 mai 1990 : le corps de Félix Gernon, 81 ans, enterré quinze jours auparavant, est retrouvé exhumé dans le cimetière de Carpentras. Au milieu de trente-quatre tombes juives, déplacées ou brisées, les profanateurs ont simulé l'empalement de l'octogénaire au moyen d'un piquet de parasol.

Le ministre de l'Intérieur, Pierre Joxe, se rend aussitôt sur place. Il condamne cette « abomination raciste » et dénonce « l'antisémitisme, la xénophobie, l'intolérance et l'exclusion ». Le président François Mitterrand dénonce « un attentat particulièrement abject » et appelle les Français à « se ressaisir » : « Quels qu'en soient les auteurs, quelque soin qu'ils prennent d'agir dans l'ombre, lâchement, contre les morts, il faut qu'ils soient retrouvés et châtiés », déclare le chef de l'Etat. Le premier ministre, Michel Rocard, dénonce « la banalisation de la haine », tandis que Jacques Chirac appelle à « lutter contre les incitations à la haine que l'on voit se développer aujourd'hui ».

De son côté, le président du FN, Jean-Marie Le Pen, évoque « une provocation ignoble », compare l'affaire à celle du faux chandier de Timisoara, et estime que « les professionnels de l'antisémitisme et un certain nombre de leurs complices sont dans le coup ».

### Prudence au Front national

Le Front national observait une certaine prudence, jeudi 1<sup>er</sup> août, après les nouveaux développements intervenus dans l'enquête sur la profanation du cimetière juif de Carpentras, en mai 1990, et qui semblaient valider la piste de l'extrême droite.

« A ce stade, la seule question qui se pose est de savoir s'il s'agit du dénouement de l'affaire ou d'une machination supplémentaire. Et, comme rien ne permet de le savoir, je ne ferai pas d'autres commentaires », a déclaré au Monde Bruno Mégret, député général du Front national.

● 11 mai : les policiers interpellent plusieurs personnes dans les milieux d'extrême droite dont « un skinhead proche du PNFE ». Tous sont rapidement relâchés, faute de preuve.

● 13 mai : 10 000 personnes, dont quatre ministres socialistes - Pierre Joxe, Pierre Bérégovoy, Lionel Jospin et Georges Sarre - et de nombreuses personnalités politiques, participent à un office religieux célébré par le grand rabbin Siruk, à Carpentras. Ce jour-là, la cité provençale est décorée « ville morte ».

Le lendemain, 200 000 personnes défilent à Paris à l'appel de la communauté juive et de tous les partis politiques, excepté le FN. L'émotion est d'autant plus grande que, dans la nuit, une nouvelle profanation est découverte, au carré juif du cimetière de Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis).

Simone Veil dénonce directement « certains propos et certaines attitudes même de Jean-Marie Le Pen, responsables du climat malsain qu'il y a actuellement en France ». Ministre du travail, Jean-Pierre Soisson dénonce lui le « racisme fœneer » de Jean-Marie Le Pen.

● 7 juin : n'en déplaise au parti de M. Le Pen, qui s'estime victime d'une « diffamation d'Etat », le procureur général de Nîmes, Monique Guemann, réaffirme le « caractère antisémite » de la profanation. Jacques Bompard, président du groupe FN au conseil régional, et aujourd'hui maire d'Orange, porte plainte contre Pierre Joxe pour incitation au meurtre. « Le gouvernement socialiste s'est comporté vis-à-vis du FN exactement de la même manière que Hitler le faisait en 1936 », accuse-t-il.

A Toulouse, à Albi, en Loire-Atlantique, dans les Bouches-du-Rhône, des interpellations ont lieu dans les milieux d'extrême droite, et plus particulièrement dans la mouvance du PNFE. Mais sans résultat. Dans le numéro de juin de sa revue, *Tribune nationaliste*, ce groupuscule assure, par la voix de son président, Claude

Cornilleau, que « le PNFE n'a rien à voir avec dans l'affaire de Carpentras ».

Pendant ce temps, l'enquête commence à s'orienter vers des jeunes de la ville, appartenant à la « bonne bourgeoisie locale ». On parle de fêtes sataniques, de jeux de rôle dans le cimetière.

● 10 mai 1991 : quelques centaines de militants du FN manifestent à Paris à l'occasion de l'anniversaire de ce qu'ils nomment la « machination » de Carpentras. Dans une lettre écrite au président Mitterrand, Jean-Marie Le Pen lui demande de « réparer publiquement l'injustice » dont son parti serait victime.

● 18 septembre 1995 : alors que l'enquête semble totalement enlisée, le nouveau procureur de la République, Jean-Michel Tissot, annonce, au cours de l'émission « Témoignage numéro un », sur TF1, que « des mises en examen pourraient intervenir dans les prochaines semaines ». Une jeune femme, lycéenne au moment des faits, accuse plusieurs personnes d'avoir profané les tombes au cours d'un jeu de rôle. Selon elle, cette affaire serait à rapprocher de la mort mystérieuse, en 1992, d'une adolescente de Carpentras. La confrontation entre l'accusatrice et ceux qu'elle présente comme les coupables tournera court.

● 11 novembre 1995 : le Front national organise, à Carpentras, une manifestation qui réunit 7 000 personnes. Jean-Marie Le Pen exige alors « des excuses d'Etat » pour réparer ce qu'il appelle « un mensonge d'Etat ».

L'enquête semble une fois de plus se perdre dans une multitude de rumeurs. ● 29 avril 1996 : la chambre criminelle de la Cour de cassation décide de dessaisir le juge d'instruction Sylvie Mottes, au nom de « l'intérêt d'une bonne administration de la justice ». La magistrature bénéficie d'une protection rapprochée du GIGN depuis février, à la suite de menaces de mort. Le 2 mai, le dossier, qui compte plus de 2 000 cotes, est confié au juge marseillais Laure Roche.

## Rassemblement à Montfermeil contre la présence du maire aux obsèques de Touvier

PLUS DE DEUX CENTS PERSONNES, parmi lesquelles plusieurs représentants d'associations d'anciens déportés et de résistants, se sont réunies devant le monument aux morts de Montfermeil, mercredi 31 juillet, afin de protester contre la présence de Pierre Bernard, maire de la commune et député de Seine-Saint-Denis en tant que suppléant d'Eric Raoult, ministre de la ville et de l'intégration, aux obsèques de Paul Touvier, ancien responsable de la milice de Lyon sous l'Occupation (*Le Monde* du 27 juillet).

Claude Bartolone, député socialiste de Seine-Saint-Denis, est venu condamner « ce geste insupportable d'un élu de la République qui essaie d'excuser ceux qui ont livré des innocents à Vichy et à la Gestapo ». Claude Dilaun, maire (PS) de Clichy-sous-Bois, et Jacques Isabet, maire (PCF) de Pantin, étaient également présents, ainsi que les conseillers généraux Michel Berthelot (PCF) et Pascal Popellin (PS), le conseiller régional (ex-GF) René Magne, au côté de la plupart des élus de gauche du conseil municipal de Montfermeil. Robert Clément, président (PCF) du conseil général de la Seine-Saint-Denis, a adressé un

message dans lequel il affirme son « indignation » devant les actes de Pierre Bernard, qui « tente de banaliser les thèmes les plus odieux : le racisme et la haine ».

Dans un communiqué, le Mouvement des citoyens a exigé la démission de Pierre Bernard de l'Assemblée nationale et de son mandat de maire, en estimant qu'Eric Raoult était le « premier responsable de la situation », pour avoir voulu « gratifier des voix au Front national », en choisissant M. Bernard comme suppléant. Dans un autre message, Jean-Claude Gayssot, député (PC) de Seine-Saint-Denis, a estimé que la présence de Pierre Bernard aux obsèques de Paul Touvier « porte atteinte à l'honneur de l'Assemblée nationale ».

### DÉSAVOÛÉ

Habitant de la commune depuis sa naissance, ancien membre du groupe de résistants Hildevert, adjoint (PCF) au maire de Montfermeil dans les années 50, Célestin Campredon côtoyait Michel Rosenblatt (PCF), ancien maire de Montfermeil (de 1970 à 1978) et conseiller général, dont plusieurs membres de la famille sont morts en dépor-

tation. Beaucoup plus rares étaient les élus de droite. Les organisateurs de la manifestation ont eu toutefois la satisfaction de noter la présence discrète de Guy Porret, conseiller municipal élu sur la liste de M. Bernard. Soucieux que ce rassemblement ne fasse pas l'objet d'une « exploitation politique », Raymond Coenne, maire (div.d.) de Coubron, est resté jusqu'au départ du cortège en direction de la place de la mairie, lieu d'un dernier dépôt de gerbe sur la stèle de Daniel Perdrige, maire de Montfermeil de 1936 à 1939, fusillé par les nazis le 15 décembre 1941 au mont Valérien.

Désavoué par Eric Raoult, M. Bernard a rédigé un communiqué dans lequel il indique notamment que « Paul Touvier n'appartient plus à la justice des hommes », ses actes relevant désormais, selon ce catholique intégriste, de la « justice de Dieu ». Dans ce texte, M. Bernard évoque notamment son « amitié » pour Jacques Trémolet de Villers, ancien avocat de Paul Touvier, actuellement en charge des dossiers juridiques de Montfermeil.

Jean-Baptiste de Montvalon

### DÉPÊCHES

■ RACISME : deux hommes soupçonnés d'avoir tenu des propos racistes à l'encontre du personnel de la radio associative « Ici et Maintenant » ont été placés en garde à vue samedi 27 juillet, à Paris. Les deux hommes seraient venus coller des affiches révisionnistes et auraient injurié le personnel de la radio, qui travaillait dans un studio mobile situé devant le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) en guise de protestation contre la sanction qui l'oblige à cesser ses émissions à partir du 2 septembre prochain (*Le Monde* du 15 juillet).

■ NUCLEAIRE : l'un des deux ouvriers de la Cogema (Compagnie générale des matières nucléaires) intoxiqués au monoxyde de carbone mardi 30 juillet (*Le Monde* du 31 juillet) est décédé mercredi 31 juillet à l'hôpital du Havre (Seine-Maritime). L'état de son collègue semble s'améliorer. Les deux hommes, qui travaillaient sur un site de la Hague (Manche), auraient inhalé du gaz carbonique à la suite d'un dysfonctionnement du compresseur des alimentant en oxygène.

■ UNIVERSITÉ : l'université de Bretagne occidentale de Brest (Finistère) a confirmé, mercredi 31 juillet, la création de cent places supplémentaires en filière sports, destinées à accueillir une partie des étudiants n'ayant pu s'inscrire par Minut à l'université Rennes II. La semaine dernière, les membres du « collectif des déconnectés du Minut » avaient occupé pendant vingt-quatre heures le rectorat de Rennes (Ille-et-Vilaine), pour réclamer l'inscription dans la filière de leur choix de tous les bacheliers qui n'avaient pas réussi à le faire.

■ EDF-GDF : la Fédération CGT de l'Energie a demandé aux directions d'EDF-GDF, mercredi 31 juillet, un débat sur le fonctionnement de la médecine du travail, ainsi que « la levée immédiate de la mise à pied » du docteur Ellen Imbemon (*Le Monde* du 1<sup>er</sup> août), qui avait créé la division épéidémologie du service général de médecine du travail (SGMT) de l'entreprise.

**Si vous voulez savoir à quoi jouent les athlètes olympiques avant et après les Jeux, c'est facile, c'est sur La Cinquième.**

**«Déclics d'été : spécial Atlanta» Du 29 juillet au 2 août à 15h30.**

Comme chacun sait, les Jeux Olympiques, c'est tous les quatre ans. Que font entre-temps les athlètes, c'est ce que



Déclics d'été nous propose de découvrir. Regarder entre les Jeux, c'est encore une autre façon de regarder les Jeux...

**La Cinquième**  
On en apprend tous les jours



## REPORTAGE

A high-contrast, black and white photograph of a person in a dark, hooded garment standing in a doorway or narrow passage. The person is silhouetted against a bright, textured background. The image has a grainy, high-contrast quality, similar to a photocopy or a heavily processed photograph.

infranchissable de la connaissance.

Manuels chrétiens, les Crecusols sont réduits aux grandes fantasmagories qui engendrent les fantasmes.

C'est l'orgueil du département de posséder, à Gentoux, l'un des seuls arbres - il en existe moins d'une dizaine en France - monuments aux morts « pacifistes » et qui, pour cette raison, n'ont jamais été inaugurés officiellement. On voit un orphelin en fonte broncée, héret à la main, tendre le poing vers la stèle où sont inscrits des noms des soixante-deux morts de 14-18 et cette apostrophe : *« Maudite soit la guerre ! »* jugée subversive. Comment ne pas aimer un pays où on se mêle des idées générales ?

Même les écologistes agacent ces amoureux de la nature. M. Simonnet, lieutenant de l'ouvrière, résume bien le sentiment général : *« On n'a pas envie qu'on nous dise comment il faut vivre chez nous. »*

Par-delà la pluie, c'est un sentiment permanent et intime du désastre qui hante le cœur creusois. Bernard de Froment a eu souvent l'occasion de le noter : « *La Creuse a beaucoup d'atouts. Le*

**Le Monde** est édité par la SA LE MONDE  
Président du conseil d'administration : Jean-Marie Colombani  
Directeur : Jean-Marie Colombani / Directeur général : Noël-Jean Bergeon, directeur général adjoint  
Directeur de la rédaction : Edwy Plenel  
Directeur adjoint de la rédaction : Thomas Feron, Robert Solé  
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Bruno de Camille, Pierre Gaspard, Laurent Goussier, Danièle Heymann, Bertrand Le Gendre, Jean-Yves Lhote, Muriel Luchet, Luc Rostkowski  
Directeur adjoint : Dominique Reynès  
Rédacteur en chef technique : Eric Azam  
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment  
Directeur éditorial : Eric Plé, directeur délégué : Anne Chassagnon  
Conseiller de la rédaction : Alain Robert, directeur des relations internationales : Daniel Verret  
Médiateur : André Laurens  
Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Gérard Courtois, vice-président  
Anciens directeurs : Hubert Bonne-Méry (1944-1967), Jacques Pauzet (1967-1982), André Fontaine (1982-1991), Jacques Lescour (1991-1994)  
Le Monde est édité par la SA Le Monde  
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1904  
Capital social : 950 000 F. Actionnaires : Société civile « Les Rédacteurs du Monde », Association Henri Bonne-Méry, Société anonyme des Lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Investissements, Le Monde Presses, Mosa Presses, Le Monde Prévoyance  
Siège social : 21 bis, rue Claude-Bernard - 75002 PARIS CEDEX 05  
Tél. : (0) 1 47 35 40 00. Télécopieur : (0) 1 47 35 40 01. Télex : 206 80 F

## La nouvelle diplomatie des nations de l'Asie du Sud-Est

CRÉE en 1967, en pleine guerre du Vietnam, l'Asean (Association des nations de l'Asie du Sud-Est) a longtemps fait penser à un club de joueurs de golf dont le seul objectif était d'endiguer la menace communiste, représentée, à leurs yeux, par le Vietnam, qui soutenait l'Union soviétique. Ce ciment une fois rompu en 1991, avec l'éclatement de l'URSS et l'accord de paix sur le Cambodge, l'Asean, qui regroupait alors Brunei, l'Indonésie, la Malaisie, les Philippines, Singapour et la Thaïlande, a dû trouver une nouvelle raison d'être dans un monde différent.

Sur le plan régional, le relais de la guerre froide a été assumé, pour l'instant, par la montée en puissance de la Chine et par la relative diminution de la présence militaire américaine. Condamnée à s'organiser pour survivre dans une région où les centres de décision sont d'abord Washington, Pékin et Tokyo, l'Asean a relevé le défi en plaçant la barre assez haut. Sur le plan économique, elle a décidé, en 1992, de former une zone de libre-échange au début du siècle prochain. Surtout, elle a amorcé l'intégration de l'ensemble de l'Asie du Sud-Est : le Vietnam en fait partie depuis 1995, les adhésions du Laos et du Cambodge sont prévues l'an prochain, avant celle de la Birmanie.

Cette volonté d'exister impliquait une mutation, qu'on illustre, pour la première fois avec tant de clarté, les dernières rencontres de l'Asean à Djakarta, du 20 au 25 juillet (*Le Monde* des 20, 21-22, 23, 24 et 25 juillet). Qu'il s'agisse des effets de la globalisation du commerce mondial, de l'intégration d'une Birmanie jugée peu fréquentable en Occident ou des appétits territoriaux de la Chine, l'Asean doit désormais se battre pied à pied, élaborer une politique qui soit à la mesure de ses faibles moyens. Négocier, biaiser, accepter des compromis sont les seules façons d'éviter une marginalisation dangereuse.

### RÉÉQUILIBRAGE

Les meilleurs exemples du rééquilibrage de cette diplomatie ont été fournis par les controverses avec les Occidentaux et avec la Chine. Les réunions de Djakarta ont relancé le débat, entre l'Asean et les Occidentaux, sur les « clauses sociales » du commerce international avant la première conférence ministérielle de l'OMC, prévue en décembre à Singapour. Sur ce point, personne n'a cherché à cultiver, comme par le passé, l'axe du divorce. Reprenant les arguments avancés avec fermeté par le président Suharto lors de l'ouverture de leur conférence, les ministres de l'Asean ont « réitéré », dans un communiqué publié le 21 juillet, leur « opposition à toute tentative d'inclure des sujets sans relation avec le commerce, comme la corruption ou les clauses sociales » lors de la réunion de Singapour. Le secrétaire d'Etat américain a rétorqué, trois jours plus tard, qu'une « nou-

### RECTIFICATIF

#### ONU

Sur la foi d'informations recueillies auprès de diplomates, notamment africains, nous avions écrit, dans *Le Monde* du 26 juillet, que Kofi Annan, sous-secrétaire général de l'ONU, chargé des opérations de maintien de la paix, et potentiel candidat à l'éventuelle succession de Boutros Boutros-Ghali au poste de secrétaire général, ne parlait pas français. En réalité il n'en est rien. M. Annan maîtrise parfaitement la langue de Molière. Il a fait des études à l'Institut des hautes études internationales à Genève, et a travaillé, pendant quelques années, toujours à Genève, au Haut Commissariat pour les réfugiés (HCR).

Jean-Claude Pomonti

velle priorité américaine » était, au contraire, d'amorcer à Singapour « un dialogue sur les relations entre commerce et critères de base du travail ».

La Commission européenne a manifesté un souci identique en insistant sur le droit d'association, l'interdiction du travail forcé et de l'esclavage, la non-discrimination et l'élimination du travail des enfants. Eludée lors de la signature de l'accord sur le commerce international à la Malaisie, la discussion a donc été rouverte à Djakarta et devrait se poursuivre dans les cinq mois qui précèdent la première conférence ministérielle de l'OMC.

#### UN « ENGAGEMENT CONSTRUCTIF »

Sur la question birmane, on a assisté, pour la première fois, à un donnant-donnant. En échange de la présence de la Birmanie à Djakarta, les Occidentaux ont demandé à l'Asean de justifier, dans les mois qui viennent, la validité de leur « engagement constructif » à l'égard de Rangoun. Certes, ni la présidence européenne, ni Washington ne pouvaient s'opposer, sans risquer une grave crise diplomatique, à la promotion de la Birmanie au rang d'« observateur » de l'Asean et à son adhésion, consécutive, au Forum régional de l'Association (FRA) sur les questions de sécurité régionale.

Cependant, exprimant un point de vue partagé notamment par l'UE, le Canada et l'Australie, les États-Unis ont clairement indiqué qu'ils attendaient des résultats positifs de cet « engagement constructif ». Faute de quoi, Washington n'exclut aucune option, y compris celle de sanctions économiques. L'Asean, dont certains gouvernements s'efforcent de la mauvaise volonté manifestée par la junte birmane, est donc prise au mot : prouver que, une fois la Birmanie intégrée dans le jeu régional, des interventions discrètes, « à la manière asiatique », auront plus d'effets que les pressions publiques reprochées aux Occidentaux.

Quant à la crise en mer de Chine du Sud, sujet majeur de friction entre la Chine et ses voisins méridionaux, les réunions de Djakarta ont confirmé qu'elle ne pouvait pas se résoudre par des appels légitimes à une bonne conduite. L'Association s'est soudée davantage face à des revendications chinoises très controversées. Même l'Indonésie a adressé à Pékin un « aide-mémoire » concernant une récente décision chinoise d'incorporer, dans ses eaux territoriales « minimales », l'archipel des Paracels, situé au sud de l'île de Hainan. Sur place, les risques d'incidents sont d'autant plus sérieux que Vietnamiens et Chinois continuent d'attribuer, entre la côte vietnamienne et l'archipel méridional des Spratleys, des concessions pétrolières offshore qui se recoupent à des sociétés américaines concurrentes. Face aux ambitions de la Chine, qui considère la mer de Chine du Sud comme sa propriété « indiscutable », l'Asean cherche à faire accepter par Pékin une cohabitation qui ne prenne pas seulement en considération les intérêts de la Chine.

L'Asean est obligée de manœuvrer pour éviter de passer pour la « couverture » d'une diplomatie chinoise musclée ou pour le prolongement des intérêts occidentaux. Sa marge de manœuvre, relativement étroite, s'inscrit dans un schéma qui doit tenir, à la fois, des ambitions chinoises et de la puissance stratégique américaine. Entre ces deux pôles, l'Asean doit trouver sa place, ce qui requiert, faute de moyens de coercition, une diplomatie beaucoup plus élaborée. Elle en a pris acte à Djakarta, en s'engageant dans une bataille qui n'a rien à voir avec celles des vingt premières années.

## Le poison de l'extrême droite

EDITORIAL

JUIN 1996 : la tombe d'une septuagénaire est profanée au cimetière central de Toulon. Deux jours plus tard, quatre jeunes gens sont mis en examen et incarcérés. L'enquête établit, au bout de quelques semaines, qu'ils étaient liés à des groupuscules d'extrême droite dont ils collectionnaient les tracts et dont ils partageaient apparemment les obsessions. Cette profanation n'est que la dernière d'une série dont les auteurs n'ont pas toujours été identifiés mais dont on peut supposer qu'ils appartiennent à la même mouvance, vaguement inspirée d'une idéologie mêlant magie noire et néonazisme.

Mal 1990 : le corps d'un vieillard est arraché à son cercueil et traîné sur le sol au cimetière juif de Carpentras. Les profanateurs lui infligent même un simulacre d'empalement. L'émotion est immense. Mise en accusation pour diffusion d'idées racistes et antisémites, l'extrême droite proteste avec énergie. Jean-Marie Le Pen crie à la provocation. L'enquête plénière et les rumeurs vont bon train. Six ans après, les policiers confirment que la première intention était la bonne : les coupables étaient bien, semble-t-il, des jeunes gens proches de l'extrême droite et fidèles au souvenir d'Adolf Hitler.

De ces campagnes, le Front national est

assurément l'acteur principal. Mais autour de lui prolifèrent des groupes plus ou moins organisés, qui attirent par leur radicalisme des adolescents mal dans leur peau et alimentent des fantasmes pervers. Ce poison de l'extrême droite contribue à entretenir le malaise de la société française et à transformer en projet politique ce qui n'est d'abord que l'expression d'une souffrance sociale. L'exploitation de ces angoisses ouvre en effet la voie, si l'on n'y prend garde, aux intégrismes et aux fascismes.

Au-delà de la nécessaire action de la police et de la justice contre les dérives criminelles, la réponse doit donc être essentiellement politique. C'est en luttant avec opiniâtreté contre les idées de l'extrême droite qu'il sera possible de réduire son emprise. C'est en offrant aux Français d'autres perspectives et d'autres espoirs qu'on les détournera de ces entreprises de démolition. C'est en travaillant à réparer le tissu social et à réhabiliter la démocratie qu'on fabriquera les antidotes indispensables.

Une telle tâche est de la responsabilité des hommes politiques, qu'ils appartiennent à la gauche ou à la majorité. Elle relève aussi de la responsabilité de tous les citoyens.

## Bonheurs par Maja



elle chantonait en lisant sa partition, elle n'avait pas de walkman.

## Sombre scénario pour l'économie française

Suite de la première page

« Il est possible, indique-t-elle, qu'on apprécie mal, en Europe, les risques liés à la concomitance des ajustements budgétaires. (...) Il est assez vraisemblable que, dans chaque pays, l'impact (nécessaire) des politiques budgétaires soit minime. »

Sans même évoquer la chute du dollar, qui s'est accélérée mercredi 31 juillet, et qui pourrait compromettre toute reprise de ce côté-ci de l'Atlantique, si elle perdurait, les tendances de fond des économies européennes et, au premier chef, de l'économie française pourraient donc être beaucoup plus préoccupantes que ne le laissent présager les prévisions officielles. Dans une étude en date du 23 juillet, le service de la recherche de la Caisse des dépôts et consignations va dans le même sens. « L'analyse des composantes de la demande », écrit-il, suggère que le rebond prévu au deuxième semestre sera à peine mieux qu'une stabilisation.

Dans cette hypothèse, même encore incertaine, il faut donc prendre la question au sérieux : si la reprise était encore une fois différée, quels en seraient les effets ? Comment l'économie française pourrait-elle traverser cette nouvelle période de croissance 2000 ? Une première ré-

ponse ne fait guère de doute : le nouveau pouvoir, qui s'était fait fort de réduire la « fracture sociale », serait confronté à une nouvelle et inévitabilité montée du chômage. Les dernières statistiques, publiées mercredi 31 juillet, constituent de ce point de vue un véritable signal d'alarme. Évoquant une possible envolée du nombre des demandeurs d'emploi, jusqu'à la barre symbolique des 3,5 millions en 1997, l'OFCE se montre, lui aussi, catastrophiste. Aussi fragiles qu'elles soient, ces estimations donnent malgré tout une idée du climat économique et social détestable dans lequel la majorité risque d'aborder les élections législatives de 1998.

Le deuxième risque d'une persistance de l'atonie économique concerne les finances publiques. Dans le cas de la Sécurité sociale, la dérive est déjà connue : on sait, dès à présent, que le déficit de 1996 sera beaucoup plus proche de 60 milliards de francs que des 17 milliards affichés par le plan Juppé. Il s'y ajoute qu'un niveau très faible d'activité risque de freiner les rentrées de recettes dans les caisses de l'Etat.

Dans l'immédiat, l'exécution du budget de l'année 1996 n'est pas encore menacée, mais le respect des objectifs de réduction du déficit va être très difficile. À preuve, le déficit budgétaire devait être ramené de 323 milliards de francs en 1995 à 287,8 milliards en 1996. Or, pour ces deux années, le déficit budgétaire à la fin du mois de mai est quasiment le même : 252 milliards de francs dans le premier cas, 253,5 milliards dans le second.

M. Juppé pourrait-il donc, en fin d'année, afficher des déficits publics

aussi « calamiteux », ou presque, que ceux dont il avait fait grief à Édouard Balladur ? Ayant donné la priorité à la réduction des déficits, il ne peut évidemment pas prendre ce risque. Et pourtant, là encore, le pessimisme chemine. Le service des études économiques des Banques populaires parle ainsi, dans sa dernière « lettre » (datée du 10 juillet), d'une politique budgétaire « décevante ». Relevant que les critères de convergence du traité de Maastricht ne seront pas respectés, il observe que « le marché obligataire pourrait en prendre ombrage, les opérateurs estimant que les efforts entrepris sont insuffisants ». Il ajoute : « Cette réévaluation du risque "France" interviendrait dans un contexte de formation des taux longs, potentiellement peu favorable. »

#### ENCHAÎNEMENT VICIEUX

Le troisième et dernier danger, auquel la mauvaise conjoncture expose l'actuel gouvernement, est encore plus embarrassant : par contrecoup, ses marges de manœuvre risquent, dans les prochains mois, d'être nulles ou quasi nulles. Certes, pour une part, M. Juppé ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Anticipant à Matignon, il avait commis une erreur de diagnostic économique, l'une des plus graves de la décennie. Sans doute aveuglé par les luttes intestines du RPR, liées à l'élection présidentielle, il a soupçonné le ministre du budget de l'équipe précédente, Nicolas Sarkozy, de lui avoir laissé en héritage des comptes budgétaires largement truqués, et, du coup, il n'a pas su déceler que, derrière la dérive des finances publiques, se dessinait une réalité au-

## DANS LA PRESSE

### LE NOUVEL OBSERVATEUR

Jean Daniel

« *Gulliver empiété* », « colosse aux pieds d'argile », « géant au talon d'Achille » : ces expressions sont assez anciennes pour nous montrer que ce n'est pas la première fois - avec le terrorisme - que les États-Unis affichent leur extrême vulnérabilité (...). Cependant, qu'y a-t-il de profondément nouveau et que n'épuise pas l'explication par la disparition du danger communiste ou la désorganisation des municipalités ? Il faut aller plus profond, beaucoup plus profond, car c'est peut-être la première fois depuis leur naissance, leur Constitution et la théorisation du libéralisme par Benjamin Franklin que les États-Unis voient décliner leur foi dans le progrès.

Nous autres Européens, comme tous les citoyens du Vieux Monde, connaissons bien les intermittences de cette foi depuis Condorcet (...). Mais dans les « jeunes » États-Unis, fruit d'un volontarisme absolu, d'un « péché de tous les jours », cesser de croire que demain sera meilleur qu'aujourd'hui, c'est remettre en question l'origine, l'avenir, donc l'identité (...). Le progrès à l'américaine, c'est la confiance quasi religieuse en l'homme, en son aptitude à résoudre finalement tous les problèmes qu'il connaît depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est cette confiance qui semble désormais perdue dans la superpuissance. C'est cette perte qui la rend fallible, vulnérable, fragile - humaine en somme. Les superhommes américains n'existent plus que dans les films de fiction. Ils ont déserté la conscience des citoyens de New York, de Los Angeles - et d'Atlanta.

trement plus inquiétante : un nouveau et brutal ralentissement de l'économie.

Résultat : dans un sondage officiel de retour à des pratiques de bonne gestion, le premier ministre a assumé l'économie française, en prélevant sur elle autrement plus que ce qu'elle pouvait supporter, soit 120 milliards de francs d'impôts nouveaux en année pleine, dont près de 100 milliards à la charge des ménages. Au risque d'accentuer plus encore le recul de l'activité.

Désormais, le premier ministre veut faire machine arrière. Mais le peut-il réellement ? C'est là, encore une fois, que la conjoncture lui joue un très mauvais tour. Elle ne lui permet guère d'envisager que de 20 milliards à 30 milliards d'allègements d'impôts pour 1997. Cela sera-t-il suffisant pour relancer une machine économique visiblement grippée ? À entendre les critiques dans les rangs mêmes de la majorité, on devine la réponse.

Et même si ce scénario-catastrophe ne se vérifie pas, le gouvernement sera-t-il pour autant sorti d'affaire ? Avec un chômage qui, malheureusement, continue de progresser vivement, des déficits publics qui pèment à se contracter et une croissance très molle, dans tous les cas de figure, ce n'est toujours pas le printemps. Et encore moins l'été. Quand tout va bien, les économistes ont coutume de parler d'« enchaînement vertueux ». Dans les circonstances présentes, l'OFCE, lui, évoque le risque d'« enchaînement vicieux ».

Laurent Mauduit

هكذا من الأصل

# Les Jeux d'Atlanta

Le Monde

de nos envoyés spéciaux

## La soirée des adieux

PODIUM

**1** PREMIÈRE médaille olympique jamais obtenue par le Togo : le boxeur super-lourd Pascal Woffgram, qui a dominé le Cubain Alexis Rubalcaba, est assuré d'enlever au moins le bronze.

**2** LE DOUBLE messieurs britannique de tennis, composé de Neil Broad et Tim Henman, s'est qualifié de manière tout à fait inespérée pour la finale du tournoi olympique.

**3** TROISIÈME des concours de triple saut avec toutes deux un meilleur essai à 14,98 m, elles ont été départagées par leur deuxième saut : pour 1 cm, la Tchèque Sarka Kasparikova a cédé à la Russe Inna Lasovskaïa la deuxième marche du podium.

L'Amérique s'est battue avec des règles si strictes, du moins simples. Comme la loi du plus fort. Une norme qui, transposée aux terrains de sports, a assuré de larges succès à ses champions. Donc, pour faire partie d'une sélection, il faut la gagner dans des conditions définies à l'avance. Il n'y a pas à sortir de là. Même pour un Carl Lewis, le quadruple champion de la longueur, qui en participant au relais 4 x 100 m avait pu devenir le premier athlète à collectionner 10 médailles d'or. Il est remplaçant, et il le restera à moins qu'un des membres du quatuor retenu par l'entraîneur en chef, Erv Hunt, n'ait un pépin. Et il faudrait que celui-ci soit extrêmement grave pour que Jon Drummond, Leroy Burrell, Michael Marsh ou Dennis Mitchell acceptent de céder leur place au « vieux ». Tant pis pour Carl Lewis, qui ne surpassera pas Paavo Nurmi ou Al Oerter dans les palmarès athlétiques. La formidable technique de virage qui avait permis au coureur du Santa Monica 742

Club de contribuer à cinq améliorations du record du monde et à la conquête de deux titres mondiaux et deux titres olympiques ne sera pas mise à profit. Ce fut, mercredi, la première mauvaise nouvelle en provenance du stade olympique. Il devait, hélas, y en avoir plusieurs autres.

La plus constamment fut celle de l'abandon du sauteur à la perche Sergueï Bubka. En tenant mal ses larmes, l'Ukrainien, qui avait placé une grosse poche de glace sur sa cheville droite, a dû s'avouer vaincu par la douleur. Sans avoir combattu pour récupérer ce titre qu'il avait abandonné, presque par mégarde, à Barcelone. Il a attendu jusqu'à la dernière seconde pour accepter l'évidence : aucun des traitements administrés à son tendon d'Achille depuis les péripéties n'a durablement fait passer le mal qui l'empêchait de s'entraîner et de concourir normalement. Mercredi, alors que la barre du saut et des qualifications reposait sur les épaules de 5,70 m du sol et que son principal rival, Oleg Stetsko, était déjà éliminé, il a pris la direction de la sortie en laissant derrière lui une trace humide, comme une traînée

de larmes. Car la règle la plus cruelle pour un athlète est celle qui lui impose la dérobade d'un corps rodé à la performance. Il lui est difficile de concevoir que des années de sacrifices peuvent être réduites à néant au moment de toucher au but par la faute d'un méchant tendon. En dépit de ses 35 records et de ses 5 titres mondiaux - il est le seul perchiste à présenter un tel palmarès -, Sergueï Bubka va ainsi finir sa carrière avec une seule médaille d'or olympique, celle de Séoul. Parce qu'à l'orgueilleuse étourderie de la gloire olympique, il n'a pas été le seul à connaître cette déresse mercredi. L'Éthiopien Haile Gebrselassie, les pieds à vif, a dû renoncer à rééditer le double de son modèle, Miklós Yiftar, vainqueur des 5 000 et 10 000 m à Moscou. Reste à savoir si abandonner dans ces conditions est pire qu'être éliminé en séries comme l'a été l'Américain Christie sur 200 m après avoir été disqualifié de la finale du 100 m sur faux départ.

Alain Giraudo

## Le souffle rafraîchissant de Vebjorn Rodal

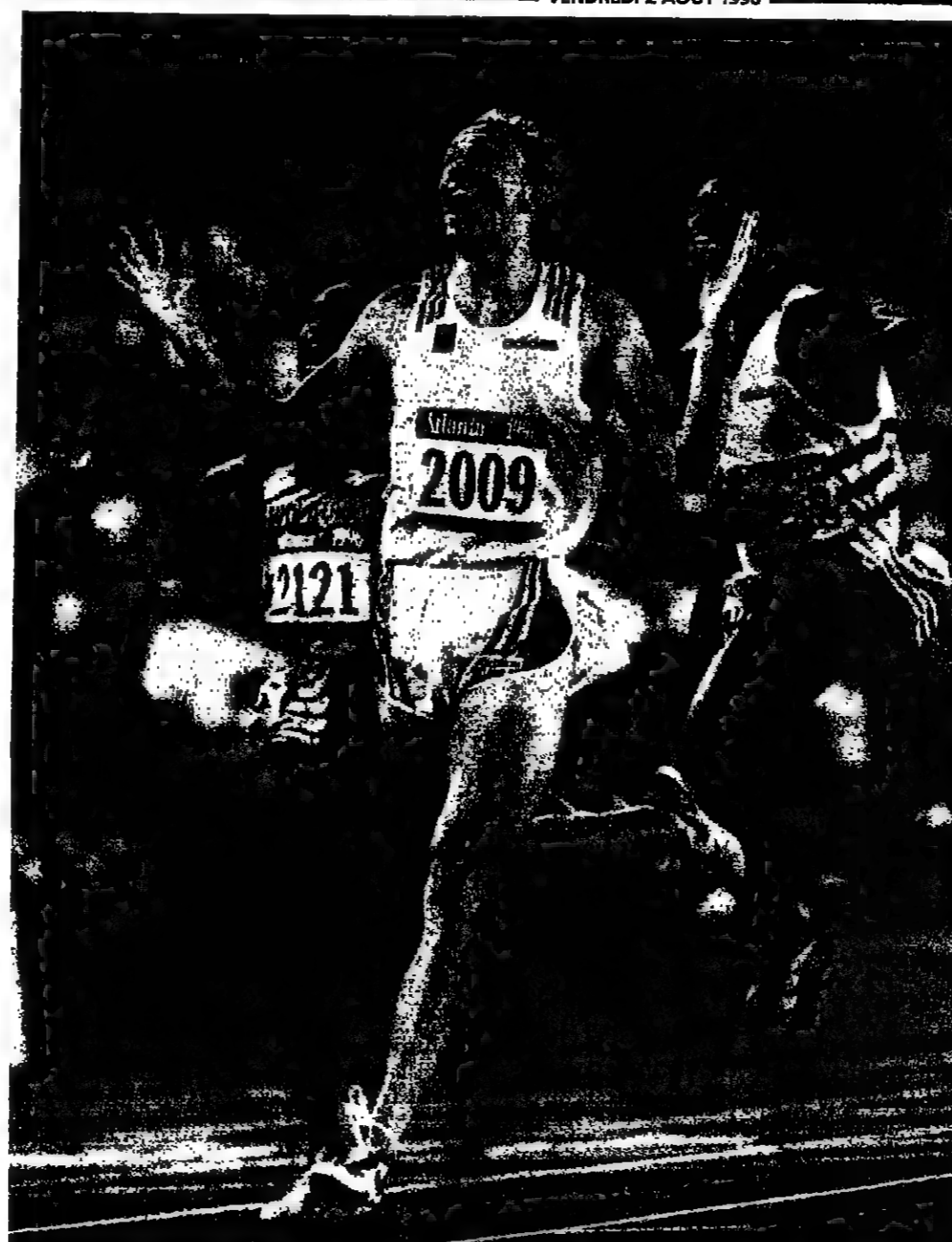
800 mètres. La victoire de ce Norvégien qui s'entraîne l'hiver dans une tranchée glacée ouvre de nouvelles perspectives sur la distance

PAR SA POSITION médiane, dans la liste des sept courses sur le plat, le 800 m pourrait être le nombre de l'athlétisme sur piste. Ces dernières années, il a plutôt ressemblé à un simple trou dans les programmes des grandes compétitions. Une sorte de no star land, coincé entre les vedettes des efforts bruts, du 100 m au 400 m, et les calfs des longues distances, du 1 500 m au 10 000 m. La discipline a même pris des allures de marais d'où peinent à émerger des figures marquantes pour le grand public. La dernière en date demeure le Britannique Sebastian Coe, célébrité planétaire qui projette encore sur les coureurs d'aujourd'hui l'ombre majestueuse d'un record du monde (1 min 41 s 73), millésimé 1981, qui est, maintenant, le plus ancien de l'athlétisme.

Pour ne pas laisser dire qu'il a quinze ans de retard, le 800 m comptait sur la caisse de résonance du stade olympique d'Atlanta. Mais le seul coureur à avoir réussi récemment un temps digne des anciens ne s'y alignait pas, mercredi 31 juillet. Wilson Kipketer, auteur d'un chrono d'1 min 42 s 51 vivant, quinze jours avant les Jeux, a connu une mésaventure proche de celle de sa discipline : il s'est retrouvé pris entre deux feux, à équidistance entre les convoitises de deux pays. Plus tout à fait kenyan, point encore naturalisé danois, l'athlète s'est vu refuser par les Kenyans de courir sous les couleurs des Danois. En 1995, il était devenu champion du monde pour le Danemark. Un an plus tard, les règlements olympiques, habilement exploités par son ancienne fédération, ne lui donnaient droit de courir qu'au profit du Kenya. Il ne l'a pas voulu, et a laissé le 800 m d'Atlanta orphelin de son grand talent.

### NOUVELLES TENDANCES

Comment sortir d'un tel marasme, aggravé par ce nouveau handicap ? Qu'à cela ne tienne, a paru répondre la discipline, mercredi soir. L'absence du coureur le plus rapide sera mise à profit pour présenter les nouvelles tendances et les futurs héros de la course, pour jouer la grande histoire des nations, en sus de la petite saga des performances. Pour cela, il fallait d'abord congédier le passé, qui portait, dans le stade olympique, les traits dégarnis et barbus de Johnny Gray. Non que l'Américain de trente-six ans ait démenti de sa discipline. Pendant plus d'une décennie, il a toujours couru aux



Le Norvégien Vebjorn Rodal (au centre) s'adjuge l'or en 1 min 42 s 58 devant le Sud-Africain Ezekiel Sepeng (à gauche). (Wolfgang Rattay, Reuters.)

avant-postes de cette génération de très bons athlètes qui se partagent podiums et récompenses, sans parvenir à donner au 800 m l'élan qui propulsa d'autres courses, notamment de fond, vers l'attention des profanes.

Pour l'évincer sans le vexer, on l'a laissé conduire la course à sa guise, on l'a laissé briller à la place qu'il affectionne depuis ses débuts : seul devant. Pendant un tour et demi, Johnny Gray et le public américain crurent ensemble que le vétéran décrocherait enfin l'or olympique qui manque à son parcours. Puis il s'est démodé en un virage. A l'entrée de la dernière ligne droite, le 800 m avait pris l'apparence juvénile de deux fous qui semblaient décidés à se lancer dans un 100 m. L'un avait longtemps traîné au fin fond du peloton. L'autre, Johnny Gray, en somme. Puis l'approche du dernier hectomètre lui fit l'effet d'un aiguillon. Comme effrayé d'avoir si longtemps lambiné, Ezekiel Sepeng sembla tout à coup déterminé à fuir sa paresse dans une formidable accélération. Il reprit ses adversaires un à un et parut, sur sa lancée, promis à la médaille d'or. L'histoire aurait été belle et édifiante. De nationalité sud-africaine, Sepeng, à vingt-deux ans, eût été le premier citoyen noir à offrir à son pays l'honneur olympique suprême depuis son retour dans le concert des nations sportives en 1992. Né à Potchefstroom, fief afrikaaner, il avait connu des

difficultés pour s'y donner à l'athlétisme. Le coureur volubile n'aurait pas manqué de donner à une victoire l'écho d'une leçon de morale sur la nouvelle égalité régnant en son pays. Mais l'Afrique du Sud a dû se contenter de l'argent.

Ezekiel Sepeng a laissé mourir son accélération à quelques centimètres du jeune homme qui sprintait devant lui. Le vainqueur ne serait pas sud-africain et noir. Il serait, ce qui est presque aussi rare, ces dernières années, dans les courses de demi-fond, européen et blanc. A l'exception de Steve Ovett en 1980, aucun représentant du Vieux Continent ne s'était imposé dans un 800 m olympique depuis 1932.

### REGARD HALLUCINÉ

Vebjorn Rodal, estimable sujet du royaume de Norvège, est même le premier Européen non britannique à gagner l'épreuve depuis la renaissance des Jeux. Aux oreilles norvégiennes, il sera une statistique plus douce encore : le blond frisé, aux yeux hallucinés, leur a offert leur première médaille d'or en athlétisme depuis le lanceur de javalot Egil Danielsen, aux Jeux de Melbourne, en 1956.

Et ce Scandinauve-là est comme un glaçon plongé dans la discipline pour la rafraîchir. Son temps, 1 min 42 s 58, fait de lui le cinquième performeur de tous les temps, juste après Kipketer. Il le place en tête de la finale olym-

pique la plus rapide de l'histoire, où quatre hommes se glissèrent sous 1 min 43 s. Il prouve que le 800 m n'est pas condamné à la contemplation de ses anciens. A vingt-trois ans, Vebjorn Rodal ne cultive d'ailleurs aucune composition à leur égard. N'a-t-il pas déclaré un jour, en cheer avec son entraîneur, qu'il serait le premier coureur de 800 m à boucler deux tours de piste en moins de 1 min 40 s ?

Quand on est norvégien et décidé à pratiquer l'athlétisme, il ne faut d'ailleurs surtout pas se résigner face au temps. Depuis que son père l'a converti, jeune, au 800 m, en ce pays où les idoles pratiquent le ski nordique, il n'a jamais laissé la neige et la glace le dissuader de faire fructifier son talent. A Berik, son village natal, au centre du pays, il avait trouvé une astuce pour pratiquer, malgré la rigueur hivernale, la distance du milieu de l'athlétisme. Il se retranchait dans un tunnel, creusé par la compagnie qui gérait un barrage proche. Il y affûtait ses qualités pendant des heures, malgré les dimensions du boyau. « Je ne pouvais courir que sur 350 m, expliquait-il samedi. Pour faire un 800 m, j'étais contraint de faire deux demi-tours. » Nul doute qu'avec Vebjorn Rodal le 800 m ne sera plus longtemps contraint de se retourner sur son passé pour fournir des héros au demi-fond.

Jérôme Fenoglio

## Ludmila et Patricia, la revanche des bannies

100 m haies. La Suédoise, victorieuse, et la Française, troisième, furent toutes deux convaincues de dopage et longuement suspendues. Mais elles en parlent différemment

LUDEMILA ENGQUIST, la plus grande des deux, porte les cheveux aux épaules et conserve, en toute occasion, un teint pâle. Elle parle peu et le fait toujours d'une voix cassante. Elle est née russe. Mais c'est à la Suède, son pays d'adoption, que les Jeux attribueront sa médaille d'or olympique. Patricia Girard, un visage perpétuellement souriant posé sur une courte silhouette, la peau noire et le cheveu ras. Elle aime se raconter, et ne s'en prive jamais. Elle est française, née en Guadeloupe, élevée à Paris dans une famille très tôt privée du père.

Parfait contraste, donc. Au moins en apparence. Sur la piste, l'impression est moins nette. Au stade olympique d'Atlanta, la finale du 100 m haies a croisé, avec plaisir, leurs destinées d'athlètes. Ludmila Engquist l'a emporté d'un souffle, un centième de seconde, sur la Slovène Brigita Bukovec, mais la victoire a semblé la surprendre. « Je ne croyais vraiment pas être première, raconte-t-elle dans un anglais hésitant. Je me voyais deuxième, mais ce résultat suffisait largement à mon bonheur. » Le même écart infime a séparé Patricia Girard, troisième, de sa plus proche rivale, l'Américaine Gail Devers. La Française l'a devancée sur le tard, bien après l'arrivée, au moment où le film de la course a distribué les places. Elle en a pleuré de joie. Mais la défaite n'aurait, finalement, pas terni sa soirée. « J'étais sûre d'être quatrième, souffle-t-elle d'une voix douce. Mais je n'en étais même pas déçue. Quatrième aux Jeux, cela me paraissait déjà être un grand résultat. »

### ANABOLISANTS ET PRIMOBOLAN

La course a balayé leurs différences. Puis le récit de leur passé, raconté chacune leur tour et rapporté par la rumeur, a mêlé les faits jusqu'à en faire une seule et même histoire. Ludmila Engquist et Patricia Girard n'ont pas seulement en commun d'avoir emprunté ensemble, mercredi 31 juillet, la route du podium olympique. Elles ont toutes les deux été poussées vers le bas côté par un contrôle antidopage positif. La première, accusée en 1991 d'avoir absorbé des stéroïdes anabolisants, a été exclue quatre années par les autorités sportives. Une peine réduite de douze mois et achevée en décembre dernier. La seconde a été prise en 1990. Le contrôle a révélé la présence dans son organisme d'une substance interdite, le Primobolan, un médicament souvent utilisé par les haltérophiles. Elle a disparu deux ans, le temps légal et minimum.

La comparaison s'arrête brutalement à l'énoncé glacial de leur acte de tricherie et de ses conséquences. Le reste s'écroule à nouveau leur route. Le dopage, Ludmila Engquist n'a jamais accepté d'en parler. Elle a vécu ses trois années de suspension en répétant sans lassitude que la faute ne venait pas d'elle, mais de son mari et entraî-

neur, Igor Narozhilenko. Elle en a divorcé, puis rejoint la Russie pour rejoindre la Suède et Johan Engquist, son agent. « Nos rapports sont rapidement devenus nettement plus intimes que ceux qui existent habituellement entre une athlète et son manager », explique celle-ci dans un sourire. Assez intimes pour les prolonger en un mariage. « Johan est tout à la fois mon époux, mon agent et mon entraîneur, dit-elle. Une seule personne pour trois fonctions, c'est beaucoup plus économique. »

### RÉGIME DE FORÇAT

Ses trois années d'exclusion, Ludmila Engquist les a traversées au pas de course. Elle a consolé sa peine de compétitrice en s'abandonnant à l'entraînement. Un régime de forçat, avalé parfois dans la douleur, dont elle évoque aujourd'hui le souvenir avec des mots étranges. « Je me suis entraînée, c'est tout, dit-elle. Mais je l'ai plutôt bien vécu. Après tout, cela n'est pas forcément inutile de couper ainsi dans une longue carrière. » En août 1995, une blessure la renvoie par le fond, mais elle s'accroche à sa passion. En juin, la Suède lui offre un passeport et l'espoir de la représenter à Atlanta. Le 5 juillet, la fédération russe d'athlétisme lui accorde le droit de disputer les Jeux. « Je reviens de loin », résume-t-elle d'un ton plat. Elle n'en dira pas plus. Le reste ne regarde qu'elle et son homme à tout faire.

A l'autre bout du banc, Patricia Girard laisse le silence flotter dans sa joie de médaille olympique. Puis elle prend le temps d'une longue inspiration. Et raconte, à son tour, le récit de sa peine. Un discours éloquent de franchise et de sincérité, une avalanche de mots ponctués de longs regards émus. « Les médicaments, explique-t-elle, personne ne me les a mis de force dans la bouche. J'en ai pris, je ne le nie pas. Mais j'étais jeune, seulement vingt ans. Presque une enfant. Je l'ai fait parce que mon entraîneur, un Sénégalais qui venait de pénétrer dans ma vie et dans celle de ma famille en bousculant tout sur son passage, m'a conseillé de le faire. J'avais confiance en lui. Il remplaçait mon père, décédé douze ans plus tôt. J'étais innocente. Il voulait aller trop vite. Voilà. C'est l'histoire d'un homme d'une faute stupide. Je n'ai jamais voulu en parler, parce que le passé est le passé. Et j'ai mal en évoquant cet épisode. Mais aujourd'hui je suis tellement heureuse que ces souvenirs ne me semblent plus si tristes. »

Mercredi soir, Ludmila Engquist et Patricia Girard ont quitté tardivement le stade olympique. La première l'a fait au bras de son mari, en emportant avec elle le mystère d'une vie encore tachée par le doute. La seconde est restée seule avec son bonheur, comme elle l'avait été plus tôt dans la souffrance. Seule mais fière d'elle-même, de sa course et de ce jour de gloire.

Alain Mercier



কুলাজালাল

## Les Français

● **ATHLÉTISME.** Médaille de bronze pour Patricia Girard sur 100 m haies (12 s 65 en finale, et 12 s 59). Marie-José Pérec (22 s 24) qualifiée pour les demi-finales du 200 m. Blandine Bitzner-Ducrot (4 min 13 s 83) qualifiée pour les demi-finales du 1500 m. Frédérique Quentin (4 min 15 s 95) éliminée au premier tour. Nadir Bosch (8 min 47 s 31) éliminé en demi-finales du 3000 m steeple. Alain Andji et Jean Galfione qualifiés pour la finale du saut à la perche en franchissant 5,70 m. Christian Plaziat 8<sup>e</sup> avec 4 387 points (10 s 85 sur 100 m; 14,85 m au lancer du poids; 7,82 m au saut en longueur; 2,04 m au saut en hauteur; 49 s 07 sur 400 m) et Sébastien Levicq 32<sup>e</sup> avec 3 926 points (11 s 17 sur 100 m; 11,17 m au lancer du poids; 7,16 m au saut en longueur; 1,92 m au saut en hauteur; 50 s 55 sur

400 m) après les cinq premières épreuves du décathlon.

● **BOXE.** Nordine Mouchi (super-légers) battu en quarts de finale par l'Allemand Oktay Urkal, champion d'Europe.

● **CANOE-KAYAK.** Eric Le Leuch (C1 500 m) qualifié pour les demi-finales. Anne Michaud (K1 500 m), Sabine Kleinhenz et Séverine Loyau (K2 500 m) également qualifiées après repêchage.

● **CYCLISME.** Richard Virenque 5<sup>e</sup> de la course sur route, à 1 min 14 s du vainqueur. Laurent Brochard 17<sup>e</sup>, à 2 min 37 s. Laurent Jalabert 21<sup>e</sup>, à 2 min 47 s. Didier Rous 83<sup>e</sup>, à 2 min 54 s. Frédéric Moncassin 107<sup>e</sup>, à 2 min 59 s.

● **SPORTS ÉQUESTRES.** Margit Otto-Crépin (*Lucky Lord*) qualifiée pour la finale du dressage individuel. Dominique Brieussel (*Akazie*) éliminée après le grand prix spécial.

● **VOILE.** Guillaume Florent 15<sup>e</sup> en Laser.

● **RECOURS.** Christophe Mendy ne devait savoir que quelques heures avant les demi-finales du tournoi des poids lourds des JO d'Atlanta, jeudi 1<sup>er</sup> août, s'il était requalifié ou si sa disqualification pour « coup bas » était maintenue.

Le Tribunal arbitral du sport (TAS), saisi par la délégation française, a estimé la plainte recevable et devait rendre son jugement jeudi dans les premières heures de la matinée.

Les trois magistrats qui ont été chargés du « cas Mendy » sont Luc Argand (Suisse), Youssoupha Ndiaye (Sénégal) et Jan Paulsson (Suède). La Fédération internationale de boxe a rejeté l'appel de la délégation française laquelle a saisi le TAS.

La délégation française estime que le boxeur canadien David Deflagnon a simulé avoir reçu un « coup bas ».

## Pascal Richard ouvre une nouvelle ère

**Cyclisme.** Dix jours après la fin du Tour de France, le coureur suisse remporte la première victoire d'un professionnel aux Jeux, dans une course disputée avec l'enthousiasme des amateurs

UNE OMBRE est passée sur le visage jusqu'alors rayonnant du Suisse Pascal Richard, tout nouveau champion olympique de cyclisme sur route. Cette ombre, c'était celle de Fabio Casartelli, champion olympique en 1992 et décédé l'an dernier sur la route du Tour de France. Pascal Richard connaissait bien Casartelli. Les deux hommes avaient porté le même maillot - celui de l'équipe italienne Ariostea - en 1993 et Richard avait pu voir en quoi un titre olympique peut illuminer la vie d'un sportif. « La mort de Fabio a été tragique, dit doucement le coureur de Vevey. Lui succéder est pour moi quelque chose de symbolique. »

### L'INTÉRÊT DES PROS

A travers ce titre remporté à quatre années d'intervalle, les deux hommes sont désormais indissolublement liés dans l'histoire du cyclisme et des Jeux olympiques. Fabio Casartelli restera probablement le dernier champion olympique appartenant à la catégorie des amateurs. Pascal Richard est devenu mercredi le premier champion olympique d'une nouvelle ère : à l'occasion de cette course sur route, les Jeux ouvraient en effet leurs portes aux coureurs professionnels.

On aurait pu craindre que ceux-ci, pour la plupart à peine sortis du Tour de France, se désintéressent de la compétition. La moyenne du vainqueur (45 km/h) prouve que ce ne fut pas le cas.

Et les paroles de Pascal Richard le confirment : « Les Jeux, c'est ce qu'il y a de plus beau. Bien sûr, pour nous, c'est complètement nouveau, mais je pense que ça va devenir de plus en plus important pour

les coureurs professionnels et de plus en plus grandiose. Le titre olympique, qui n'est décerné que tous les quatre ans, vaut largement celui de champion du monde. Et vivre au village olympique, avec les sportifs des autres disciplines, c'est quelque chose de très spécial. Je pense qu'aucun coureur ne me contredira. »

Certainement pas, en tout cas, Rolf Sörensen, son dauphin du jour, qui a avoué avoir couru une bonne partie du Tour de France en fonction de l'échéance olympique. « Je me suis caché pendant la première semaine de course, j'ai joué un peu plus ma carte dans la deuxième et j'ai fini le Tour en pensant aux Jeux et en essayant de ne pas dépenser trop d'énergie », a confié le Danois, vainqueur de l'étape de Superbesse il y a quinze jours. Pascal Richard, lui, s'était imposé la veille, au Puy-en-Velay.

Mercredi, sur le circuit sinueux qui empruntait les larges avenues du quartier de Buckhead, avec les gratte-ciel du centre d'Atlanta en toile de fond, les deux hommes se sont retrouvés en tête à une trentaine de kilomètres de l'arrivée, en compagnie du Britannique d'origine italienne Maximilian Sciandri.

La remarquable entente du trio - qui s'explique notamment par le fait que les trois hommes étaient au moins assurés d'une médaille en cas de succès de leur entreprise - leur a permis de creuser un écart bientôt irréversible sur un groupe au sein duquel figuraient le très remuant Français Richard Virenque, le Belge Johan Museeuw et l'Américain Lance Armstrong, qui avait clamé sur tous les toits son intention de remporter le titre devant son public.

Curieusement, les trois membres du trio de tête appartenaient à la même équipe, la formation MG, à laquelle Richard est le seul à être resté fidèle. Cela ne les a pas empêchés de se disputer loyalement le titre olympique. Pascal Richard s'est montré le plus fort, débordant Sörensen en puissance dans les cent derniers mètres.

### SA MEILLEURE SAISON

A trente-deux ans, le coureur suisse, diplômé en architecture, boucle ainsi sa meilleure saison, ce titre venant après un succès dans la classique Liège-Bastogne-Liège, une victoire d'étape dans le Tour d'Italie (à Briançon, où il avait déjà remporté une étape du Tour de France il y a quelques années) et sa victoire du Puy-en-Velay.

Son enthousiasme a rendu un fier service à la cause du cyclisme professionnel. Car l'arrivée des témoins du peloton aux Jeux avait suscité quelques réserves. Mais la greffe a semblé prendre et finalement, les coureurs professionnels ont paru plutôt moins blasés que les basketteurs de la Dream Team, dont l'intérêt pour les Jeux semble tout à fait conjoncturel. Et si dans les rues de Buckhead, on a tout juste entrevu Miguel Indurain ou Bjørn Riis en tête de course, c'est que les deux hommes se réservent en partie pour l'épreuve contre la montre de samedi prochain. Ce ne sera pas tout à fait la revanche du Tour de France, mais à défaut d'un sixième maillot jaune, Indurain ne cache pas qu'il se prêterait bien d'or.

Gilles Van Kote

## Kyung Wook-kim ou le discours de l'harmonie

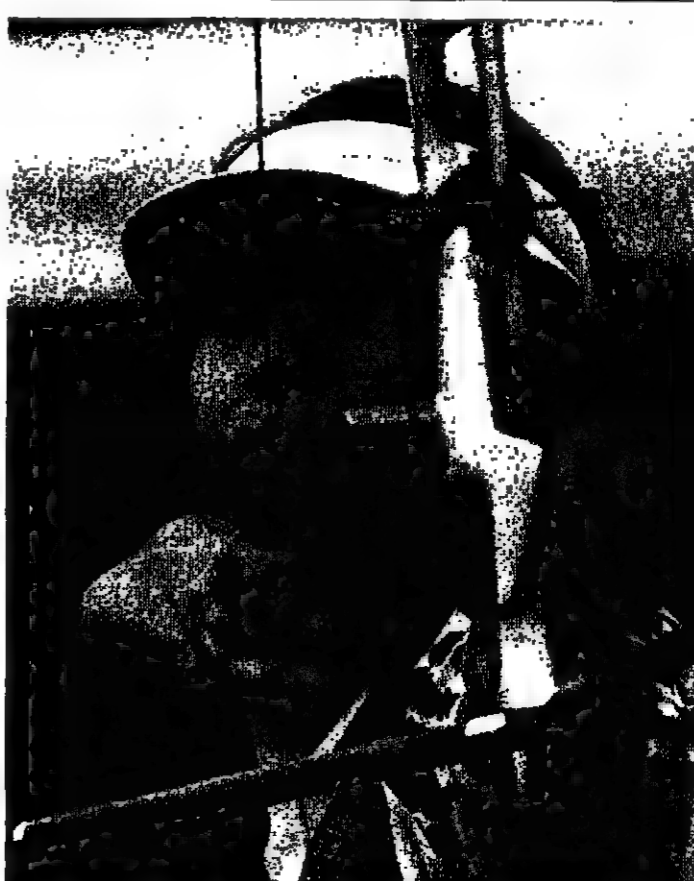
**Tir à l'arc dames.** La Corée du Sud domine sans partage depuis 1984

C'EST, D'ORDINAIRE, le monde du silence. Mais le serin protocole du tir à l'arc a dû effrayer les organisateurs des Jeux d'Atlanta. Ils ont employé les grands moyens pour combler le « vide » : un basteur invisible hurle les flèches décochées en plein centre de la cible et une musique de supermarché ponctue cette compétition très zen. Qu'importe. Dans le théâtre de verdure de Stone Mountain, les concurrentes de l'épreuve individuelle tirent sans rien entendre. Rien que le son de douze flèches, une musique de gestes, toujours économes. Pour chaque trajectoire, un frotement, un frottement, un son mat : la corde qui glisse sur la joue, la flèche qui fuse, et s'enfonce dans la cible.

Le reste est mystérieux. Chaque nation a son idée et sa maîtrise : les Asiatiques sont stoïques, les Russes militaires, les Français concentrés. Chaque tireur a son rythme et ses manies. Comment la Sud-Coréenne Kyung Wook-kim accumule-t-elle les dix - les dix au cœur de la cible - pour devenir championne olympique ? « A chaque fois que j'en réussis un, dit-elle, je photographie le geste et l'endroit du plein centre où la flèche est rentrée. »

Les Sud-Coréennes ont trouvé une bonne équation. En décrochant, mercredi, la médaille d'or du tournoi féminin, Kyung Wook-kim, une jeune fille expansive de vingt-cinq ans, a consolidé le monopole de ses compatriotes sur la discipline. Depuis les Jeux olympiques de Los Angeles, aucune nation n'a pu les battre : « Nous savons, dit-elle, nous imprégner de l'esprit du tir à l'arc parce que nous l'aimons énormément et le respectons. »

En Corée du Sud, le tir à l'arc est bien loin d'être le sport national. Les stades se remplissent pour le



La Sud-Coréenne Kyung Wook-kim, championne olympique de tir à l'arc. (Oleg Popov, Reuters.)

football, les salles de sport accueillent les judokas. Ou les paris. Le tir à l'arc, lui, s'apprend à l'école. Lee Wang-woo, entraîneur de Kyung Wook-kim, explique : « L'arc est une école de méditation et de concentration et une école de vie, de toutes les vies. Les enfants y apprennent la persévérance, l'échec. »

### HUIT ANS DE TRAVAIL

Kyung Wook-kim saura ainsi exécuter toute la peine du monde à être une « olympienne ». Venue au tir à l'arc à onze ans - l'âge moyen où débutent les futurs champions coréens -, elle s'avère talentueuse, souvent impétueuse. Mais elle ne gagne pas sa sélection pour les Jeux qui se tiennent chez elle, à Séoul, en 1988. Elle reporte ses espoirs sur les Jeux de Barcelone et, une nouvelle fois, elle échoue. Kyung Wook-kim se soumet encore, et travaille toujours. Elle dispose d'une convention d'emploi avec une société où elle travaille, cela pour l'aider à pré-

parer sa sélection, cinq heures par jour, en jonglant entre tir, stretching et méditation. Après huit ans d'efforts, Kyung Wook-kim est enfin aux Jeux. Et là, en douze flèches, contre la Chinoise Ying He, dix-neuf ans, elle touche six fois au centre au cours de la finale. Avec 115 points, elle égale le record olympique.

Maintenant, elle ne cesse de répéter que la perfection est éphémère. Les tireurs, d'ailleurs, ne parlent de l'excellence qu'avec une certaine crainte : « Celui qui cherche la perfection à tout prix, dit Kyung Wook-kim, se brûle le cœur et les ailes. » A ses compatriotes, avec qui elle tentera de conquérir le titre par équipes, vendredi, elle demande de suivre sa voie de la modestie : « Ne soyez pas attachées à gagner l'or, dit-elle. N'y pensez même pas. Concentrez-vous, laissez venir l'harmonie. » La victoire viendra en prime.

Bénédict Mathieu



**VITTEL.**  
**POUR LES ATHLÈTES**  
**DU QUOTIDIEN.**  
FOURNISSEUR OFFICIEL DE L'EQUIPE DE FRANCE OLYMPIQUE.

## NET OLYMPIQUE

**OBJECTIF 2000.** Le comité olympique américain espère conquérir sa deuxième médaille olympique à Atlanta. Jeudi matin, ses athlètes avaient gagné 1 967 médailles dans l'olympisme moderne. Plus que 33. Cette ambition est révélée sur le site de la chaîne de télévision NBC. On y lit d'ailleurs que l'information est fournie « avec la permission du comité olympique des États-Unis ». Rien d'étonnant : une recherche sur le Net révèle qu'une « alliance stratégique » a été conclue entre le comité olympique américain et la chaîne de télévision. Les informations du comité sont « mises en valeur » sur le site de NBC. En contrepartie, le comité « travaillera avec NBC » afin de contribuer à la couverture des athlètes américains. Cette information prend sa pertinence si l'on sait que NBC est accusée de privilégier les athlètes américains dans les images diffusées dans le monde entier. *E.R.*  
http://www.olympic.com

## Le sport tel qu'on le parle

Jadis, la bête noire des profs de français étaient les commentateurs sportifs. Entendez les commentateurs de radio, les Georges Briquet, Jean Quittard ou Loys van Lee qui tenaient le crachoir de manière ininterrompue pendant toute la durée de la compétition. Leur popularité était extrême dans la jeunesse, leurs mots de langage devenaient le dernier chic à introduire dans les rédactions. L'usage des subordonnées relatives en cascade, si utile pour rendre compte des phases offensives en football (« Ulfki passe à Kopa qui envoie le ballon sur l'aile gauche à Vincent lequel centre sur Piantoni qui marque ! »), n'était, il est vrai, pas le plus adapté pour décrire l'évolution des sentiments entre Rodrigue et Chimène. Ces mêmes

professeurs se fâchaient tout rouge lorsque les potaches utilisaient l'adverbe « vite » en lieu et place de l'adjectif « rapide » (« Vous finirez commentateur à la radio, mon pauvre ami ! »). Eh bien tout compte fait, ils avaient tort. Dire de Donovan Bailey qu'il est « vite » rend beaucoup mieux compte des qualités de ce sprinter que le banal rapide. Il y a une part d'onomatopée dans ce petit mot qui se libère tout à fait au concentré d'énergie qui se libère lors d'un 100 mètres olympique. D'autres solécismes sportifs devaient faire leur entrée dans les traités de bon usage du langage au nom du même principe d'adéquation à la chose décrite. Le passage du verbe « exploser » au statut de verbe transitif, par exemple (« Et voilà Pascal Richard qui explose le peloton en portant une attaque décisive ! »). Fondamentalement et définitivement incorrect, mais tellement plus expressif que : « L'attaque portée par Pascal Richard amène le groupe de ses poursuivants à se scinder ». De toutes façons, on est bien content pour le sympathique Vaudouin, médaille d'or du cyclisme sur route, qui sprinte plus rapidement qu'il ne parle.

Et que dire de « matraquer un concours » ? Il ne s'agit pas bien sûr d'envoyer les CRS cogner

sur les candidats à Polytechnique, mais d'écouler ses concurrents en réalisant dans un saut ou un lancer une telle performance qu'ils perdent tout espoir de victoire. Exemple : « Mercredi 31 juillet, l'Ukrainienne Inessa Kravets a matraqué le concours du triple saut féminin en atteignant 15,33 m dès le troisième essai. » Il n'y avait qu'à observer la tête de ses rivaux pour constater la pertinence de la formule.

Il y a même, grâce au jargon sportif, des mots qui reviennent à leur sens d'origine après avoir été tordus par les Athlètes du bon langage qui se disent économistes ou managers. Ceux-ci, sous l'influence de l'anglais, cherchent à imposer « opportunité » à la place d'« occasion ». Ce qui amène un consultant de France 2 à affirmer qu'un coureur de demi-fond devra se montrer « opportuniste » pour parvenir à décrocher une médaille. L'expert entend par là qu'il devra bien choisir le moment d'effectuer son effort. Avant c'est trop tôt, après c'est trop tard. Les puristes diront que l'on ne peut qualifier d'opportuniste un être animé, mais peu importe. Opportun, à l'origine, signifie « qui conduit au port », métaphore de la ligne d'arrivée.

Luc Rosenzweig

## PROGRAMME (heure française)

JEUDI 1<sup>er</sup> AOÛT

**Athlétisme.** 15.00 : décaathlon (2<sup>e</sup> journée : 100 m haies) ; 15.30 : hauteur D (qualification) ; 16.00 : décaathlon (disque) ; 16.05 : longueur D (qualification) ; 21.00 : décaathlon (perche) ; 21.30 : décaathlon (javelot) ; 21.50 : 200 m D (demi-finales) ; 1.30 : 200 m M (demi-finales) ; 1.30 : 1500 m D (demi-finales) ; 1.55 : 1500 m M (demi-finales) ; 2.25 : 400 m haies M (finale) ; 2.45 : 200 m D (finale) ; 3.00 : 200 m M (finale) ; 3.15 : 5000 m M (demi-finales) ; 4.05 : décaathlon (1500 m).  
**Badminton.** Finales. 15.00 : simple M ; 16.00 : simple D ; 17.15 : double mixte.  
**Base-ball.** 20.00/21.00 : demi-finales : Cuba-Nicaragua ; États-Unis-Japon.  
**Basket-ball.** Matches de classement M. 16.00 : Chine-Grèce ; 18.00 : Brésil-Croatie. 21.00 : matches de classement D ; 2.00 : demi-finales M ; Yougoslavie-Lituanie ; 4.00 : États-Unis-Australie.  
**Bone.** Poids super-mouches, coq, légers, welters, moyens, lourds. 2.00 : demi-finales.  
**Canoe-kayak.** Demi-finales. 15.00 : K1 1000 m M ; 15.30 : C1 1000 m ; 15.30 : K4 500 m D ; 16.30 : K2 1000 m M ; 16.30 : K2 1000 m D ; 16.30 : K4 1000 m M.  
**Football.** Tournoi féminin. 0.00 : match pour la huitième place : Brésil-Norvège ; 2.30 : finale : États-Unis-Chine.  
**Gymnastique rythmique et sportive.** 16.30 : concours général individuel (éliminatoires) ; 21.30 : ensembles (éliminatoires).  
**Handball.** Tournoi féminin. 16.00/20.30 : matches de classement places 5 à 8 ; États-Unis-Angleterre ; 17.00/21.30 : demi-finales : Danemark-Norvège ; Hongrie-Corée du Sud.  
**Hockey.** 14.30/17.00 : matches de classement M ; 23.00 : match pour la troisième place D : Grande-Bretagne-Pays-Bas ; 1.30 : finale D : Australie-Corée du Sud.  
**Lutte libre.** 32 kg, 62 kg, 74 kg, 90 kg, 130 kg. 15.30 : éliminatoires ; 21.30 : finales.  
**Plongeon.** Haut vol M. 2.00 : éliminatoires.  
**Sports équestres.** 14.30 : saut d'obstacles par équipes (finale).  
**Tennis.** 17.00 : simple M (demi-finales) ; double M et D (troisième place).  
**Tennis de table.** 22.30 : simple M (finale).  
**Tir à l'arc.** Épreuve individuelle M. 15.00 : huitièmes de finale ; 20.00 : quarts de finale, demi-finales et finale.  
**Volley.** 19.00 : 470 M et D, Soling.  
**Volley-ball.** 14.00/16.00 : matches de classement places 5 à 8 M ; 19.30 : match de classement places 7 et 8 D ; 22.00 : match de classement places 5 et 6 D ; 1.30/4.00 : demi-finales D : Chine-Russie ; Cuba-Brazil.

## VENDREDI 2 AOÛT

**Athlétisme.** 13.30 : 50 km marche M (finale) ; 15.15 : relais 4 x 100 m M (1<sup>er</sup> tour) ; 15.30 : javelot M (qualifications) ; 16.00 : relais 4 x 100 m D (1<sup>er</sup> tour) ; 16.30 : relais 4 x 400 m M (1<sup>er</sup> tour) ; 17.00 : javelot M (qualifications) ; 17.30 : 200 m D (finale) ; 18.00 : 200 m M (finale) ; 18.30 : 400 m D (demi-finales) ; 1.00 : relais 4 x 100 m M (demi-finales) ; 1.30 : relais 4 x 400 m M (demi-finales) ; 2.00 : relais 4 x 400 m D (1<sup>er</sup> tour) ; 2.30 : 300 m saut (finale) ; 3.00 : 1000 m D (finale).  
**Base-ball.** 20.00 : troisième place ; 1.00 : finale.  
**Basket-ball.** 16.00 : Matches de classement places 9 à 12 M ; 21.00 : demi-finales D : États-Unis-Australie ; Brésil-Lituanie ; 2.00 : Matches de classement places 5 à 8 M.  
**Bone.** Poids mouches, plumes, super-légers, super-welters, mi-lourds, super-lourds. 2.00 : demi-finales.  
**Canoe-kayak.** 15.30 : K1 et K2 500 m ; C1 et C2 500 m M ; K1 et K2 500 m D (demi-finales).  
**Football.** 6.00 : troisième place M.  
**Gymnastique rythmique et sportive.** 16.00 : concours général individuel (éliminatoires) ; 21.00 : ensembles (finale).  
**Handball.** Tournoi masculin. 14.00/18.00 : 23.00/25.00 : matches de classement ; 20.30 : 22.30 : demi-finales : France-Croatie ; Suède-Espagne.  
**Hockey.** Tournoi masculin. 14.30 : match de classement ; 23.00 : troisième place : Allemagne-Australie ; 1.30 : finale : Pays-Bas-Espagne.  
**Lutte libre.** 32 kg, 62 kg, 74 kg, 90 kg, 130 kg. 15.30 : éliminatoires ; 21.30 : troisième place et finale.  
**Natation synchronisée.** 23.00 : Programme libre.  
**Plongeon.** Haut vol M. 17.30 : demi-finales ; 4.00 : finale.  
**Tennis.** 16.00 : simple D et double M (troisième place et finale).  
**Tir à l'arc.** 15.00/16.00 : épreuve par équipes M et D (huitièmes et quarts de finale) ; 18.30/20.30 : épreuve par équipes M et D (demi-finales et finale).  
**Volley.** 19.00 : Soling.  
**Volley-ball.** Tournoi masculin. 18.00 : match de classement places 7 et 8 ; 20.30 : match de classement places 5 et 6 ; 1.30/4.00 : demi-finales : Russie-Pays-Bas ; Yougoslavie-Italie.

## Nordine Mouchi veut prendre sa revanche chez les professionnels

**Boxe.** La « rage » n'a pas suffi au Lorrain pour venir à bout du champion du monde allemand des super-légers

**NORDINE MOUCHI** ressemble à tous les jeunes de son âge. Pour peu qu'il vienne de banlieue et sacrifie au dernier cri d'une mode devenue banale. Hors du ring, « la Mouchi », comme l'ont surnommé ses compères de l'équipe de France de boxe, ne quitte jamais sa casquette. Visée façon rappeur, la visière sur le cou, elle est sa marque de fabrique. Tout comme son langage en couleur, ses vertes expressions claquant entre deux sourires. Nordine Mouchi aime rire et faire rire. Il parle haut, fort, beaucoup. C'est un bon compagnon de la vie. Il n'y a qu'entre les cordes qu'il oublie ses manières. A la première note de la sonnette électronique qui a remplacé les anciens gongs, il devient féroce, combattant acharné à pourfendre l'adversaire, à viser les invisibles frontières du K.O. Il a « la rage ». Il ne cesse de revendiquer un instinct de lutteur, de gagnant.

En ce dernier soir de juillet, c'est sans doute le destin qui l'avait convoqué. Sur ses frêles épaules de super-léger (63,5 kg) pesaient les dernières chances de la France qui boxe. Sept boxeurs, six éliminations, et la « Mouchi » à peine agacée d'avoir à sauver un honneur mal en point. Nordine Mouchi n'était pas en manque de motivation. Il avait mille raisons de gagner. Pour tous les sacrifices consentis depuis des mois. Pour cette « galère » qu'est la perte de poids, pour ces salades avalées à qui mieux mieux, instruments nécessaires d'une gastronomie barbare. Pour tous les copains de Nancy et de ses environs, les témoins d'une enfance de boxeur. Et pour Christophe Mendy, le camarade de souffrance, le poids lourd au sort cruel, le disqualifié de la veille.

Mouchi a combattu avec ses armes. Il fallait voir sa fougue, les rubies à corps perdu sur l'adversaire allemand. Oktay Ural était champion d'Europe en titre, l'un des favoris de la catégorie ? Nordine rappelait qu'il avait emporté le titre mondial juniors en 1987. Qu'il n'avait peur de rien, ni de personne. Il dansait entre ces maudites cordes, poursuivait sans relâche les échappées de l'autre. Il le coinçait, le touchait parfois. Mais Ural ne se laissait pas faire. Pas question de piler, de céder le moindre pouce d'un terrain qu'il ne revêt pas moins de conquérir. Peu à peu, sa science du combat s'est imposée. La boxe est aussi un métier, un art de deviner les occasions de contres, d'ébaucher des enchaînements dans les interstices d'une garde trop ouverte. Sans le savoir, Nordine Mouchi donnait crédit à cette description quasi clinique de Dominique Nanto. « C'est un battant au cœur énorme, confiait l'entraîneur de l'équipe de France. Il mène toujours les trois reprises à cent à l'heure. Mais il est un petit peu désordonné sur ses attaques. »

De cette once de confusion incurtée dans sa boxe, Nordine Mouchi a tiré une défaite. Et

étouffé les derniers espoirs de couronnement. Il était désolé. Navré. Déçu. A cause de tous « ses gens qui croyaient en lui ». Il avait une pensée pour René Cordier, l'entraîneur de ses débuts dans la Lorraine de son adolescence. Il se remémorait tout tard ce conseil maintes fois répété : « Boxe avec la tête, pas avec la rage. » Son échec était comme l'ultime mauvaise note d'une campagne ratée. Au départ de Paris, Dominique Nanto estimait ses sept boxeurs capables d'apporter une médaille. Et, d'Atlanta, ils ne ramèneront rien. Rien que l'obligation de tout recommencer à zéro. De s'ajourner sur la trentaine de boxeurs qui rejoindront le cadre de l'Insep dans le mois de septembre prochain. Ils auront pour charge d'entretenir le rêve de l'an 2000, celui de la boxe amateur aux Jeux olympiques de Sydney.

Car « la Mouchi » est déjà loin. Il s'est envolé vers l'autre décor d'une carrière à recommencer. Dès son retour en France, il passe professionnel dans la catégorie des super-légers, tout comme Christophe Mendy chez les lourds. « La vie continue », disait Nordine Mouchi, mercredi 31 juillet, après son échec. Dans ce futur encore incertain, il se fixe déjà une nouvelle frontière. Celle de la réussite chez les pros. Il prenait date. Jurait de mettre à mal cet Al-Lemond qui l'avait battu, si le hasard venait à lui faire encore croiser sa route. « Le temps de Mouchi viendra. J'aurai ma revanche », clamait-il à la ronde. Et puis, il s'en est allé d'un pas nonchalant, la casquette bien vissée sur la nuque.

Pascal Ceaux

## Le cercle des régatiers brésiliens

**Voile.** Au moment où leurs footballeurs se faisaient éliminer, les yachtsmen de Rio triomphaient. Deux mondes résolument différents

IL EST GRAND, immense même, blond comme un champ de blé, il a les yeux bleus, il s'appelle Torben, et il est devenu à Savannah champion olympique pour le... Brésil. Torben Grahl est, à trente-trois ans, le plus grand régatier de l'histoire de son pays. Déjà médaillé d'argent en 1984 et de bronze en 1988, il a obtenu la consécration à Savannah en devenant champion olympique de Star (un quillard à deux équipiers). Le lendemain, son jeune frère Lars, un peu moins grand mais aussi blond, remportait une médaille de bronze à la barre de son Tornado, le redoublé brésilien étant complété, mercredi 31 juillet, par la médaille d'or en série Laser du jeune sudou Robert Scheidt.

Deux titres, trois médailles, la voile brésilienne était à la fête sur la côte géorgienne de l'Atlantique.

« Pourtant, dans une semaine, plus personne au pays ne parlera d'eux, explique Claudia Mattos, du Comité olympique brésilien, ils seront oubliés. Vous savez, la voile n'est pas un sport populaire chez nous, ça coûte trop cher... »

L'histoire de la voile sportive au Brésil est en fait celle de quelques familles, pour la plupart d'origine européenne, émigrées en Amérique du Sud après la seconde guerre mondiale. Ainsi les Grahl, sont originaires du Danemark. L'onde perilluse de Lars et Torben, celui qui leur a appris la voile, vient, lui, d'Allemagne. Il s'appelle Schmidt, et a été champion du monde de Laser. « C'est étonnant, ajoute Claudia Mattos, Brésilienne pure souche, mais la moitié de l'équipe ici est composée de gens qui portent des noms européens. » Il y a les Grahl, Robert Scheidt, Christoph Berg-

mann, le représentant en Finn, ou encore Daniel Glomb et Marcelo Reitz, deux des équipiers du Soling. Grâce aux enfants ou petits-enfants de ces émigrés d'après-guerre, le Brésil a obtenu au moins une médaille de voile lors de chaque olympiade depuis 1968, exceptée celle de 1972. La voile ne s'est pas pour autant démocratisée au pays des quadruples champions du monde de football - après mercredi en demi-finale du tournoi olympique.

« Au Brésil, il n'y a pas de clubs de voile, il y a juste des yachtsmen », raconte un journalet de São Paulo, envoyé à Savannah par sa rédaction, mais qui préfère citer Robert Scheidt et Ramon Dickson Grahl, père de Lars et Torben, n'était pourtant formé, mais le bon oncle Schmidt avait ses entrées dans un cercle nautique de Rio de Janeiro. Fritz Scheidt, le père de Robert, est lui « dans les affaires », dit son fils, deux fois champion du monde et champion olympique de seulement vingt-trois ans. Et Daniel Glomb, barreur du Soling, âgé de tout juste quinze ans, n'est certainement pas tombé là d'une favela.

« Four beaucoup de ceux qui ont navigué sur la côte brésilienne, la voile, là-bas, ce sont d'abord des marins supérieurs surveillés par des hommes armés jusqu'aux dents », raconte Philippe Gomez, un des entraîneurs français, habitué des rivages sud-américains. Torben Grahl lui-même en convient : « J'aimerais que ce titre olympique puisse servir à tous, permettre à des jeunes de pratiquer la voile, sans passer par des clubs. » Quant à la notoriété que son talent mériterait, elle ne manque pas au triple médaillé olympique. « On ne me reconnaît pas dans la rue, même chez moi, à Niterói (à côté de Rio). Ce n'est pas grave, je préfère être tranquille, je ne cherche pas la publicité. »

Jean-Michel Brochen



Avec Robert Scheidt, vainqueur en Laser, c'est le Brésil fortifié des immigrants d'après-guerre qui triomphe. (Mike Segar, Reuters).

## RÉSULTATS DES ÉPREUVES Mercredi 31 juillet

## ATHLÉTISME

**Messieurs**  
100 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 10 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 10 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 10 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 10 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 10 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 10 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 10 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 10 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 10 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 10 s 48.  
200 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 21 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 21 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 21 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 21 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 21 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 21 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 21 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 21 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 21 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 21 s 48.  
400 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 48 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 48 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 48 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 48 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 48 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 48 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 48 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 48 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 48 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 48 s 48.  
800 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 1 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 1 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 1 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 1 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 1 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 1 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 1 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 1 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 1 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 1 m 58 s 48.  
1600 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 4 m 18 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 4 m 18 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 4 m 18 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 4 m 18 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 4 m 18 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 4 m 18 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 4 m 18 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 4 m 18 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 4 m 18 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 4 m 18 s 48.  
3200 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 8 m 38 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 8 m 38 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 8 m 38 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 8 m 38 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 8 m 38 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 8 m 38 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 8 m 38 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 8 m 38 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 8 m 38 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 8 m 38 s 48.  
6400 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 16 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 16 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 16 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 16 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 16 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 16 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 16 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 16 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 16 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 16 m 58 s 48.  
12800 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 33 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 33 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 33 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 33 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 33 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 33 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 33 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 33 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 33 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 33 m 58 s 48.  
25600 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 67 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 67 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 67 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 67 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 67 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 67 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 67 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 67 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 67 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 67 m 58 s 48.  
51200 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 135 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 135 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 135 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 135 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 135 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 135 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 135 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 135 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 135 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 135 m 58 s 48.  
102400 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 271 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 271 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 271 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 271 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 271 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 271 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 271 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 271 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 271 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 271 m 58 s 48.  
204800 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 543 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 543 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 543 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 543 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 543 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 543 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 543 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 543 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 543 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 543 m 58 s 48.  
409600 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 1086 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 1086 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 1086 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 1086 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 1086 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 1086 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 1086 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 1086 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 1086 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 1086 m 58 s 48.  
819200 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 2172 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 2172 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 2172 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 2172 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 2172 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 2172 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 2172 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 2172 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 2172 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 2172 m 58 s 48.  
1638400 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 4344 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 4344 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 4344 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 4344 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 4344 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 4344 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 4344 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 4344 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 4344 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 4344 m 58 s 48.  
3276800 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 8688 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 8688 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 8688 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 8688 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 8688 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 8688 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 8688 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 8688 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 8688 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 8688 m 58 s 48.  
6553600 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 17376 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 17376 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 17376 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 17376 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 17376 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 17376 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 17376 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 17376 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 17376 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 17376 m 58 s 48.  
13107200 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 34752 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 34752 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 34752 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 34752 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 34752 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 34752 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 34752 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 34752 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 34752 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 34752 m 58 s 48.  
26214400 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 69504 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 69504 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 69504 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 69504 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 69504 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 69504 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 69504 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 69504 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 69504 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 69504 m 58 s 48.  
52428800 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 139008 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 139008 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 139008 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 139008 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 139008 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 139008 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 139008 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 139008 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 139008 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 139008 m 58 s 48.  
104857600 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 278016 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 278016 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 278016 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 278016 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 278016 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 278016 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 278016 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 278016 m 58 s 48 ; 9. B. Lohr (USA), 278016 m 58 s 48 ; 10. B. Lohr (USA), 278016 m 58 s 48.  
209715200 m : 1. V. Bledzki (Pologne), 556032 m 58 s 48 ; 2. H. Seng (USA), 556032 m 58 s 48 ; 3. F. Onyiah (Kenya), 556032 m 58 s 48 ; 4. N. Tellez (Cuba), 556032 m 58 s 48 ; 5. N. Motchabon (Australie), 556032 m 58 s 48 ; 6. D. G. G. (Kenya), 556032 m 58 s 48 ; 7. J. Gray (USA), 556032 m 58 s 48 ; 8. B. Lohr (USA), 556032 m 58 s 48 ;







## AUJOURD'HUI

SCIENCES

**BOTANIQUE** La station de Rothamsted constitue un exemple unique dans la recherche agronomique. Depuis un siècle et demi, agronomes, chimistes et biologistes y

analysent les niveaux de production et l'évolution de la matière organique du sol. ● RÔLE DES PESTES et des herbivores, trace des premiers tests atomiques, impact de la pollution at-

mosphérique et des changements climatiques : une quinzaine d'études sont poursuivies depuis plus de vingt ans. ● LA NATURE a ainsi le temps de s'exprimer et révèle des mécanismes

que les expériences traditionnelles de quelques mois sont incapables de décrire. Des résultats ont pu être obtenus, notamment sur la conséquence de l'emploi des engrais azotés. ● LES

EXPERTS de Rothamsted tentent d'interpréter leurs travaux dans le sens de l'agriculture contemporaine, sans renoncer à conserver la conscience du long terme.

## La station agronomique de Rothamsted érige la patience en vertu

A quarante-cinq kilomètres de Londres des chercheurs réalisent, depuis plus de cent cinquante ans, des moissons qui permettent l'étude des productions, des graines et des échantillons du sol. Des expériences écologiques qui demeurent parmi les plus élaborées du monde

HARPENDEN  
correspondance

De grands tournesols, des colzas bouton d'or qui gagnent sur les friches alentour, d'immenses rectangles d'herbes folles, des blés à perte de vue, quelques bosquets d'arbres centenaires... Voilà la campagne anglaise dans son opulence. Rien ne distingue, à première vue, ces champs de la station agronomique de Rothamsted, à quarante-cinq kilomètres au nord-ouest de Londres, des cultures des alentours. Si ce n'est que les moissons faites ici servent moins au commerce qu'à l'étude des productions, des graines et échantillons du sol. Et que des capteurs de toutes sortes, des pièges à insectes et des analyseurs de métaux lourds et de polluants chimiques parsèment la station.

Depuis plus de cent cinquante ans, des agronomes, chimistes, pédoles, biologistes, et, plus récemment, des écologistes, analysent ici, sur la commune de Harpenden, les niveaux de production et l'évolution de la matière organique du sol sous une culture donnée. Au total, plus de 140 cultures agricoles ont été testées, de saison en saison, de génération en génération d'agriculteurs.

Pour varier les recherches, une partie des cinq cents chercheurs et techniciens de la station étudient également la composition des fleurs des champs, le rôle des pestes

et des herbivores, la trace des premiers tests atomiques, l'impact de la pollution atmosphérique et celui des changements climatiques.

« C'est là un suivi unique au monde, mené sur de longues décennies et quelque 5 000 parcelles présentant depuis l'origine les mêmes niveaux d'engrais chimiques ou organiques », précise Paul R. Poulton, du département des sciences du sol. C'est dire combien est précieuse la station de Rothamsted, créée en 1843 par M. Lawes, un aristocrate producteur d'engrais assisté d'un chimiste méticuleux, Sir Henry Gilbert.

ENGRAIS AZOTÉS

« La plupart des études écologiques ou agronomiques en champs se mènent sur peu de saisons et quelques centaines de mètres carrés », rappelle Grant Edwards, venu de l'Imperial College (Silwood Park, au sud de Londres) pour étudier l'évolution de la biodiversité de prairies naturelles en fonction de la fertilité du sol. « Or telle ou telle espèce qui serait dominante durant quelques années d'expérience peut fort bien s'effacer au profit d'une autre les années suivantes. De même pour les niveaux de matière organique du sol, d'acidité ou de production de biomasse. » Ce type d'expérimentation permet par ailleurs de mettre en évidence des relations de base entre divers paramètres écologiques (par exemple, entre biodi-

versité et caractéristiques du sol ou des communautés) et de développer les théories qui seront ensuite validées par de nouvelles expériences.

Seul le temps peut forcer la nature à livrer ses secrets et à révéler des mécanismes que les manipulations traditionnelles de quelques

jours en cours. Et, malgré son coût financier, cette approche fait partie du cahier des charges des expériences écologiques les plus élaborées dans le monde.

Grâce à elle, la station a battu en brèche plusieurs idées reçues. Celle d'une chute des rendements sous culture intensive. Après cent cin-

### Le soufre des pluies acides

Véritable livre ouvert sur la campagne anglaise, Rothamsted a collecté et stocké 250 000 échantillons de terres, graines, herbes et engrais, et effectué des relevés météorologiques depuis plus d'un siècle. A l'intérieur d'un vieux bâtiment qui n'attendait que quelques donations supplémentaires pour faire peau neuve, des centaines de milliers de bocaux en verre et de pots métalliques sont alignés sur des rayonnages sombres et poussiéreux. Des kilos de terres roses, ocre, jaunes ou grises permettent de suivre l'évolution de la matière organique et les concentrations de divers produits chimiques au fil du temps. Ainsi les premiers PCB (polychlorobiphényles), utilisés depuis les années 30 dans l'industrie des solvants et les huiles de moteur, ont été décelés dix ans seulement après leur production aux États-Unis. Et l'on a vu s'accroître, puis décliner, le soufre issu des « pluies acides » : 6 kilogrammes déposés par hectare et par an en 1860, 24 kg en 1980, puis 10 kg en 1995.

mois sont incapables de décrire. Et c'est tout à l'honneur des fondateurs de ce lieu, et de quelques illustres biologistes (tel Ronald Fisher, l'un des « pères » des statistiques expérimentales, qui a travaillé ici dans les années 20), de l'avoir compris. Aujourd'hui, une quinzaine d'expériences menées depuis plus de vingt ans sont tou-

quanté ans de culture avec fertilisants chimiques, les productions du blé et de l'orge demeurent élevées. Mieux, les meilleurs rendements proviennent moins d'applications récentes d'engrais que de l'enrichissement du sol par des apports, même anciens : « Les niveaux de production déclinent relativement lentement alors même que

l'on a coupé les apports d'engrais depuis plusieurs décennies », raconte Paul Poulton.

« TOUT EN DOUCEUR »

Autre révélation : administrés sans excès, les engrais azotés n'ont pas entraîné d'accumulation anormale de nitrates dans le sol. Moins claire est, en revanche, l'interprétation des fines variations enregistrées dans la production d'herbes en fonction des changements climatiques.

« Tout ce que nous pouvons dire, indique le botaniste D.S. Jenkinson, c'est que nous n'avons pas observé jusqu'ici de corrélation statistiquement significative entre l'augmentation des concentrations de gaz carbonique dans l'atmosphère et les productions d'herbes du Park Grass Experiment de Rothamsted. » Pour obtenir des résultats pertinents de cette expérience sur prairie poursuivie depuis plus d'un siècle, les scientifiques devront encore patienter... D'autant que d'autres facteurs, comme la température, la pluviosité et les nutriments, peuvent, eux aussi, contribuer à ces faibles variations. Pour trancher, il faudrait pouvoir comparer ces rendements avec ceux d'autres cultures. Ce qui n'a pas été fait dès le début.

Et c'est bien le revers de la médaille de ce site d'expériences à long terme que de ne pouvoir modifier, ou très peu, les conditions

initiales, afin de ne pas fausser les résultats. Autre inconvénient de la station : la non-reproductibilité des expériences. Ce concept, qui s'est imposé seulement dans les années 70, est nécessaire pour être sûr que les résultats obtenus sont bien le produit du traitement infligé et non de conditions exceptionnelles (composition floristique, sol, exposition particulière au soleil et au vent).

Le risque est aussi de produire des résultats quelque peu dépassés, à partir de méthodes agricoles, techniques et cultures vieillies. « En laissant l'expérience inchangée, on prend le risque qu'elle devienne sans intérêt pour l'agriculture moderne ; mais, en modifiant l'expérience en cours, on perd la continuité avec les premières années », précise D.S. Jenkinson.

Pour sortir de ce dilemme, les maîtres du lieu tentent de modifier les expériences dans le sens de l'agriculture contemporaine, mais « tout en douceur » - c'est-à-dire une fois que les changements agronomiques sont bien établis, et en maintenant des séquences de cultures et des traitements aussi proches que possible du schéma original. Si l'idéal expérimental n'existe pas, Rothamsted s'en approche. Et apporte une leçon philosophique aux chercheurs : conserver la conscience du long terme.

Vincent Jardieu

## La spationaute Claudie André-Deshays rejoindra la station Mir le 19 août

APRÈS TROIS REPORTS successifs pour raisons techniques, le lanceur russe Soyouz a finalement décollé, mercredi 31 juillet à 22 heures (heure de Paris), du cosmodrome de Baïkonour (Kazakhstan), emmenant un vaisseau cargo automatique Progress chargé de vivres, de carburant et de matériel médical et scientifique à destination de la station spatiale Mir, à laquelle il devrait s'amarrer vendredi 2 août à 22 heures (heure de Paris).

La volée était prévue initialement le 22 juillet. Ce retard de dix jours sur le programme entraînera un report de la mission franco-russe Cassiopée. Le départ de la cosmonaute française Claudie André-Deshays vers Mir est désormais fixé au 19 août, a annoncé le service de presse des forces militaires spatiales russes, soit avec un retard de cinq jours sur la date prévue. Ce délai est nécessaire pour permettre aux deux cosmonautes

russe et à l'Américaine Shannon Lucid, qui se trouvent actuellement à bord de la station, de décharger les 2,4 tonnes de matériel amené par le Progress. Parallèlement, le retour de Shannon Lucid - dont le séjour en orbite a commencé le 22 mars - devrait avoir lieu courant septembre et non plus en août.

La série noire que vient de connaître Soyouz, dont deux modèles ont explosé en mai et juin, ternit l'excellente réputation de fiabilité dont jouissait jusqu'à présent ce lanceur, que les Européens vont exploiter en commun avec les Russes (Le Monde daté 28-29 juillet). En tout état de cause, l'état-major des forces spatiales russes précise que les retards de lancement du Progress « n'auront pas de conséquence sur la santé et les conditions de vie » de l'équipage russo-américain, qui dispose de suffisamment de réserves alimentaires et médicales.

## L'allongement des coupures publicitaires sur TF1 suscite de nouvelles polémiques

LE RENOUVELLEMENT par le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) des concessions de TF1 et de M 6 continue de susciter des polémiques. En particulier l'autorisation donnée à TF1 d'allonger la coupure publicitaire pendant les films ou téléfilms de quatre à six minutes (Le Monde du 31 juillet et du 1<sup>er</sup> août). Le ministre de la culture, chargé de la communication, Philippe Douste-Blazy s'est demandé, mercredi 31 juillet sur l'antenne de RTL, « si le fait de décider dans un délai aussi court a permis de mener toute la concertation souhaitable ».

« Il faut regarder la filière dans sa globalité, a-t-il ajouté. Si on donne plus de publicité à une télévision privée, c'est moins de publicité pour la presse écrite, pour la radio et France Télévision ». Depuis 1990, 4,5 milliards de francs de la publicité de la presse écrite sont passés à la télévision, a-t-il affirmé. « Aujourd'hui la presse

écrite ne va pas bien, il faut donc voir comment nous pouvons trouver des systèmes qui permettent de mieux respecter les équilibres publicitaires ».

« Au moment où le service public souhaitait limiter la part de ses recettes publicitaires, il n'est pas tout à fait opportun de décider brutalement d'un surcroît de publicité sur les chaînes privées. Je crois que le moment n'était pas venu de le faire aussi rapidement pendant l'été. Le CSA a encore un mois pour parler de cette convention avec M 6, deux mois avec TF1. Il me semble qu'il ne faut pas trop de précipitation », a conclu M. Douste-Blazy.

Le président de la Fédération nationale de la presse française, Bernard Porte, a à nouveau dénoncé cette autorisation qu'il juge « très dangereuse ». Selon lui, « cette autorisation soulève, pour la première fois, le problème de la compétence du CSA lorsque celle-ci s'exerce au détriment de la presse ». Le président du CSA, Hervé Bourges, a réagi mercredi à ces critiques, en particulier aux « accusations de précipitation alors que nous négocions depuis six mois ». Il a également souhaité un « renouvellement » des relations de la presse et de l'audiovisuel.

FLOU SUR LES CHIFFRES

Sur la question de fond, le flou continue de régner sur les gains que pourraient enregistrer TF1 à la suite de l'autorisation que lui a donnée le CSA d'accroître de deux minutes la durée des écrans publicitaires qui coupent les œuvres diffusées aux heures de forte écoute. Les membres du conseil qui citait d'abord le chiffre de 50 millions de francs minimum évoquent maintenant les chiffres de 65 à 110 millions. Les services publicitaires de M 6 et de France Télévision parlent plutôt de recettes de l'ordre de 200 et 300 millions.

Un calcul simple permet de constater qu'en 1995 TF1 a diffusé 104 films et 123 fictions aux heures de forte écoute. Chaque spot publicitaire de 30 secondes a été vendu plus de 464 000 francs brut lorsqu'il coupait un film et plus de 378 000 francs brut lorsqu'il in-

terrompait un téléfilm. Si la coupure publicitaire est allongée de deux minutes, il devient possible de placer 4 spots par film ou téléfilm : soit 197 millions de recettes brutes supplémentaires pour une soirée cinéma et 186 millions pour une soirée avec un téléfilm du type « Navarro ». Soit en tout 389 millions de francs. Compte tenu du fait que ces recettes brutes subissent une décote de 30 % environ, la recette nette supplémentaire de TF1 est (en théorie) de 272,3 millions de francs. Sachant que les tarifs de 1996 ont augmenté de 7,5 %, les deux minutes supplémentaires

auraient même permis à TF1 un gain net de 292 millions cette année. Et de plus de 300 millions pour 1997.

Si TF1 réduit son ouverture publicitaire à 5 minutes, ses gains théoriques seront de 150 millions minimum l'an prochain. Certes il n'y a pas là de quoi désamorcer le marché publicitaire. Mais cet argent risque de manquer à France Télévision si les transferts s'opèrent au sein de l'audiovisuel et à la presse écrite la publicité passe d'un secteur de la communication à un autre.

Rés Mamou

## Les salariés de la SFP se mobilisent contre la privatisation

À L'APPEL des organisations syndicales de la Société française de production (SFP), les salariés de cette entreprise publique devaient cesser le travail pendant une heure, jeudi 1<sup>er</sup> août, lors du début de la réunion d'un comité d'entreprise (CE) extraordinaire. Vendredi 26 juillet les syndicats avaient demandé que cette réunion permette au CE d'entendre « l'ensemble des administrateurs » de la SFP ainsi que les « candidats reprenneurs » de la société (Le Monde du 26 juillet). Les noms les plus souvent cités sont ceux du financier et publicitaire Walter Butler et d'une société dénommée Euromédia. Ils ne seront cependant pas présents au CE, assurent les responsables syndicaux qui affirment que ces deux sociétés auraient demandé aux pouvoirs publics, pour reprendre la SFP, un « apurement des pertes passées, à hauteur de 350 millions de francs, des pertes futures à hauteur de 250 millions de francs, ainsi qu'une somme de 600 millions de francs pour un plan social de réductions d'effectifs concernant 658 personnes ».

DÉPÊCHES

■ **TÉLÉVISION NUMÉRIQUE** : des « discussions constructives », selon Canal Plus, entre le PDG de la chaîne cryptée, Pierre Tesome, et le responsable de l'audiovisuel du groupe Bertelsmann, Michael Dornemann, ont eu lieu mercredi 31 juillet à Paris. Répondant à des interrogations sur l'état des relations de Canal Plus avec Bertelsmann, des responsables de la chaîne cryptée ont précisé que « la redéfinition de ses rapports » avec ce groupe allemand « est liée à la fusion CLT-UFA (branche audiovisuelle de Bertelsmann) et non aux discussions entre Bertelsmann et Kirch », qui « devraient aboutir à une relance de Première (chaîne payante allemande dont les trois groupes sont actionnaires), ce dont Canal Plus se félicite ».

■ **PRESSE** : les salariés du journal gratuit Paris Boum-Boum et leur porte-parole, Roger Lancry, ont adressé une « lettre ouverte » à l'administrateur judiciaire, chargé du groupe VSD, dans laquelle ils s'inquiètent des retards et « tergiversations pour régler définitivement ce dossier ». Le personnel de la seule société du groupe VSD à n'avoir pas déposé son bilan a mis au point un plan de reprise de l'entreprise par les salariés (RES). Selon un représentant de l'administrateur l'affaire suit son cours et devrait être examinée par le tribunal de commerce à la rentrée.

## ABONNEMENT VACANCES

Vous êtes abonné (e)

FAITES suivre ou suspendre votre abonnement pendant vos vacances :

● Retournez ce bulletin en moins de 12 jours à l'avance sans oublier de nous indiquer votre numéro d'abonné (en haut à gauche de la « une » de votre journal).

● Si vous êtes abonné par prélèvement automatique, votre compte sera prélevé au prorata des numéros servis dans le mois.

Retournez le bulletin sur le lieu de vos vacances. Retournez-nous au moins 12 jours à l'avance ce bulletin accompagné de votre règlement.

DURÉE	FRANCE
2 semaines (13 n°)	91 F
3 semaines (19 n°)	126 F
1 mois (26 n°)	181 F
2 mois (52 n°)	360 F
3 mois (78 n°)	536 F
12 mois (312 n°)	1890 F

Date et signature obligatoires

Vous n'êtes pas abonné (e)

Retournez le bulletin sur le lieu de vos vacances. Retournez-nous au moins 12 jours à l'avance ce bulletin accompagné de votre règlement.

LE MONDE - Service abonnements - 24, av. du Général-Lacour - 93046 Chantilly Cedex

مركز من الأصل

DANS LES RUES DE PARIS

## Entre l'Opéra et la place Vendôme, à la recherche d'écrivains américains

Dans les rues aux boutiques prestigieuses du deuxième arrondissement, quelques haltes rappellent le souvenir de voyageurs venus d'outre-Atlantique

« LES NOMBREUX Américains qui ont passé l'été en Europe s'agrégent doublement dans cette région classique, d'environ 1 kilomètre carré, limitée au sud par la rue de Rivoli, au nord par la rue Scribe, et dont le point le plus sacré est l'angle du boulevard des Capucines qui se prélassait au sourire du Grand Hôtel. (...) Il n'a semblé toutefois cette année que nos compatriotes étaient décidément moins nombreux que d'habitude, et qu'en se promenant entre le Nouvel Opéra et le Palais-Royal, on entendait vraiment presque autant de français que d'américain... » Bien avant que les écrivains et poètes de la « last generation » (selon la formule de Gertrude Stein) ne prennent leurs marques sur la rive gauche et dans les brasseries de Montparnasse, Henry James avait, dès novembre 1873 (dans une de ses correspondances pour le journal new-yorkais *La Tribune*, réunies sous le titre *Esquisses parisiennes*, 10/18, 1974), balisé un territoire de prédilection pour ses compatriotes. Entre l'Opéra, la Madeleine et les Tuileries.

### ÉPICENTRE DU CHIC

Même si certaines bornes frontalières - l'ambassade des États-Unis, jouxtant la Concorde, le siège de l'*American Express*, rue Scribe, ou la librairie américaine Brentano's, avenue de l'Opéra - permettent aujourd'hui d'affiner la topographie esquissée par le subtil James, ce quartier du *mus resté* une sorte d'insaisissable triangle des Bermudes. Là, en apparence, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe et calme - pour la volupé baudelaire, il faudra voyager ailleurs -, mais l'on peut y naufrager, s'y engloutir.

Dans la lumière tremblante du zénith estival, la place Vendôme, épicentre du chic, celle du cyclone des frivolités alentour, paraît plus

que jamais figée dans sa splendeur minérale et son hiératisme de bronze. Et comment s'étonner que la rue de la Paix soit la plus chère au Monopoly ? Ses proportions sont réglementairement napoléoniennes, sa perspective absolument correcte, sa sagesse exemplaire ; une artère, une ligne de chance sans partage.

Il est bon de flâner dans ce périmètre béni des dieux du shopping haut de gamme et de la joaillerie en *duty free* où quelques Rolls semblent faire de la figuration pour un remake de *Cukor* ou de *Lubitsch*. *So good...* juste à côté du ministère de la Justice scintille l'Hôtel Ritz, immuable quartier général des villageois fortunés d'outre-Atlantique qui constituent encore 44 % de sa clientèle.

« Lorsque je rêve de la vie après la mort, l'action se passe toujours au Ritz à Paris », affirmait Hemingway, qui avait su prendre quelques acomptes sur les béatitudes de l'éternité après avoir découvert, ébloui, le luxe moelleux du palace où son compagnon, Francis Scott Fitzgerald l'avait entraîné. Lorsque le succès littéraire lui permit de s'offrir autre chose qu'une

chambre mansardée à la Mouffe et du mâcon blanc, « Papa » Hemingway prit ses habitudes place Vendôme. Et il sympathisa vite avec le barman, surnommé Bertin, qui confectionnait comme personne le Martini dry cocktail à l'appellation trompeuse puisqu'il se compose d'une bonne rasade de gin pur - boisson rustique et

plutôt mal famée depuis la Prohibition - sur un lit de glaçons « lavés » au vermouth. Comme, un peu plus tard, l'auteur de *L'Adieu aux armes* devait libérer l'établissement et ses caves, mitraille sous le bras, c'est assez justement que le petit bar, donnant rue Cambon, a été baptisé : Bar Hemingway. Après quelques années d'éclipse, on l'a solennellement rouvert le 25 août 1994, à l'occasion du centenaire de la libération de Paris et des libations qui, *in situ*, s'ensuivent.

L'ambition du propriétaire du Ritz d'en faire un bar littéraire, pour l'heure un bar de plume, reste pour l'heure un pari. Les murs tapissés de photos d'écrivains (uniquement des chers disparus, afin de ne vexer personne), les boiseries, la petite bibliothèque, les confortables fauteuils de cuir matelassé et la cave à cigares en font certes un havre intime, feutré, douillet, mais qui attend d'être hanté pour devenir un vrai petit salon du livre.

Aux environs de la Paix, l'*American way of life* à l'ancienne fleur

un peu la naphthalme et malgré les bannières étoilées qui claquent et le néon qui clignote pour tenter d'attirer les papillons de nuit, on aurait tort de croire que Las Vegas habite au 21... de la rue Daunou. Dans le clinquant *American dream*, le rêve qui passe est en trompe-l'œil, à l'image du spectacle de transformistes qui promet Madonna, Michael Jackson et Prince en *live show*.

### SOUVENIRS À REVENDRE

Au 5 de la même rue Daunou (d'où son plaisant sous-titre de noblesse : *Sank roo doe noo*) le Harry's Bar a, lui, de l'authenticité, du *spirit*, du supplément d'âme et des souvenirs à revendre. Dans l'insaisissable décor qui n'a pas changé depuis sa création en 1911, cette minuscule enclave new-yorkaise en plein deuxième arrondissement court juste le risque de devenir un musée. La patine est épaisse sur les fanions des universités accrochées aux murs d'acajou, les tabourets et les chaises western, les petites tables rectangulaires et le plafond mouluré, nacré par la ni-

cotine, semblent attendre les visiteurs.

Le plus nouveau des barmen qui par leur sens des dosages font l'ambiance d'un tel établissement, Gilles, a lui-même douze ans d'âge maison, comme les grands bourgeois. Claude, qui officie avec lui ce soir-là, en est à sa trente-troisième année de bon et loyal service.

Papa, Tango, Charlie... Nous voilà bien aux Bermudes. Prêt à nous noyer dans les brumes des alcools et à nous laisser fouetter par la bourrasque de nostalgie des *roaring twenties*, sans rapport avec les quarantièmes rugissants...

Au Harry's, comme au Ritz, on ne pratique pas la traditionnelle *happy hour*, durant laquelle la consommation est renouvelée gracieusement (une coutume désormais répandue dans les *lounges* et *pubs* de Paris) et la tendance est plutôt à y boire un verre pour le prix de deux. Pourtant, si, par pure conscience professionnelle et comme pour un hommage aux anciennes traditions journalistiques, vous vous efforcez de comparer les mérites du *side car* (cognac, Cointreau et citron) qui peut vite fait vous envoyer dans le fossé, du requinquant *gin fizz* et du toujours magique *blue lagoon*, tout pourra d'un coup s'éclaircir dans la pénombre de ce dernier *saloon* où l'on cause, à certaines heures pâles de la nuit.

N'est-ce pas le prince de Galles qui devise là-bas avec les Dolly Sisters tandis que les volontaires de l'escadillon La Fayette trinquent gaiement avec Marlène Dietrich et Gene Kelly ? Quant à cette suave mélodie montant de la *downstairs room*, on parierait bien que c'est George Gershwin qui s'est mis au piano pour recomposer *Un Américain à Paris*. Enfin - il ne manquait plus que lui -, voilà ce vieil Ernest himself ! qui pousse la porte à double battant, histoire de s'envoyer *the last for the road*... Délicieux fantômes d'une fête qui fut Paris.

R. B.

Robert Belleret

## George Whitman and Company

SI L'ON NE PRÊTE QU'AUX RICHES, George Whitman doit être à l'abri du besoin. Ce libraire-là, Américain assez peu tranquille, est déjà une légende. N'hésitant pas à en faire un petit-fils de Walt, le poète lyrique américain, on le décrit volontiers comme un aventurier qui aurait été sauvé d'une mort quasi certaine grâce aux remèdes mystérieux des Indiens d'Amazonie et aurait connu la paille des cachots grondeurs pour avoir trop activement soutenu la cause des Esquimaux... Ami d'Hemingway, intime d'Henry Miller, propagandiste de la *beat generation* et pour quoi pas copain d'enfance du « Grand Will » puisqu'il a emprunté l'illustre patronyme pour baptiser son échoppe de la rue de la Boucherie, dans le cinquième arrondissement, « Shakespeare and Company ».

De fait, le bruit et une certaine fureur animent ce lieu qui borde la Seine et fait face à la Cité. Outre les livres qui tapissent les

murs, le sol et certains plafonds, c'est la « compagnie » qui fait ici toute la différence puisque cette extravagante librairie américaine de la rive gauche tient aujourd'hui de l'auberge de jeunesse. Entre les in-quarto et les éditions de poche, des divans, devenus paillasse, accueillent régulièrement des routards férus de littérature ou de poésie américaine. « Cette nuit, j'ai hébergé six étudiants de Bucarest... », observe l'hospitalier libraire.

« Walt Whitman n'est pas mon grand-père mais mon père ! », vous annonce-t-il tout de go en précisant quand même aussitôt : « Il n'écrivait pas de poésie mais des livres scientifiques... ». Une simple histoire d'homonymie ? Pas simple, non. Car, pour le reste, vérités et légendes se mêlent. « Shakespeare and Company » n'a fait que reprendre le nom de la librairie-bibliothèque que tenait Sylvia Beach, 12, rue de l'Odéon. C'est là que, dans les années 20, Hemingway em-

pruntait des œuvres de Tourgueniev ou de Dostoïevski alors qu'il n'avait pas le sou.

Mais voilà quand même plus de trente-cinq ans que la belle enseigna a refléuri sur le quai de Montebello. « En 1946, j'étais venu à Paris pour m'occuper des orphelins de guerre et je me suis retrouvé à la Sorbonne pour préparer un diplôme de civilisation française. Comme j'avais des livres plein ma chambre, en 1951, j'ai loué cette boutique, abandonnée, pour les y caser. J'en étais fier, j'en vendais, et voilà... »

Henry Miller fut bien une connaissance de M. Whitman - qui se souvient de ces virées nocturnes au cours desquelles l'auteur du *Tropique du Cancer* venait vider quelques bouteilles de vin devant la librairie - et c'est sur ce même trottoir qu'Allan Ginsburg récita pour la première fois ses poèmes en public. Aujourd'hui, c'est par dizaines que les poètes, écrivains viennent en pèlerinage dans la petite boutique. Ainsi, en fin

d'après-midi, peut-on se retrouver sur le trottoir à siroter un thé glacé en devisant avec un auteur de Flouva monté sur patins à roulettes et une poétesse de Malibu, adepte du surf, quasiment aux pieds des tours de Notre-Dame.

Au troisième étage du petit immeuble dévoré par les livres où le libraire octogénaire nous a fait monter, une odeur de pêches trop mûres et de fromage aligoté flotte dans les pièces où sont punaïées des photos de Jacques Chirac (dédicacées), de Sartre, de Faulkner, d'Anaïs Nin et de Lawrence Durrell, familier des lieux. La conversation finit par tomber, comme le jour, des nuages passent dans les yeux de falence de notre hôte. « Mes livres parlent pour moi... j'ai toujours vécu comme ça, comme un clochard », soupire en souriant le vieil homme peu amer.

### VENTES

## Les bureaux dos-d'âne

COMPROMIS entre le bureau à caissons, le cabinet Renaissance et la commode scribe, le bureau dos-d'âne apparaît en France dans les années 1730. Marqué au début par une certaine lourdeur, il devient, entre les mains des ébénistes parisiens, un meuble élégant et pratique. A l'époque, on l'appelle « secrétaire en pente » ou « bureau de pente » et sa caractéristique est de présenter un abattant en forme de pupitre découvrant des tiroirs, des casiers et souvent une cachette à secret.

Le terme « dos-d'âne », dont l'origine demeure mystérieuse, se révèle récent. Il n'est pas employé au XVIII<sup>e</sup> siècle et n'existe pas non plus dans le *Dictionnaire de l'ameublement* d'Henri Havard de 1880. Avec quelques variantes dans le décor, les matériaux employés et les dimensions, le dos-d'âne, fabriqué au cours du XVII<sup>e</sup> dans sa version ci-

tadine, donne naissance à des modèles provinciaux solides et massifs dont les artisans perpétuent les formes au XIX<sup>e</sup>, alors que les ébénistes parisiens l'ont pratiquement abandonné dès l'époque Louis XVI. Les premiers bureaux de pente présentent des chantournements vigoureux qui font le charme du style Louis XV : hauts pieds galbés, ceinture légèrement découpée, contour de l'abattant profilé en forme d'accolade avec des courbes en façade et sur les côtés pour les plus soignés. En règle générale deux rangées à tiroirs placées entre le piètement et l'abattant viennent équilibrer le meuble. Les modèles simples se contentent d'un placage de bois contrastés ou d'une marqueterie basique (filets ou ailes de papillon). Des fleurs ou des trophées marquetés apportent une touche de raffinement, mais les dos-d'âne les plus précieux sont en laque d'Extrême-Orient, rehaussés de bronzes dorés.

Parmi les estampilles reviennent souvent celles de Migeon, Mondon, Samiez. Les marques de BVRB, Dubois, RVLC ou Criaed figurent sur les dos-d'âne de qualité exceptionnelle, qui se négocient autour de

plusieurs millions de francs. Plus abordables, les modèles Louis XV en marqueterie se trouvent entre 45 000 et 80 000 francs, suivant la beauté, l'élaboration des motifs et l'abondance des décors en bronze doré. Les moins chers se contentent d'un motif uniforme, avec pour seul bronzage les entrées de serrure de l'abattant, les autres sont ornés de

marqueteries, rehaussées de sabots, de poignées de tirage et de chutes d'angles.

Après une éclipse de près d'un siècle, le bureau de pente revient à la mode sous le Second Empire avec le retour aux styles Louis XV et Louis XVI. Précieux dans tous les sens du terme, les dos-d'âne Napoléon III offrent des matières à effets

fastueux comme la marqueterie de Boule ou la laque burgantée (incrustée de motifs en nacre). Leurs prix vont de 8 000 à 15 000 francs.

En province on rencontre le dos-d'âne sous deux formes. Le modèle classique, haut sur pieds et doté d'une ou deux rangées de tiroirs, diffère du meuble parisien par son exécution en bois massif et ses

lignes plus raides. Si le piètement est souvent galbé, le haut reste droit, seul l'abattant est chantourré et parfois rehaussé de fins motifs marquetés. Ces bureaux valent entre 10 000 et 40 000 francs.

Héritier de la commode scribe anglaise, l'autre version du dos-d'âne est constituée d'une simple commode surmontée de l'élément bureau à tiroirs et casiers dissimulés par l'abattant. Ainsi agencé, ce meuble offre un grand volume de rangement. C'est peut-être cet aspect fonctionnel qui l'a fait proliférer dans de nombreuses régions. Là aussi, les prix montent selon la beauté et la qualité, et les amateurs disposent d'un choix entre 30 000 et 50 000 francs.

Outre la richesse des matériaux et du décor, il faut observer dans le détail la finition pour apprécier la qualité de ces meubles. Qu'ils soient sur pieds ou en commode, les dos-d'âne doivent présenter des volumes harmonieux, un équilibre heureux entre les proportions de l'abattant, du piètement, de la ceinture, des galbes des pieds ou des montants.

Catherine Bedel

### BROCANTES

● Pléneuf-Val-André (Côtes-d'Armor), 35 exposants, vendredi 2 et samedi 3 août.

● Dol-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine), 250 exposants, vendredi 2 août.

● Langrune-sur-Mer (Calvados), 110 exposants, samedi 3 et dimanche 4 août.

● Savigny-lès-Beaune (Côte-d'Or), château, samedi 3 et dimanche 4 août.

● Montcuq (Lot), 40 exposants, samedi 3 août.

● Chenoise (Seine-et-Marne), 150 exposants, samedi 3 et dimanche 4 août.

● Comps-sur-Artuby (Var), 50 exposants, samedi 3 août.

● Saint-Yrieix-la-Perche

(Haute-Vienne), place de la Nation, 90 exposants, samedi 3 août.

### ANTIQUITÉS

● Allanche (Cantal), parc municipal et salle polyvalente, 100 exposants, 20 F, du vendredi 2 au samedi 4 août, de 9 à 19 heures.

● Cabourg (Calvados), salle Michel-d'Ornano, 50 exposants, 20 F, du samedi 3 au lundi 5 août, de 10 à 20 heures.

● Saint-Savinien (Charente-Maritime), abbaye des Augustins, 30 exposants, 15 F, samedi 3 et dimanche 4 août, de 9 à 19 heures.

● Vailly-sur-Sauldre (Cher), centre socioculturel, 30 exposants, entrée libre, samedi 3 et dimanche 4 août, de 9 à 19 heures.

● Objat (Corrèze), place du Champ-de-Foire et salle des congrès, 50 exposants, 10 F, samedi 3 et dimanche 4 août, de 9 à 19 heures.

● Issigeac (Dordogne), place du Château-des-Évêques, 60 exposants, entrée libre, samedi 3 et dimanche 4 août, de 9 à 19 heures.

● Saint-Méloir-des-Ôndes (Ille-et-Vilaine), place du marché, 150 exposants, 20 F, du samedi 3 au lundi 5 août, de 9 à 19 heures.

● Damgan (Morbihan), salle omnisports, 40 exposants, 20 F, samedi 3 et dimanche 4 août, de 9 à 19 heures.

● Fayence (Var), grand jardin, 80 exposants, 25 F, du samedi 3 au jeudi 15 août, de 10 à 20 heures.

# COMMENT LES BARONS DU POUVOIR PILLENT LE MEXIQUE — Pages 4 et 5

La révolution  
informationnelle  
Par JOËL DE ROSNAY  
(Page 18.)

## LE MONDE diplomatique

20 pages - 22 F  
Abonnement : voir tarif page 22

### Septembre rouge

Par IGNACIO RAMONET

Ni la médaille ni la coupe de la victoire. Les Jeux olympiques d'Atlanta, si le langage est permis, ont été un véritable désastre. Dans l'air, on sentait le parfum de la catastrophe. Les Jeux olympiques d'été de 1996, organisés à Atlanta, ont été marqués par une série de catastrophes. Les Jeux olympiques d'été de 1996, organisés à Atlanta, ont été marqués par une série de catastrophes. Les Jeux olympiques d'été de 1996, organisés à Atlanta, ont été marqués par une série de catastrophes.



JEAN-CHARLES BLAIS - New York (1996)

### ARGENT ET ÉLECTIONS AUX ÉTATS-UNIS

#### Le trésor de guerre du président Clinton

L'exploit en soi du Budget de la Trans World Airline (TWA) au large de Long Island, le 17 juillet dernier, et l'effort, certes, de l'administration Clinton, le 27 juillet, pendant le déroulement des Jeux olympiques, ont permis à l'administration Clinton de se présenter à l'élection présidentielle avec une image de force. Les deux grands partis — républicain et démocrate — s'apprêtent à débiter, les deux grands partis — républicain et démocrate — s'apprêtent à débiter, les deux grands partis — républicain et démocrate — s'apprêtent à débiter.

Par THOMAS FERGUSON

LOUISIANA. Les élections des États-Unis, le 11 novembre, ont été marquées par une série de catastrophes. Les États-Unis, le 11 novembre, ont été marquées par une série de catastrophes. Les États-Unis, le 11 novembre, ont été marquées par une série de catastrophes.

AOÛT  
1996

## UN NUMÉRO EXCEPTIONNEL DU « MONDE DIPLOMATIQUE » :

### ÉTATS-UNIS

Double jeu américain en Colombie (Noam Chomsky).

### SOCIÉTÉ

Guerre aux pauvres ! (Eduardo Galeano).

### MENACES

L'autophagie, risque majeur de la fin du siècle (Denis Duclos).

### LITTÉRATURE

« L'écran crevé », une nouvelle inédite (Didier Daeninckx).

## Egalement au sommaire

● JAPON : Et si l'Etat faisait faillite ? par Gavan McCormack. ● AFRIQUE : Ce village malien dont la réussite stupéfie le monde, par Patrick Coupechoux. ● CANADA : Les ambitions pacifiques de Vancouver, par Florence Beaugé. ● ENFANCES : Le commerce mondial de la prostitution des mineurs, par Claire Brisset. ● MÉDIAS : Les journalistes américains en accusation, par Serge Halimi. ● CINÉMA : Faut-il interdire les films sanguinaires ? par Olivier Mongin. ● MÉDITERRANÉE : Pour une communauté culturelle, par Albert Jacquard.

EN VENTE CHEZ  
VOTRE MARCHAND  
DE JOURNAUX  
22 F

هكذا من الأصل

31.08.1996

AGENDA

LE MONDE / VENDREDI 2 AOÛT 1996 / 21

## Dégradation orageuse sur le Sud et l'Est

LA FRANCE est assez bien protégée par l'anticyclone des Açores qui se prolonge par une dorsale en direction du golfe de Gascogne. Toutefois, ces hautes pressions n'occupent pas une position assez septentrionale pour empêcher les perturbations océaniques de s'infiltrer par intermittence sur le pays. Ce sera le cas vendredi avec, au contact de l'air chaud présent sur le Sud et l'Est, une dégradation orageuse sur ces régions, alors que

le Nord-Ouest, dans de l'air océanique plus frais, retrouvera de belles éclaircies.

Vendredi, sur la Bretagne, les Pays-de-Loire, le Poitou-Charentes, la Normandie, la région parisienne, la Picardie et le Nord, la journée sera dominée par de bons moments ensoleillés alternant avec des passages nuageux. Sur le Nord-Est et le Centre-Est, de la frontière allemande aux Alpes du Nord, en passant par la Bourgogne et le Jura, la matinée sera nuageuse. Quelques éclaircies se développeront, mais le ciel restera menaçant et défilera, ici ou là, une ondée. L'après-midi, le ciel se couvrira et des averses à caractère orageux se déclencheront sur la Bourgogne puis, en fin de journée, sur le sud de l'Alsace, la Franche-Comté et le nord des Alpes.

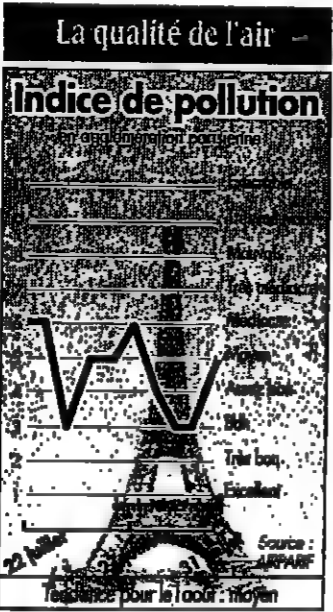
Du Sud-Ouest au Massif Central et au littoral méditerranéen, de belles éclaircies seront observées en début de journée, à l'exception des régions au sud de la Garonne qui se réveilleront sous un ciel assez bas. Les nuages prendront vite le dessus des Pyrénées au Massif Central, et c'est un temps lourd, ponctué par des ondées locales orageuses, qui s'installera pour le reste de la journée. Sur les côtes aquitaines et le littoral méditerranéen, les éclaircies seront plus larges, surtout sur le Sud-Est où l'on observera simplement de petits passages nuageux sur le continent et un ciel qui restera tout bleu sur la Corse.

Les températures minimales seront douces, comprises entre 11 et 15 degrés sur le Nord-Ouest, 13 à 17 sur les autres régions, voire 18 à 23 dans le Sud-Est. L'après-midi, il fera environ 20 degrés près de la Manche, 23 à 25 ailleurs (localement 27), la chaleur restant forte de la Provence à la Corse avec 28 à 31 degrés.

(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)



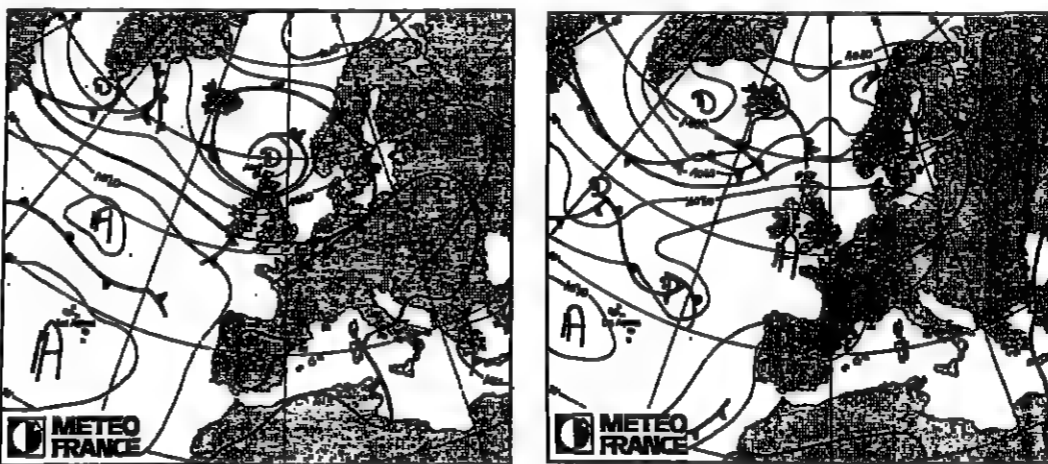
Prévisions pour le 2 août vers 12h00



Prévisions pour le 2 août vers 12h00

- Ensoleillé
- Eclaircies peu nuageuses
- Nuages courts éclaircies
- Brouillards et brumes
- Très nuageux ou couvert
- Pluie ou bruine
- Averses
- Orages
- Vent fort
- Neige

TEMPÉRATURES du 31 juillet maxima/minima	GRENOBLE 30/16	LYON 22/14	LIÈGE 22/14	PARIS 20/12	STRASBOURG 20/12	TOULOUSE 20/16
TEMPÉRATURES du 1er août, à 0 heure, temps universel	GRENOBLE 27/13	LYON 19/11	LIÈGE 19/11	PARIS 17/11	STRASBOURG 17/11	TOULOUSE 17/11
TEMPÉRATURES du 3 août, à 0 heure, temps universel	GRENOBLE 27/13	LYON 19/11	LIÈGE 19/11	PARIS 17/11	STRASBOURG 17/11	TOULOUSE 17/11



Situation le 1er août, à 0 heure, temps universel

Prévisions pour le 3 août, à 0 heure, temps universel

## IL Y A 50 ANS DANS le Monde Viande fraîche

DEPUIS ce matin, les boucheries parisiennes ont ouvert leurs portes et présentent à leur clientèle un choix appétissant de bœuf, de veau et de mouton. Privés depuis longtemps de viande fraîche, les consommateurs sont venus nombreux acheter les 150 grammes (120 grammes sans os) auxquels leur donnent droit leurs tickets. Souvent aussi, désireux de garder leurs tickets pour la fin de la semaine, ils ont préféré acheter en ce premier jour la viande du « secteur libre ».

Quel prix l'ont-ils payée ? Cela, semble-t-il, dépend des commerçants et des quartiers. Tel boucher de la rue du Faubourg-du-Temple qui s'approvisionne directement à la campagne vend au même prix (prix taxé) et sans limitation de quantité avec ou sans tickets (bœuf, 147 F le kilo). Le même boucher vend 180 F le kilo de veau et 200 F le kilo de mouton.

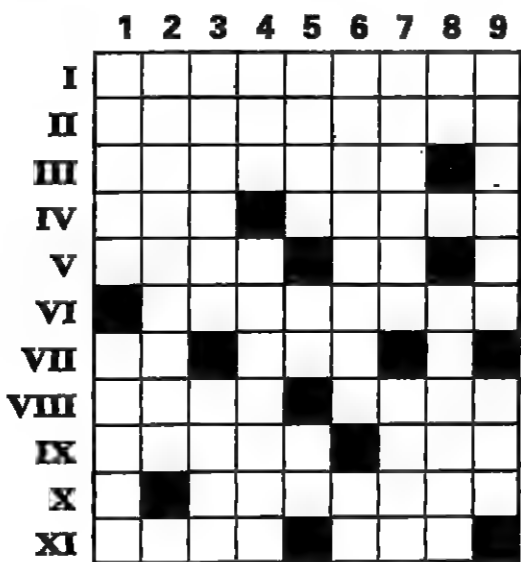
Mais c'est là un cas exceptionnel, car aussi bien dans le 18<sup>e</sup>, le 20<sup>e</sup> que dans le 10<sup>e</sup> arrondissement les clients paient le veau, le mouton et le bœuf de 280 à 300 F les meilleurs morceaux. Quant au pot-au-feu, il se vend aux environs de 200 F dans le secteur libre alors qu'il est taxé avec tickets à 88 F, mais il y a peu d'amateurs. Dans l'ensemble les bouchers trouvent facilement des acheteurs au prix libre, mais ils craignent que cet engouement ne soit que passager.

Le contrôle du secteur libre apparaît quasi inexistant. Pratiquement les bouchers servent selon leurs disponibilités. Dans les quartiers où la clientèle passe pour aisée, on a déjà constaté des abus choquants. Un boucher du 16<sup>e</sup> arrondissement a vendu du bœuf jusqu'à 400 F le kilo. C'est aux consommateurs eux-mêmes à s'opposer à de tels excès. Ils le peuvent en s'abstenant d'acheter à de pareils cours.

(2 août 1946.)

## MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6878



**HORIZONTALEMENT**  
1. Fait partie des gens de la terre. - II. Peut se produire en un moment. - III. On entend des cris quand elles sont piquées. - IV. Dans le vocabulaire du charrier. Fit sauter. - V. Assure une consolidation. Pronom.

- VI. Comme une araignée. - VII. Tête de pont. A formé un bloc. - VIII. Être très attachant. Ses pentes sont très cultivées. - IX. Un glissement d'uranium. A fait quelque chose. - X. Peut être traité de bouffi. - XI. Traverser deux lacs du même nom. Souvent entendu sur les remparts de Séville.

**VERTICALEMENT**  
1. Mignon, il ne fait pas partie des mortels. Forte, elle avait besoin d'une ceinture. - 2. Un hérisson quand il est à bout de souffle. - 3. Petit canal. Quand il est brisé, on s'arrête. - 4. Circule à l'étranger. Une corbeille pour la fleuriste. - 5. Dans le Cher. Partie de Paris. Un métal dur. - 6. Quand on la fait, il y a évidemment de la casse. Un peu de repos. - 7. Le travail, pour une femme. Circulait en Chine. - 8. Mieux que rien. Est généralement salée quand elle est verte. - 9. Partie de quilles. En Provence.

**SOLUTION DU N° 6877**  
Horizontalement  
1. Bourdons. - II. Observées. - III. Vengeurs. - IV. Ise. Ile. - V. Nie. Séide. - VI. Ré. Dés. - VII. Bécarres. - VIII. Ob. Esse. - IX. Sprats. Or. - X. Tentateur. - XI. Eue. Cesse.

Verticalement  
1. Bovin. Buste. - 2. Obésité. Peu. - 3. Usnée. Corne. - 4. Reg. Rabat. - 5. Dreiser. Tac. - 6. Ovide. Reste. - 7. Néréides. Es. - 8. Ses. Dessous. - 9. Fès. Erre.

Gay Brouty

## ABONNEMENTS 3615 LE MONDE CODE ABO

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à : Le Monde Service abonnements, 24, avenue du G <sup>e</sup> Lécuyer - 69646 Chantilly Cedex - Tél. : 16 (1) 42-17-32-30.			
Je désire :			
la durée de mon abonnement	France	Europe	Autres pays
1 an	1 890 F	2 086 F	2 960 F
6 mois	1 038 F	1 123 F	1 560 F
3 mois	536 F	572 F	790 F

LE MONDE (ISSN 0013-9587) is published daily for \$ 852 per year. LE MONDE is published daily for \$ 852 per year. LE MONDE is published daily for \$ 852 per year.

For the subscription service, contact the nearest office of the International Media Service, Inc., 3330 Pacific Avenue, Suite 404, Virginia Beach, VA 23462-2963 USA. Tel. : 800-428-3843.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Pays : ..... 601 MQ 001

Ci-joint mon règlement de : ..... FF par chèque bancaire ou postal ; par Carte bancaire

Signature et date obligatoires

Changement d'adresse : par écrit 10 jours avant votre départ.

● par téléphone 4 jours. (Merci d'indiquer votre numéro d'abonnement.)

Renseignements : Portage à domicile ● Suspension vacances.

● Tarif autres pays étrangers ● Paiement par prélèvements automatiques mensuels.

33 (1) 42-17-32-30 de 8 h 30 à 17 heures du lundi au vendredi.

● Par Minitel 3615 code LE MONDE, accès ABO.

## LES SERVICES DU Monde

Le Monde 42-17-20-00

Télématique 3615 code LE MONDE

CompuServe : GO LEMONDE

Adresse Internet : http://www.lemonde.fr

Documentation 3617 code LMDOC

ou 36-29-04-56

CD-ROM : (1) 44-08-78-30

Index et microfilms : (1) 42-17-29-33

Films à Paris et en province : 36-80-03-78 ou 3615 LE MONDE (2.23 Min)

Le Monde est édité par la SA Le Monde, société anonyme à directoire et conseil de surveillance.

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.

Commission paritaire des journaux et publications : 0395-2037

Imprimerie du Monde : 12, rue M. Guesbroux, 94852 Ivry-Cedex.

PRINTED IN FRANCE.

Président-directeur général : Dominique Alduy

Directeur général : Gérard Morax

Société mère de la SA Le Monde et de Médias et Régie Europe SA

133, avenue des Champs-Élysées

75406 Paris Cedex 08

Tél. : (1) 44-43-76-00 ; fax : (1) 44-43-77-30

## LE CARNET DU VOYAGEUR

### ALLEMAGNE.

La Deutsche Bank, première banque privée allemande, va ouvrir des filiales de services aux particuliers dans certaines grandes surfaces. Grâce à cette présence dans les grands magasins, la banque espère profiter de l'allongement des heures d'ouverture des commerces qui entrera en vigueur le 1<sup>er</sup> novembre. (AFP)

**SUÈDE.** La compagnie Scandinavian Airlines System (SAS) va louer, via sa filiale SAS Computer, quatre avions régionaux de fabrication suédoise. Ces appareils, des Saab 2000 d'une capacité de 49 passagers, seront affectés à des lignes intérieures suédoises ou entre la Suède et la Finlande. (AFP)

**ILE-DE-FRANCE.** Le nombre de touristes venus séjourner à Paris et en Ile-de-France en juillet semble avoir stagné par rapport à l'année dernière. Selon le Comité régional du tourisme, le nombre des visiteurs américains est en hausse et des touristes israéliens et de Chine populaire sont venus très nombreux visiter la capitale. (AFP)

**VOITURES DE LOCATION.** Durant tout l'été et jusqu'à la mi-octobre, le loueur de voitures Budget propose à sa clientèle séjournant sur la Côte d'Azur trois modèles de cabriolet haut de gamme : Ford Escort cabriolet, BMW 318i cabriolet et BMW Z3 Roadster. Ces véhicules sont disponibles dans les agences Budget de Nice, Cannes et Antibes.

## PARIS EN VISITE

### Samedi 3 août

**DE LA CITÉ AU LOUVRE,** histoire des palais royaux (50 F), 10 h 30 et 14 heures, sortie du métro Châteauneuf (Régence-Jour).

**L'ÎLE DE LA CITÉ** (50 F), 10 h 30, 2, rue d'Arcole (Paris autotour).

**DES HAUTES-FORMES** au Château des Rentiers (60 F), 11 heures, sortie du métro Nationale (Vincent de Laugle).

**MARAIS :** du Cirque d'hiver à la fontaine des Haudriettes (50 F), 11 heures, devant les guichets du métro Filles-du-Calvaire (La Parisienne).

les Parisiens à travers les siècles (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 23, rue de Sévigné (Musées de la Ville de Paris).

**LES PONTS DE PARIS,** de la Cité au pont des Arts (45 F), 14 h 30, sortie du métro Châteauneuf (Paris capitale historique).

**LE QUARTIER CHINOIS** (55 F), 14 h 30, sortie du métro Maison-Blanche côté impair (Europ exiplo).

**LA SEINE,** deuxième pont fluvial d'Europe (50 F), 14 h 30, place du Châtelet devant la fontaine (Paris autotour).

**BAGATELLE :** le château (25 F + prix d'entrée), 15 heures et 16 h 30, devant l'entrée du château (Ville de Paris).

**LE COUVANT DES CARMES** et ses prisons (60 F + prix d'entrée), 15 heures, 70, rue de Valenciennes (Isabelle Haulier).

## Communiquez !

Adresser un E-Mail sur Internet ? Envoyer un fax ?

C'est possible à partir de votre Minitel !

3615 LEMONDE

2.23 Min

**AVIGNON 96** La chorégraphie Bill T. Jones fait chanter Jacques Brel dans la Cour d'honneur avec seulement trois danseurs sur le plateau le plus dangereux du monde. Sur la

place est un des événements de ce Cinquantenaire du Festival d'Avignon. La ballet sera dansé jusqu'au 3 août. © AMSTERDAM, Ne me quitte pas, Jeff, Mathilde, Le Plat Pays, La

Valse à mille temps comptant parmi les neuf chansons choisies par l'Américain. Pourquoi Brel et l'amour impossible, après le sida, le racisme, l'homosexualité, autant de thèmes et

de luttes qui constituent l'œuvre de Bill T. Jones ? © DEUX AUTRES CHOIX RÉGAPHIES, Ursonate (1996), dansée sur la poésie sonore homonyme de Kurt Schwitters, et D-Man in the

Waters (1989), superbe credo de vitalité, accompagnent Jacques Brel, l'éternel amoureux malchanceux. Une obsession hétérosexuelle troublante, selon Bill T. Jones.

## Bill T. Jones danse Jacques Brel et apostrophe les mécontents

Furieux de certaines réactions du public, le chorégraphe américain a répliqué à la salle en plein spectacle lors de la première représentation de « Sur la place » dans la cour du Palais des papes. Cette création était accompagnée de « Ursonate » (1996) et de « D-Man in the Waters » (1989)

**SOIRÉE BILL T. JONES/ARNIE ZANE COMPANY.** Sur la place : Jacques Brel (musiques et chansons), Robert Wierzel (lumière), Fernando Sanchez (costumes), Ursonate : Kurt Schwitters (poésie sonore dite par Christopher Butterfield), Bill T. Jones et Gregory Bain (décor), Robert Wierzel (lumière), Byron Lars (costumes), D-Man in the Waters : Félix Mendelssohn (musique), Robert Wierzel (lumière). Le 31 juillet, COUR D'HONNEUR, jusqu'au 3 août, 22 heures. Tél. : (16) 90-14-14-14.

### AVIGNON

de notre envoyée spéciale On peut ne pas aimer Bill T. Jones, voir en lui un chorégraphe de mauvais poil, séducteur, toujours prêt à faire parler de lui, on ne peut s'empêcher de trouver que l'homme a du courage. On aime ses combats de rebelle, ses œuvres d'opinion. Serait-il Français qu'on ne lui taillera pas de telles croupières. Ce n'est pas qu'il ne fasse pas d'erreurs ; il n'est pas toujours extraordinaire, il bâcle parfois. Mais il prend des risques. Il pose des questions. On dit qu'il s'est assagi. Il n'arrive pas à Avignon avec un programme « sida-homosexualité-peuple noir », comme certains pouvaient l'attendre. Bill T. Jones danse dorénavant avec les mots. Des mots pris dans la culture européenne.

Il y a Bill T. Jones et Jacques Brel : Sur la place, la chorégraphie qui les lie, est l'œuvre la plus attendue. Elle a été créée sur neuf chansons du Belge. Il y a aussi Bill T. Jones et Kurt Schwitters : Ursonate, chef-d'œuvre de poésie sonore écrit, en 1928, par le plasticien-inventeur, affilié au dadaïsme, Kurt Schwitters, est chorégraphié ici dans son entier. Soit quarante-cinq minutes d'éclatements, d'onomatopées hocketantes, savantes. Un régal qui nécessite des nerfs solides.

Brel et la danse de Bill T. Jones sont deux univers impitoyablement opposés. Ce décalage se révèle au bout du compte assez réjouissant. Au pathos de l'amour malheureux

### Rendez-vous

Bill T. Jones est toujours le chorégraphe-résident de l'Opéra national de Lyon. Il prépare une création pour la saison prochaine sur la musique de Mozart. Dès la rentrée, dans le cadre de la FIAC, il devrait présenter l'Ursonate au Cirque d'Hiver. En février 1997, sa compagnie se rendra à Nantes, à La Rochelle et à Rennes. Les éditions Actes Sud profiteront de cette tournée pour publier la version française de ses Mémoires, *Last Night on Earth*.



Bill T. Jones, par Michael O'Neill.

## Un saut mortel à périr d'hypnose

**SALTO MORTAL**, de Tormén Vergès, avec la collaboration artistique de Jean-François Peyret, Emmanuel Ciolus (décor), Cécilia da Costa (costumes), Maryse Gaudier (lumière), Jean-Michel Collet (sons), Alwyn de Dardell (tulle peint). UAR-usine à rêves (machine à hypnose). Salle Beethoven-XII, jusqu'au 2 août, à 19 heures.

### AVIGNON

de notre envoyée spéciale Comment un spectacle peut-il être aussi beau, construit avec tant d'intelligence, et être dans le même temps aussi parfaitement ennuyeux ? Le mystère de *Salto Mortal*, sorte de policier chorégraphique existentiel, reste entier. Tormén Vergès est la première victime d'une pièce conçue comme

une machination esthétique qui, par ailleurs, pulvérise de mort. On en compte six d'entrée de jeu. Quand la pièce commence, les danseurs sont déjà tous en scène. Une femme se lève, roule à terre. Mort. L'homme qui est assis s'étrangle, s'affale sur la table. Mort. Et ainsi de suite jusqu'au dixième, qu'un coup de feu abat de dos. Ils se relèvent. Etait-ce un jeu ? Un rêve ? On se croirait dans *L'invention de Morel*, du romancier Bioy Casares.

*Salto Mortal* est une œuvre phosphorescente. Un énorme ver luisant dont la lumière apparaît, disparaît. Le chorégraphe essaie de jouer avec nos nerfs, les hallucinations visuelles et perceptives. Les couleurs deviennent parfois tranchées à faire grincer les dents. Les personnages répètent les mêmes raots, recommencent les mêmes gestes. La jungle peinte sur un tulle

fait penser qu'ils peuvent être des explorateurs perdus. Leurs tenues de soirée indiqueraient plutôt quelques mondains échappés d'un cocktail. Des femmes dansent avec, à la main, une de leurs chaussures à haut talon. *Sophisticated ladies*.

Un damier de seize cases divise le sol. Le chiffre 38 est inscrit dans l'une d'entre elles. S'agit-il de la peinture de la chaussure, de la taille du vêtement, du calibre du pistolet ayant servi à tuer ? On s'interroge. Silence, mots, jazz halant après des feuillets qu'on regarde après minute à la télévision : *Salto Mortal* est une accumulation, poussée jusqu'au vertige, d'indices qui ne débouchent sur rien. Alors l'esprit décroche, arrête de chercher. On est dans un mauvais Agatha Christie. L'esthétique de la pièce, alternance de noirs et de fluorescences, devient un système.

Anne Koren, royale comme à son habitude, joue les guides d'un musée consacré à la matière plastique. Les personnages sont échappés d'une toile. Il y a longtemps qu'on a compris que la pièce est un artifice, une construction de l'esprit. Une mécanique au ressort si serré qu'on n'y pénètre pas. Alors on se moque peu à peu de savoir ce qu'il y a derrière les apparences. Les yeux sont ouverts, mais on ne voit plus rien. Plus aucune scène ne s'imprime sur la rétine. Côté jardin, une machine bizarre fonctionne depuis le début de la pièce : elle contient une matière jaunâtre en perpétuel mouvement. Le programme nous apprend qu'il s'agit d'une machine à hypnose. C'est jo- li. C'est très efficace. A consumer avec modération sous peine d'endormissement.

D. F.

## Bill T. Jones, chorégraphe « Si être franc, c'est être provocant, alors je suis provocant »

« Choisir Jacques Brel, est-ce un "coup médiatique" destiné à la Cour d'honneur d'Avignon ?

— Je ne me rappelle même plus quand le projet de *Sur la place* a commencé. Avec ou sans Avignon, j'aurais fait ce spectacle. J'ai connu Brel à travers les voix de Judy Collins, de Nina Simone. Quand j'étais petit, je chantais en m'accompagnant *An Impossible Dream*, refrain d'une comédie musicale à succès sur Broadway, sans savoir qu'il s'agissait de *L'homme de la manche* que Brel avait écrit.

— Ces impossibles amours chantés par Brel ne sont-elles pas aux antipodes de votre univers ?

— Certains, parce que je suis homosexuel, vivent dans le trio qui danse Brel la lutte des deux hommes contre la femme (*rites*). Il ne s'agit pas de cela. J'ai davantage voulu attaquer Jacques Brel sur sa conception de l'amour, qui est toujours hétérosexuelle. Un homme, une femme. Mais, au-delà, c'est son idée que l'amour est un comportement réservé aux jeunes que je trouve décalée. Brel est immature, ou bien alors romantique. Moi, j'aime qu'une relation dure, avec ses difficultés, ses méandres. J'ai eu un amour, un amoureux, pendant seize ans : cet amour n'avait rien à voir avec ce que chante Brel ! Comment les féministes jugent-elles aujourd'hui la manière dont il voit les femmes ? Quand elles quittent l'homme, elles sont des putains ! Ce monde me paraît naïf. On n'est plus dans les années 60. Je vis trente ans plus tard.

— Alors qu'aimez-vous chez Brel ?

— J'adore le poète, le timbre de sa voix. Certains se demandent ce que j'ai à voir avec la bourgeoisie flamande qu'il déteste. Même si je me définis toujours comme un rebelle, je suis un Noir américain, issu d'une classe pauvre, et cette petite-bourgeoisie que Brel vomit, moi, j'y ai toujours aspiré. J'ai aujourd'hui quarante-quatre ans, j'ai envie que ma maison m'appartienne, d'avoir un peu de confort. J'apprécie l'hôtel où je descends à Avignon. Je ne vois pas pourquoi j'aurais campé sur l'île de la Barthelasse, comme si j'étais encore un gamin. La lutte des classes selon Brel ? Je suis un survivant du sida, un être en transition. Je suis danseur, chorégraphe. J'ai un magnifique nouveau compagnon : j'ai envie de la vie, de ma vie, après m'être beaucoup occupé de celle des autres.

— Vous suivez la controverse : encore récemment, vous avez été taxé d'antisémitisme pour vos propos ?

— Je ne parle pas la langue de bois. Si tout le monde faisait comme moi, on aurait un discours vrai sur les Noirs et les Blancs, les héros et les héros. Que les hommes disent vraiment ce qu'ils pensent des

femmes, et inversement : le monde explose. Si être franc, c'est être provocant, je suis provocant. Je suis de la génération qui a voulu la vérité, le corps libre, qui a combattu la médiocrité. Dire que je suis antisémitiste, c'est n'avoir jamais regardé une seule de mes chorégraphies. Je peux préparer mes interviews, faire le charmant, sourire, et je n'aurais plus de problèmes. Mais pourquoi masquer qui je suis ? Il est vrai cependant que j'ai envie, après tant d'années de combat politique, d'être plus tranquille. Même si je dois encore avoir des ruptures, j'apprends à me maîtriser. Croyez-moi, ma colère est toujours là (*il touche son cœur*).

— Cette aspiration à vivre autrement a-t-elle déjà influencé *Sur la place* ?

— Je croyais, je crois encore, que New York m'était indispensable, mais j'apprécie de plus en plus la France. Mon travail chorégraphique a été très marqué, donc changé, par l'expérience que j'ai eu avec Trisha Brown, quand j'ai dansé avec elle son duo *If You Couldn't See Me*. Chaque geste chez elle n'existe que dans son rapport à celui qui précède, à celui qui suit. Toute sa danse part du mouvement. Ma danse est devenue plus abstraite. Tout y est fixé. J'ai oublié les paroles des chansons que Björn (Björn Amelin est l'administrateur, et l'un du chorégraphe, NDLR) m'a traduites pour ne garder que le rythme, la poésie des sons.

— Est-ce par désir de « faire populaire », de respecter l'esprit de Jean Vilar, que vous faites chanter Brel dans la Cour ?

— Je crains la réaction des Français. Être dans la Cour d'honneur pour le Cinquantenaire, avec un poète que j'aime, dont j'aurais voulu être l'ami, est un plaisir. Je vais bientôt créer sur la musique de Mozart. Il n'empêche qu'être plus populaire est une de mes préoccupations. Je prépare une pièce sur Bacchus et les bachchantes. Pourquoi le théâtre grec ? Parce qu'il était le divertissement de toute la cité, l'exécutoire des passions. Les Grecs avaient compris que les dieux détruisent l'homme. Bacchus, c'est une bonne histoire pour une comédie musicale, avec des acteurs, des chœurs chantés, de la danse. Je ferai de ce dieu vindicatif une femme. Joseph Papp du Public Theater de New York est d'accord pour cette production.

— Pour Brel, vous remontez sur scène ?

— A mon âge, on commence à comprendre pourquoi les Martha Graham, les Trisha Brown, les Merce Cunningham ne quittent pas la scène. Une question d'ego ? De survie plutôt.

Propos recueillis par Dominique Fréard

مركز من الأصل

## France Clidat ouvre avec brio le Festival de La Roque-d'Anthéron

La pianiste incarne un Franz Liszt visionnaire

RÉCITAL FRANZ LISZT. France Clidat (piano). Parc du château de Florans, La Roque-d'Anthéron (Bouches-du-Rhône) le 31 juillet. Prochains récitals : Davitt Moroney (clavier) dans l'intégrale du *Clavier bien tempéré*, de Bach, le 2 août à 18 heures. Till Fellner (piano), Mozart, Schubert et Liszt, le 2 août à 21 heures. Tél. : (16) 42-50-51-55.

### LA ROQUE-D'ANTHERON

de notre envoyé spécial  
Jeu d'eau à la Villa d'Este, Sur le 104 Sonnet de Pétrarque, Funérailles, Rêve d'amour, Mursures de la forêt, Ronde des lutins, Mazurka brillante, Liebeslied, Soirée de Vienne, Rhapsodies hongroises n° 8 et 12 : qui ose encore de tels programmes ? France Clidat, qui associe dans le même geste interprétatif le Liszt visionnaire, poète, fumambule et charmeur, celui qui disait : « Le public est de la viande », celui qui parlait à Dieu et celui qui aimait les femmes plus que lui-même.

A la fin de son récital, la pianiste adresse quelques mots au public : « Ernest Renan disait que "le hasard était un clin d'œil de Dieu aux hommes". Et justement, Liszt est mort. Il y a cent dix ans aujourd'hui, 31 juillet. » On attend une des dernières pièces de Liszt : la *Gondole funèbre*. Sur la tombe de Richard Wagner ? France Clidat a l'élégance morale de jouer *Puccini Funicula*, une farandole arrangée par le compositeur, l'une de ces œuvres qui irradiant le bonheur de jouer, de faire de la musique pour les amis.

Depuis quelques années, on a trop mis de côté le Liszt solaire, vertueux, généreux qui faisait se

pâmer le public pour privilégier les œuvres de l'abbé Liszt dont le langage s'est de plus en plus éloigné de la tonalité. Adorno et ses théories perruques sont passés par là. France Clidat, qui joue aussi ce Liszt-là et n'a pas attendu que les « petits fils » de Schoenberg le survaluent, prend un plaisir évident à la musique du compositeur la plus jouée autrefois. On entend d'ailleurs dans son piano beaucoup de celui des maîtres du passé, jeu élégant, dont les phrases construites à la perfection vont d'un point à un autre avec une logique, une intelligence de la couleur, de l'articulation, du sentiment, qui ne se dérobe pas davantage qu'il se montrerait.

Concentrée, immobile presque, France Clidat recrée la musique et donne sans cesse l'impression qu'elle la fait naître de son imagination, avec les infimes hésitations, quelques menus dérapages qui ne nuisent pas à sa capacité d'accrocher sans cesse l'auditeur. Impossible de laisser son esprit « battre la campagne » quand on écoute ce piano tellement interrogateur. Pas une note qui ne soit investie, taillée dans la pulpe du clavier ou infiltrée d'une main légère qui enchaîne les arabesques si difficiles à ne pas énoncer mécaniquement.

France Clidat joue sur un soufflé comme une soprano chante une scène de la folie de Bellini ou de Donizetti. Elle sait que le piano de Liszt n'est pas cette machine de guerre que tant de pianistes infligent au public, mais une musique qui, malgré les surcharges passagères de son écriture et le rêve avoué du compositeur de rivaliser avec l'orchestre, est un univers légitimé par le chant.

Alain Lompech

## La science du clavier de « Mme Liszt »

IL Y A VINGT-CINQ ANS, il ne se passait guère de mois sans que les revues musicales françaises ne consacrent un article à France Clidat : la pianiste avait entrepris d'enregistrer l'intégrale des œuvres publiées du vivant de Liszt. Une tâche surhumaine à deux titres : le piano de Liszt n'est pas facile à dompter, le compositeur y faisant le tour complet des possibilités techniques du clavier en n'oubliant jamais qu'elles ne servent qu'à exprimer des idées musicales ; la quantité de musique à apprendre est phénoménale.

France Clidat sera d'ailleurs la première interprète de l'histoire à avoir osé affronter pareil monument. Du coup, elle a été surnommée « Mme Liszt ». Une étiquette qui lui pèse parfois... même si le compositeur fut jusqu'à la fin de sa vie particulièrement sensible au charme féminin - Lola Montes fut l'une de ses nombreuses conquêtes. Et qu'à tout prendre, mieux vaut être « Mme Liszt » que « M<sup>me</sup> Chopin » ou « M<sup>me</sup> Beethoven ».

Formée par Lazare Levy au Conservatoire de Paris, France Clidat a reçu, en plus de l'enseignement musical complet que l'on offrait alors, la solide culture littéraire, philosophique et picturale que les anciens maîtres n'imaginaient pas dissociable de la musique. C'est ainsi qu'elle publia à la défunte *Revue musicale* un ouvrage capital sur les Sources littéraires dans l'œuvre de Franz Liszt.

### HUMOUR ET JOIE DE VIVRE

Personnage haut en couleur, se séparant rarement d'un éventail, douée d'un humour et d'une joie de vivre assez contagieux, France Clidat n'a pas aujourd'hui la place qui lui revient dans la vie musicale française. Ses collègues ne tarissent pas de éloges à son égard. François René Duchabon, l'ayant entendue dans un festival pour la première fois il y a deux ans, a été épaté par la science du clavier et

l'envergure artistique de son aînée. A la vérité, cette artiste connaît non seulement toutes les ressources sonores du clavier, mais elle sait les textes comme peu, reconnaissant chaque édition utilisée par un candidat dans un concours, chaque variante du texte, et repère bien évidemment la plus infime faute de lecture. Professeur recherché, elle se dévoue à ses élèves et ne montre aucune jalousie envers les fausses gloires du piano.

Sa modestie lui aura joué quelques tours dans sa jeunesse, mais, n'ayant aujourd'hui rien à prouver sinon qu'elle existe, France Clidat aime à répéter que « la modestie est une forme de suicide ». Qu'une artiste de cette trempe n'ait pas joué avec l'Orchestre national depuis 1978, que Radio-France l'ait oubliée pendant l'année 1987, que l'Orchestre de Paris, est une preuve de plus des bizarreries de la vie musicale française. Elle joue ailleurs, en région, en Europe, en Amérique latine et au Japon.

On aurait tort de ne contempler France Clidat qu'à Liszt et accessoirement à Chopin. Elle joue admirablement tout le répertoire, et ses interprétations toujours fraîches, vivantes, savent, lorsque le texte l'exige, aller au plus profond de l'expression musicale avec l'évidence et la simplicité de ceux qui maîtrisent leur art et n'ont de comptes à rendre qu'à la musique. France Clidat est la preuve vivante - hélas !, pas l'exception - que Martha Argerich a raison de dénoncer le pouvoir exorbitant du marketing, des chefs d'orchestre, des maisons de disques, et de faire équipe avec celui qui veut sans se soucier de sa renommée.

Il fut en effet un temps où la vie musicale était aux mains de musiciens qui se coopèrent. Les « baroqueux » ont remis cette règle au goût du jour. Leur succès vient aussi de cela. Autrefois, France Clidat aurait eu sa classe au Conservatoire de Paris et, chaque année, elle aurait été l'invitée des « grandes » formations symphoniques parisiennes.

A. L.

## Les dix-neuf pièces de Samuel Beckett présentées intégralement à New York

Le Gate Theatre de Dublin s'installe pour douze jours au Lincoln Center

Michael Colgan et la troupe du Gate Theatre de Dublin sont les invités du premier Festival du Lincoln Center de New York. Ils présentent, jus-

qu'au 11 août, l'intégralité des pièces de Samuel Beckett, disparu en 1989, dont ils ont voulu respecter scrupuleusement les indications de mise

en scène. Pièces, « dramatiques », soliloques, pantomimes, pièces radiophoniques sont rassemblés en un programme exceptionnel.

### NEW YORK

correspondance  
« Route à la campagne, avec arbre. Soir. » C'est sur cette indication scénique que s'ouvre le texte d'*En attendant Godot*, de Samuel Beckett et le « Festival Beckett » entamé par le Gate Theatre de Dublin le lundi 29 juillet et présenté jusqu'au 11 août, dans le cadre du premier Festival du Lincoln Center de New York. Beckett, aurait aujourd'hui quatre-vingt-dix ans s'il n'était mort à la fin de 1989. Mais pourquoi rit-on tellement à ce *Godot* irlandais sans rien perdre, pourtant, de la densité du propos ? Parce que, comme le laissait entendre Beckett, cette pièce est un hommage aux grands clowns de

l'histoire, Groucho, Chaplin ou Buster Keaton avec qui Beckett réalisa, en 1964, un film intitulé... *Film*. Et puis il y a cette langue irlandaise, chantante et rocailleuse, qui traduit peut-être mieux que toute autre son désespoir extrême et poli.

Michael Colgan, directeur du Gate Theatre de Dublin, a voulu présenter l'« intégralité » de l'œuvre de Beckett, « comme il souhaitait lui qu'elles fussent présentées », tel était son « engagement », son « contrat, moral et artistique », dit-il. *Godot*, bien sûr, mais aussi les soliloques nocturnes de ses dernières pièces, les monologues, pantomimes et « dramatiques ». Après *Godot*, *Fin de partie*,

puis *Oh les beaux jours* et *La Dernière Bande* complètent ce cycle des pièces présentées seules. Michael Colgan a réuni les pièces de plus courte durée par groupes de trois : *Pas, Quoi où et Fragment de théâtre* ; *Impromptu d'Ohio*, *Fragment de théâtre II* et *Catostrophe* (écrite pour Vaclav Havel), le deuxième ; le troisième comporte *Acte sans paroles II*, *Va et vient* et *Play* (le mari, sa femme et sa maîtresse enfermés jusqu'au cou dans des urnes). Enfin *Solo*, *Cette fois et Souffle* forment le quatrième et dernier programme. Sans acteurs ni dialogues, *Souffle* est particulièrement attendue. Cette pièce, écrite en 1969 en lever de rideau à *Oh, Calcutta* - Beckett la

retira lorsque les producteurs décidèrent de rajouter quelques créatures dénudées -, ne dure que trente-cinq secondes.

L'audition des pièces écrites pour la radio, la projection de celles conçues pour la télévision (dont *Tous ceux qui tombent*) ainsi qu'une série de débats organisés par Tom Bishop, dès le 1<sup>er</sup> août, à la Maison française de l'université de New York, complètent la présentation de cette intégrale.

H. B.

★ Beckett Festival, Lincoln Center, New York, jusqu'au 11 août. Tél. : (19) 1-212-721-65-00. Tous billets à 45 dollars (230 F environ).

### Michael Colgan, directeur du Gate Theatre de Dublin

## « C'est un auteur toujours représenté avec trop de révérence »

NÉ À DUBLIN, ancien élève du Trinity College (où Samuel Beckett fit également ses études), metteur en scène à l'Abbey Theatre, directeur puis délégué général du Festival de théâtre de Dublin, Michael Colgan dirige le Gate Theatre depuis 1983. Il y a produit *Oscar Wilde (Salomé)* et *Sean O'Casey (Junon et le Paon)*. C'est lui qui, en 1991, monta à Dublin ce Festival Samuel Beckett - dix-neuf pièces en trois semaines - présenté à New York jusqu'au 11 août.

« Comment est née l'idée de cette intégrale Beckett ?

« Évident, j'avais déjà le sentiment que Beckett était un auteur incompris : il était toujours représenté avec trop de révérence. Je lui trouvais, moi, beaucoup d'humour. Quand j'ai pris la direction du Gate Theatre, j'ai eu l'idée d'un one-man-show à partir d'un texte de Beckett. Je lui ai donc écrit. De manière abusive, il m'a suggéré d'autres textes... En 1986, un colloque consacré à son œuvre a eu lieu à Paris, auquel nous n'étions pas conviés, ce qui était surprenant ; aucun irlandais ne l'était. J'ai décidé que le Gate présenterait seul son spectacle à Paris. Hors colloque.

« Cela m'a permis de rencontrer Samuel Beckett. Nous nous retrouvons de temps à autre dans un petit café du PLM Saint-Jacques. S'il parlait volontiers d'une pièce qu'il montait, il était plus réticent à parler de son œuvre. De lui, me semblait-il, on ne connaissait que des instantanés : des poubelles, des urnes, *Godot*. S'il était célébré dans le monde entier, ses pièces étaient pour le moins méconnues. Pourquoi ? Je me souviens lui avoir donné une explication plausible : parce qu'il réclame en apparence peu de moyens

(une table, une chaise), parce que ses indications scéniques sont extrêmement précises (on a le sentiment de n'avoir « rien à faire »), il paraît plus facile à une jeune compagnie de démarrer avec *La Dernière Bande* que, disons, *Le Somme d'une nuit d'été*. Insensiblement, Beckett est donc devenu la propriété exclusive des démunis.

« Pourtant, en 1988, *Godot* avait été monté en même temps à Londres et à New York, au Lincoln Center d'ailleurs, avec de grandes pointures, dont Robin Williams et Steve Martin.

« Et Beckett avait tenté, en vain, d'y associer le metteur en scène Walter Asmus, avec qui il avait travaillé en Allemagne. Au bout de quelques rencontres, je lançai impulsivement : « Le Gate aimerait présenter toutes vos pièces en un cycle. » Il m'a adressé un regard étrange, l'étais sûr d'avoir commis un impaire ; il m'a simplement répondu : « Vous n'êtes pas sérieux... ? » Ce que j'ai pris pour le plus élégant des refus. Quelques semaines après, pourtant, j'apprenais qu'il avait demandé à son agent où j'en étais de mon projet. Il ne formulait qu'une seule demande, pas même une exigence : que *Fin de partie* ne partage pas l'affiche avec l'une ou l'autre de ses pièces.

« Dublin ayant été ée capitale culturelle d'Europe en 1991, j'ai mis les petits plats dans les grands : j'ai sollicité la participation de quatre pays associés d'une manière ou d'une autre à Beckett : l'Angleterre, l'Allemagne, l'Irlande et, bien entendu, la France. C'est ainsi que Pierre Chabert, Walter Asmus, le Polonais Antoni Libera et l'irlandais P.J. Laffan sont venus à Dublin. En mars 1996, le cinéaste anglais Karel Reisz (*Samedi soir-dimanche matin*) s'est joint à eux.

« Beckett, qui a d'abord écrit en anglais puis très tôt en français, est aujourd'hui « revendiqué » par les deux pays.

« Il serait probablement tout aussi furieux d'être traité d'« auteur irlandais » que de « dramaturge français ». Il appartient au monde entier. Il disait souvent qu'il s'était mis à écrire en français pour ne pas se laisser dévorer par une langue qui véhiculait les idiomes, les expressions de son enfance. Il est saisissant de penser que cet homme qui, écrivant dans sa langue et commençant à connaître un certain succès, a eu soudain le sentiment de régurgiter le langage des autres. Si *Oh les beaux jours* et *La Dernière Bande* furent d'abord écrites en anglais, les pièces *En attendant Godot* et *Fin de partie* ainsi que la trilogie de ses romans sont nées en français. Traduire littéralement le texte lui paraissait impossible. Beckett les a donc « réécrites ». Et, inconsciemment, sont revenues des expressions, des sonorités, des rythmes de sa langue natale - il en parle d'ailleurs dans *L'Innommable*.

« En 1970, j'assistais à une représentation de *Godot*, avec John Murphy. Il joue Eragration dans notre cycle new-yorkais. Murphy a un accent du Illinois si fort et une cadence si spontanée que j'étais persuadé qu'il improvisait. Rentré chez moi, j'ai comparé avec le texte. Il n'avait pas ajouté une seule syllabe. C'est une langue très particulière que l'« hibernien », l'anglais irlandais - et elle convient particulièrement à Beckett. Quand il écrivait en anglais, il écrivait en fait en « hibernien » ; il nous a paru important de mettre en valeur cet aspect-là de son œuvre. »

Propos recueillis par Henri Béhar

## Montpellier succombe aux charmes de Pepita

PEPITA JIMENEZ, d'Albeniz. Direction musicale : Josep Pons. Mise en scène : Lluís Homar. Décors et costumes : Frédéric Amat. Lumières : Dominique Borin. Avec Maria José Montiel, Soraya Chaves, José Cabero, Alfonso Echevarria, Enric Serra, Angel Odena. Orchestre de chambre du Teatro Lliure, Chœur Lieder Camera de Sabadell, Chœurs d'enfants du Conservatoire de Vila-Seca. Représentation : mardi 30 juillet. Prochains concerts du festival : *Idoménée*, de Mozart, 2 août. Intégrale des symphonies de Beethoven, sous la direction de Yehudi Menuhin : 3 et 4 août. Tél. : (16) 67-02-01-01.

### MONTPELLIER

de notre envoyé spécial  
Pour sa dernière semaine, le Festival de Radio-France et Montpellier Languedoc-Roussillon s'est mis à l'heure espagnole. Le Corum a accueilli pour un soir *Pepita Jimenez*, une œuvre méconnue d'Isaac Albeniz - surtout réputé pour ses compositions pianistiques - qui fut créée au Liceo de Barcelone il y a tout juste cent ans. Plus qu'une zarzuela ou un grand opéra, *Pepita Jimenez* est un opéra de chambre qui che Puccini, par exemple (*La Bohème* date aussi de 1896).

Hispanique, Albeniz se garde pourtant de toute espagnolade, et un rythme à trois temps presque omniprésent architecture la partition. L'œuvre recèle des audaces harmoniques, des hardesses dans la manière de lier voix et instruments. La coloration est un peu

uniforme : le musicien Josep Soler s'est efforcé d'y apporter quelques diversités en même temps qu'il a signé l'adaptation en espagnol. L'histoire est simplette, quoique non dépourvue d'arrière-plan idéologique : une jeune veuve aime un séminariste, amour divin contre amour terrestre, pressions de l'institution ecclésiastique et happy end.

Cet objet d'époque - qui ne fait pas oublier le futur compositeur d'*Iberia* - n'est pas comédie à traiter. Les responsables du spectacle ont trouvé la bonne distance, multipliant les clins d'œil amusés tout en laissant s'exprimer la fraîcheur des sentiments. Le décorateur a piqué sur le devant de la scène cinq drôles d'arbres où poussent des oranges, des citrons et... des coeurs. Les personnages sont joliment dessinés : le séminariste enroqué est aussi sexy qu'un vicair de Saint-Nicolas du Chardonnet, la belle veuve fait une entrée théâtrale enroulée dans des pieds jusqu'à l'ombrelle.

### CHANTEURS ET BONS COMÉDIENS

Les chanteurs, soigneusement dirigés, se révèlent de bons comédiens. Dans le rôle-titre, Maria José Montiel a de la prestance, de la sensualité et un beau timbre de soprano lyrique : emportée par l'élan, elle oublie parfois la justesse et les nuances, mais il faut du tempérament pour aller croquer tout cru un futur prêtre que l'église retient par les pils de sa sœur. Le reste de la distribution est bien en place, notamment la mezzo Soraya Chaves, qui est en plus une actrice intelligente.

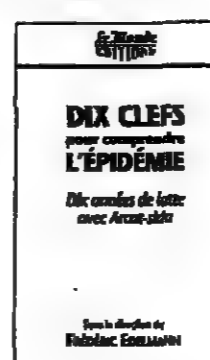
Le metteur en scène Luis Homar a placé l'orchestre sur le plateau derrière les protagonistes. L'effet visuel est beau, lorsque, balné par des lu-

mières rasantes, les instrumentistes se découpent sur le grand écran bleu. Dans la fosse, la trentaine de musiciens catalans du Teatro Lliure, dirigés par Josep Pons, sont un peu perdus. Là, ils imposent la partition, sans couvrir les voix, et leur présence, soutenue au début du second acte par d'excellents chœurs, ajoute à la distanciation scénique sans brouiller la représentation. Une suggestion : la firme Harmonia Mundi devrait enregistrer l'intégrale de *Pepita Jimenez*. Elle en a récemment

gravé des extraits avec le Teatro Lliure (CD HMC 901537), mais ceux-ci ne donnent qu'un reflet incomplet de l'opéra. En plus, ils sont chantés dans le texte original anglais qu'avait imposé l'auteur du livret, le banquier et mécène d'Albeniz, Francis Morley-Couts. Et donner cet opéra librique dans la langue de Shakespeare est aussi incongru que d'accrocher des moustaches sur le visage de la Jocaste.

Pierre Moulinier

### Le Monde EDITIONS



## DIX CLEFS pour comprendre L'ÉPIDÉMIE

Dix années de lutte avec Arcat-sida

Sous la direction de Frédéric Edelmann

Réflexions de fond, notamment éthiques, propositions d'actions, analyses ou évaluations des mécanismes mis en œuvre dans la lutte contre l'épidémie. Un livre utile pour faire face à la complexité du sida.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE



DE GUERRE LASSE  
Les « sous-lieutenants »  
de Mario de Carvalho  
page 26

LÉO FERRÉ  
page 27



# Le Monde LIVRES

VENDREDI 2 AOÛT 1996

25  
PORTRAIT  
Pierre Berès  
page 30

VOYAGE  
DANS L'ANTIQUITÉ  
De Rome à l'Orient :  
pèlerinages mythique,  
mystique et...sportif  
page 28



## Prénom : Béatrix

C'est en plein pays de Bray. Un village illipien, une placette en triangle, trois boulevards. La France profonde, en somme, au sens où profondeur égale mystère, intimité, inspiration. Volets bleus, rideaux de dentelle, la maison de Béatrix Beck ressemble à une chaumière de contes de fées. A côté, il y a d'ailleurs les nains de jardin des voisins. Et elle, Béatrix Beck, les yeux en billes, la bille toute ronde, l'impayable frange : une petite fille jouant à cache-cache derrière une vieille dame.

Car elle a beau avoir eu quatre-vingt-deux ans ce 30 juillet, l'auteur de *La Décharge* convient qu'elle reste imprégnée par cette alternance « d'épouvante et d'émerveillement » que l'on appelle l'enfance. Voyez ses nouvelles *Moi ou autres*, par exemple, où elle fait dire à Stanislas Lenclume, octogénaire : « Mon passé me poursuit. Il veut me tuer avec son pistolet à air comprimé. Délivrez-moi de cet aliéné. Non, laissez-le entrer. »

Son passé à elle n'est certes pas banal. Béatrix Beck naît en Suisse, en 1914. Son père, l'écrivain Christian Beck, d'origine italienne et lettonne, meurt de phthisie galopante alors qu'elle n'a que deux ans ; sa mère, triandaise, fantasque, se suicidera peu après le mariage de sa fille. Entre-temps, une éducation à la six-quatre-deux, entre mystère et

« Plus il y a de lecteurs, plus il y a de contresens. »  
Malicieuse, Béatrix Beck, avec sa bille toute ronde, préfère la musique des mots au bruit de la notoriété

« Il avait, dit-elle, ce qu'on appelle "l'écriture NRF", ou écriture blanche, qui me paraissait ce qu'il y avait de plus beau. Il était tenté par ce qui avait à peine d'existence. Dans *Si le grain ne meurt*, par exemple, il raconte qu'enfant, il se dormait rendant-vous à lui-même en se disant : il faudra que tu te rappelles, dans dix ans, ce moment absolument insignifiant où il ne se passe rien. » « Décrire le rien », avec la plus grande sobriété, sans verbalisme ni tentation de plaire ; s'intéresser aux vies minuscules, donner une voix à ceux qui n'en ont pas : telles sont aussi des lignes qui traversent l'œuvre de Béatrix Beck. Après quelques livres autobiographiques (*Une mort irrégulière*, *Des accommodements avec le ciel*) et un texte « transitoire », *Cou coupé court toujours* (1967), elle donne des romans et des nouvelles où elle s'est « débarrassée d'elle-même » (*Devancer la nuit*, *Josée dite Nancy*, *Stella Corfou*) (3). Mais son principe d'écriture demeure : « pas de mots plus grands que les choses ». (« Vous connaissez, dit-elle, l'exemple que donne Stendhal ? Lorsqu'il était consul à Civitavecchia, une jeune fille avait été assassinée dans la rue. « Cela faisait une petite tache brune », écrit Stendhal. Puis il ajoute : « C'est ce que M. Victor Hugo appellerait baigner dans son sang. »)

littérature. Très tôt, elle apprend à lire dans le sable, avec les *Voyelles* de Rimbaud. A cinq ans, elle « croit écrire », des romans-feuilletons, des poèmes, des drames. « Chez mon grand-père, sur la pelouse, il y avait un étudiant qui lisait du théâtre à ma mère. Plus tard, j'ai compris que c'était Tchekhov. Moi, j'écrivais des saynètes que je prenais pour des drames. Les lieux, les personnages avaient tous des noms russes... Ecrire était simiesque, j'imagine. Cocteau a raison : l'homme a un perroquet sur une épaule et un singe sur l'autre. »

N'importe, elle a attrapé le goût des mots. Elle, la « grenouille d'encre » - c'est le titre d'un de ses livres pour la jeunesse (1) -, deviendra une « écrivassière ». (« J'aime ce terme. Il me fait penser au Bestiaire d'Apollinaire. Ecrivassier, écriveuse... Moi non plus, je ne marche pas droit. ») Pourrait-elle faire autrement, d'ailleurs, en étant tombée si jeune dans le chaudron de la littérature ? Elle se souvient d'avoir vu Colette « dans sa chambre d'hôtel (...), les cheveux tirés en roux, les ongles des orteils peints » (2). Et surtout Gide, autrefois ami de son père, dont elle deviendra la dernière secrétaire. « Il avait un bonnet, un couvre-chef extraordinaire qui me faisait penser à ceux que l'on voit à Louis XI. Et un sens des couleurs... Des mitaines orange, une écharpe de laine framboise ! »

En 1948, quand sort *Barry*, son premier livre, Gide fournira à la jeune fille des « critiques précieuses », telles que : « très mauvais », « pas du tout dans le ton de l'ensemble ». Lorsqu'elle reçoit le prix Goncourt pour *Léon Morin*, prêtre, en 1952, l'auteur de *Paludes* est déjà mort. Mais sa leçon restera vivace.

UN ARBRE DE NUIT ET AUTRES HISTOIRES de Truman Capote. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Doubrovski et Maurice-Edgar Coindreau, Gallimard, « L'Etrangère », 228 p., 55 F.

Un arbre de nuit est à l'opposé des *Portraits et impressions* parus l'an passé, et ces nouvelles, écrites pour la plupart quand Truman Capote avait vingt ans, permettent de mieux comprendre quel réconfort il pouvait trouver du côté des stars, de leur cruauté insignifiante, de leurs paillettes d'adultes, lui qui avait dans la tête tous ces cauchemars d'enfant. « Monsieur Maléfique », la première histoire du recueil, a été écrite en 1945. Truman Capote, à vingt et un ans, écrit déjà comme Karen Blixen quand elle en avait soixante. « Monsieur Maléfique » ressemble à un conte gothique. C'est l'histoire de Sylvia, une jeune sténodactylo de province venue travailler à New York. Elle vit chez Estelle qui est bête comme ses



Au fur et à mesure, son rapport aux mots se fait plus joueur, cependant. Exemple : elle explique qu'un matin elle a entendu « dans un demi-sommeil », la voix limpide d'un jeune garçon chantant « Te Deum linoleum... ». Cette rime incongrue fournit le début d'une nouvelle de son dernier recueil, *Prénoms*. Celui-ci, comme beaucoup d'autres, est truffé de bouts de vers, de mots tordus, de sonorités qui s'entrechoquent, d'expressions populaires, de lapsus calami, d'inventions langagières, de trouvailles

destructrices... Pour cela, Béatrix Beck a souvent été comparée à Queneau, ce qu'elle trouve injustifié. Non, dit-elle, son travail sur le langage est plutôt celui d'un « ouvrier manuel ». D'un « menuisier » qui assemblerait les mots « comme différents bois » pour que « ça tienne ». Avec, toujours, ce souci de l'épuration. « Michel-Ange disait : étant donné un bloc de marbre, si on enlève ce qui est en trop, ça fait une statue. Je me dis : étant donné un brouillon. On écrit n'importe quoi, n'importe comment. Si on supprime,

on arrive à un texte. » Pour *Prénoms*, elle admet qu'elle a pu être influencée par son propre prénom, « qui n'est guère commun et que tout le monde écorche ». Les initiales savent qu'on ne doit pas prononcer le « x » : « Béatrix comme perdris », disait son père, qui l'avait choisie. Ce prénom lui va bien, pense-t-elle : « un peu dur et peu féminin comme moi ». Construire un ensemble de variations sur des prénoms connus ou attrapés au vol ? Oui, cette idée lui plaisait. Un jour, elle avait été séduite par ce mot

d'un prédicateur : « Pensez à chacun par son prénom. » « Ainsi, dit-elle, on fait fi de ce qui est à l'extérieur de l'être. Que le nom soit un grand nom de France ou celui de Tartempion, qu'il évoque un métier ou une nationalité, quand on pense à quelqu'un par son prénom, il n'y a aucun ajout. » Qui connaît Béatrix Beck retrouvera dans ces seize petites pièces quelques-unes de ses constantes : art du portrait bref, du profil perdu, tendresse pour la racaille, les sans-logis-sans-papiers-sans-toit-ni-loi, échos bibliques, gouaille, verveur du verbe, tremblé des sentiments, légèreté, liberté, dérision...

Ne demandez pas à Béatrix Beck si elle a la notoriété qu'elle mérite. Peu lui chaut. Comme Stendhal, elle veut écrire pour les « happy few ». Elle reconnaît que « pour un écrivain, ce n'est pas forcément très satisfaisant que ses auteurs aient seulement l'oreille d'un petit nombre ». « Mais pour moi, dit-elle tranquillement, c'est parfait. Plus il y a de lecteurs, plus il y a de contresens ! » Coup d'oeil en point de suspension. Sourire... Le temps qui va, non plus, ne l'effraie pas. « Si la vieillesse est un naufrage, il arrive que les naufragés abordent des rives bienheureuses, celles du détachement. On prédit à certains qu'ils resteront. Balthus puisque la planète est périssable. On touillera le soleil comme on masse les coeurs silencieux, mais ce ne sera qu'un surris. »

(1) Gallimard Jeunesse, 1983. Dans la collection « Neuf » de L'Ecole des loisirs vient également de paraître un recueil de contes intitulé *L'île dans une bassine d'eau* (202 p., 64 F.). (2) Voir le bel entretien de Béatrix Beck avec Valérie Martin La Mesle dans le *Magazine littéraire* de juin 1994. (3) La plupart des livres de Béatrix Beck sont publiés chez Gallimard et Grasset.

PRÉNOMS de Béatrix Beck. Grasset, 182 p., 89 F.

## Un rêve à dix dollars

Truman Capote en gothique avec ce recueil de nouvelles de jeunesse

piéds et contente de l'être. Estelle ne comprend pas pourquoi Sylvia ne lui envie pas davantage son mari, sa maison, et sa vie entière - elle l'a pourtant hébergée pour ça. Un peu avant Noël, Sylvia croise un immense Père Noël électrique qui se donne des claques sur le ventre. Puis elle entend parler d'une miss Mozart, intendante et infirmière d'un certain M. Revercomb. Elle se rend à l'adresse indiquée. Il y a des gens dans une étrange salle d'attente, un valet de chambre noir à la beauté trouble et aux yeux rougeâtres. C'est un endroit où l'on peut vendre ses rêves. Sylvia se fait un ami, un ancien down et ancien agent d'assurances. Il lui explique que les rêves sont un peu l'esprit de l'âme. « M. Maléfique (l'autre nom de M. Revercomb) n'a pas d'âme, alors il vole, comme il te volerait tes poupées ou une aile de poulet dans ton assiette. » Ce jour-là, Sylvia vend pour 10 dollars un très

bon rêve : celui des trois enfants aveugles. Evidemment, elle sait, depuis le début, qu'elle est perdue. Un de ces jours, elle n'en aura plus du tout, il n'y aura plus rien à voler. Estelle va pouvoir triompher.

« L'Arbre de nuit », qui donne son titre au recueil, fait plutôt songer à cette nouvelle de Flannery O'Connor, *Les braves gens ne courent pas les rues* : c'est le même climat d'absurdité inquiétante, peuplée d'objets familiers mais tordus, de gens cha-leureux mais ma-bouls. Kay, l'héroïne, monte dans le dernier wagon du train qui la ramène à Atlanta. Elle a un tailleur gris, une gu-tare verte, un visage maigre, agréable, et sérieux. C'est l'hiver. L'intérieur du wagon est tout dé-braillé, peluche rouge bouillie et sa-lée, boiserie écaillée, écorces d'orange par terre, bouts de sand-wiches, trognons de pomme. Il y a là, dans un compartiment isolé, une grosse femme aux yeux de

mouton, avec des bajoues plâtrées de rouge, une haleine de gin, des jambes si courtes qu'elles ne touchent pas le sol, et un chapeau abominable bleu lavande où est cousu un bouquet de cerises en porcelaine. Elle montre son voisin : « Lui, il est infirme, sourd-muet. Tu piges ? » Elle fait la conversation, en se curant l'oreille avec son doigt. Elle était voyante à La Nouvelle-Orléans. Maintenant, ils ont un numéro de music-hall : Lazare, l'homme enterré vivant. « Peut-être que tu ferais pas tant ta sucree si tu savais qui on est vraiment », dit la femme, qui est devenue assez menaçante. Kay a voulu demander au contrôleur de changer de place. Bizarrement, il n'a pas entendu. La grosse femme parle, le sourd-muet s'agite et frotte son amulette magique : cela ressemble à un cauchemar.

Kay, écrit Truman Capote, reconnaît sa panique : cette terreur enfantine que provoquent les branches hantées des arbres de nuit. Elle en meurt. Les terreurs de l'enfance colorent le monde pour toujours. Elles en disent la vérité.

Geneviève Brisac

« Livres de poche »

## Que la loi demeure

La sidération de l'amour naissant impose une révolution ou une pétrification

ELLERIKLIFF  
de Theodor Fontane.  
Traduit de l'allemand  
par Denise Modigliani,  
éd. Le Serpent à plumes,  
216 p., 85 F.

Est-il raisonnable d'intégrer l'aspect d'un livre dans les prémisses de la lecture ? Est-ce que le format, le dessin ou la photo de couverture ont une importance ? Certains répondront d'un haussement d'épaules. D'autres lanceront un « non » catégorique. Qu'il soit pourtant permis de souligner que le *Elleriklipp* de Fontane est un joli livre. Trop joli, peut-être. Et trompeur si l'on se fie au détail de la sculpture dont la photographie orne la couverture : un fragment de *Daphnis et Chloé* par Carpeaux. Le sourire italien, le baiser enfantin animés par les reflets de marbre n'ont, semble-t-il, rien à voir avec l'histoire violente d'*Elleriklipp*, ce rocher qui passe pour un lieu maudit. Mais ce mensonge de l'esthétique a l'avantage de laisser intact le plaisir de la découverte.

Fontane, ce Prussien d'origine huguenote, modèle avoué de Thomas Mann, n'en finit pas de hanter l'imaginaire des écrivains allemands ; le dernier livre de Günter Grass, qui sortira bientôt en traduction et a déjà donné lieu à tant de polémiques, ne cache pas tout ce qu'il doit à ce père fondateur du réalisme allemand, reprenant même comme titre les derniers mots d'*Effi Briest* qui assure la renommée de Fontane : « Une longue histoire ». Ce que cet auteur avait de fascinant, on le devine déjà dans cette nouvelle qui date pourtant de ses débuts d'écrivain.

Passionné par l'histoire et par les légendes, Fontane écrit ce texte comme une longue ballade où le merveilleux exacerbe le réel. Le point de départ d'*Elleriklipp* est

un fait divers qui a eu lieu au XVIII<sup>e</sup> siècle dans un village du Harz, un drame de la jalousie. Mais Fontane, qui a pourtant longtemps été journaliste, se garde de faire du reportage. La nature sauvage a sa part dans ce drame où se conjuguent malédiction et fascination. Fontane conseillait lui-même au critique d'aller lire sous les sapins du Harz « l'histoire de la belle enfant aux cheveux blonds roux qui n'est pas née sous une bonne étoile ». Lorsque le destin frappe à la porte de Baltzer, le garde forestier, personne ne se doute que c'est la mort qui fait son entrée dans la maison. Les règles morales qui régissent la vie domestique chez ce veuf intègre et scrupuleux semblent le mettre à l'abri du malheur. L'arrivée de Hilde, la petite orpheline, va pourtant bouleverser la vie de tous les habitants de la maison. Pas de façon précipitée. Les choses prennent leur temps, et le bonheur semble même vouloir l'emporter. Mais immuable est la Loi. C'est ce que répète Melcher, le vieux berger ; même s'il passe pour un fou, un illuminé, il est le seul à voir venir le danger.

### DÉSIR INASSOUVI

Fontane observe, laissant les choses s'enchaîner dans un mélange de malédiction et de fascination. Malgré la distance que l'auteur garde vis-à-vis de son héroïne, on devine toute la tendresse qu'il éprouve pour cette jeune femme marquée par la nostalgie. Celle-ci n'est pas synonyme de regret mais traduit la force du désir éternellement inassouvi. C'est peut-être ce que nous révèle en fin de compte le mensonge de ce baiser retenu dans le marbre et dont l'image marque la couverture comme un rêve de pierre.

Pierre Deshusses  
★ Out para récemment chez Belfond *Cécile et les années d'enfance*, traduits par Jacques Legrand.

## Paysage pendant la bataille

Un empire colonial en déliquescence, des soldats égarés, les reliquats de la grandeur portugaise... Dans un morne décor, Mario de Carvalho cisèle trois nouvelles où l'ironie annonce le drame

LES SOUS-LIEUTENANTS  
(Os Alferes)  
de Mario de Carvalho.  
Traduit du portugais  
par Marie-Hélène Pivnik,  
Gallimard, 122 p., 80 F.

Précipité dans le gouffre d'oisiveté de la période centrale, le lecteur peut opter pour deux types de comportements : soit se munir d'une provision de gros livres et de longues histoires – pour s'assurer qu'aucune de ses minutes de liberté ne sonnera creux –, soit choisir de voyager léger en misant sur l'intensité. A ceux-ci, qui n'ont pas beaucoup de place dans leurs bagages ou un penchant pour la concision, l'ouvrage de Mario de Carvalho devrait procurer quelques moments excellents. En trois petits récits taillés suivant les règles très ajustées de la nouvelle « à chute », ce romancier de talent réussit à jeter un doute sur les valeurs du monde civilisé.

Pas de grandes tirades, pas de discours ampoulés, pas l'ombre d'un jugement moral explicite. C'est l'ironie seule qui sert de détonateur dans *Les Sous-Lieutenants*. Le regard cruel de narrateurs dépourvus d'illusions met en relief une série de situations absurdes, dont la tonalité oscille entre le drame et la comédie. Ces sous-lieutenants, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, sont des soldats de fortune, appelés à servir le Portugal sur le front d'une colonisation en voie de pourrissement avancé. Arrachés à leurs occupations ordinaires, ils ont été catapultés en Afrique ou à Timor pour défendre les restes d'un empire dont ils se moquent éperdument, un empire dirigé par le dictateur Salazar.

D'eux, nous ne saurons pas grand-chose, pas même leur nom. Et c'est justement cet apparent détachement, cette fausse froideur, qui donne une partie de leur force aux nouvelles. Car les drames sur-



« Lisboa, Lisbonne, Lisbon... », seul lien mythique pour ces soldats de fortune

viennent avec violence en plein désert, dans des lieux relativement indéterminés, à la fois repliés sur eux-mêmes à cause de la guerre et ouverts sur des horizons insaisissables. Avant de faire éclater ses bombes, l'auteur endort la méfiance du lecteur en décrivant des paysages miocènes, « immenses », différenciés comme une « étendue de boue spongieuse » ou comme une « savane nébuleuse ».

Dans l'attente du drame, tout est mou, peuplé de « gestes de découragement », de gens qui « boîlent aux cornelles », de phrases interrompues, d'actions soumise au hasard. Les relations humaines sont encombrées de vagues saluts militaires, de poignées de main sans conviction, totalement vides. L'unique lien entre ces hommes semble être une référence nostalgique à la mythique Lisbonne, cette « Lisboa, Lisbonne, Lisbon, Lisbon »,

*Lisbona, Lisbie, Lisbelle de mes rêves, chère ville de mes amours*, ainsi que la fantasmie l'un des sous-lieutenants, rapatrié sanitaire pour avoir fait joujou avec une grenade d'exercice.

Le temps, aussi, s'étire à perte de vue, embrumé par de longues attentes et des périodes de mortel ennui. Les réflexions espiègles que se fait *in petto* le jeune officier forcé de subir le « speech » d'un colonel de cavalerie particulièrement cinglé sont ainsi d'une insupportable drôlerie. L'humour est une autre ruse de l'auteur pour différer le tragique et rendre son irruption plus brutale. Une ruse qui peut aller jusqu'à la manœuvre dilatoire lorsque Mario de Carvalho s'offre une gigantesque – et décapitante – note de bas de page pour informer le lecteur que le racisme dont font preuve certains de ses personnages échappe à sa responsabilité.

Quand les bombes finissent par exploser, elles soufflent d'un coup toutes les apparences de civilisation que pouvaient se donner ces lambeaux de sociétés coloniales. Dans le contre-jour d'une écriture surtout descriptive, apparaît une réflexion sur le devenir de groupes d'hommes menacés. D'où il ressort que l'héroïsme n'est pas un penchant naturel et que la cruauté, la bêtise et la lâcheté font bon ménage avec la détresse. Les personnages de militaires rigides, acharnés à maintenir un décorum en pleine savane, ces individus qui avaient un moment pu rappeler les Anglais sous les tropiques de Somerset Maugham, sont abruptement démasqués. Au sortir de chaque nouvelle, il ne reste qu'une sorte de vertige, un vaste créneau sous un ciel blanc, exactement comme après une bataille.

Raphaëlle Réroлле

## Le joli ténébreux et son mentor

Biographe de Pierre Louÿs et de Jean de Tinan, Jean-Paul Goujon a rassemblé leur correspondance croisée. Témoin d'une complicité intellectuelle et d'une amitié de jeunesse brisée... par une femme

CORRESPONDANCE 1894-1898  
de Pierre Louÿs et Jean de Tinan.  
Présentée et annotée  
par Jean-Paul Goujon,  
éd. du Limon (230, rue  
Saint-Charles, 75015 Paris),  
collection « Ego scriptor »,  
429 p., 180 F.

La correspondance croisée de Pierre Louÿs avec Jean de Tinan – près de deux cents lettres – couvre cinq années de leur jeunesse commune. La tâche de Jean-Paul Goujon, excellent biographe des deux épistoliers (1), qui vient d'établir le texte de cette correspondance, ne fut pas facilitée par la lamentable dispersion des archives de Louÿs.

C'est en mars 1894, dans le salon de M<sup>me</sup> de Saint-Marceaux, que Tinan, vingt ans, et Louÿs, vingt-quatre, se rencontrèrent : Jean de Tinan, fils unique d'une famille de la vieille noblesse protestante désargentée, faisait des études d'agronomie à Montpellier et venait de publier *Un document sur l'impuissance d'aimer* ; déjà introduit auprès de José-Maria de Heredia, Judith Gautier, le Sâr Péladan, Félicien Rops, « il était le joli ténébreux », écrivit Rachilde, dont rêvent les vierges sages et que ruinent les vires folles ». Louÿs, habitué des salons, avait publié *Astarté* (1892) et n'allait pas tarder à jouer d'une certaine gloire littéraire grâce aux *Chansons de Bilitis* (1894). Quand Tinan vint habiter la capitale, Pierre Louÿs joua immédiatement son rôle de mentor, le présenta au Mercure de France et lui fit connaître Debussy, Herold, Lorrain, Régner. Deux revues allaient naître de cette communauté intellectuelle, Pan et surtout *Le Centaure*, auquel Louÿs et Tinan collaborèrent en 1896 et en 1897 sous l'égide du nietzschéen Henri Albert.

Dans leur correspondance, une fois dépassé le respect ému des

commencements, une fois le tutoiement acquis au cours de l'année 1895, autodérision et parodie furent de mise jusqu'en 1897 : rivalisant d'érudition et d'esprit, ils s'écrivaient en poèmes satiriques qu'ils signaient, par moquerie, du nom des chanteurs officiels, ils « jaspinaient » et ragotaient, multipliant néologismes et jeux de mots avec une verve potache... Pour autant, Tinan n'était pas d'un commerce suave : quand il fut question d'associer Viéty-Griffin au *Centaure* alors en préparation, il écrivit : « Deux choses sont je crois néfastes à des littérateurs qui débutent : la politesse et la faiblesse. [...] Si l'inscription parmi nos rédacteurs de Francis Viéty-Griffin [...] n'est, (car elle l'est) qu'une simple question de politesse ou de faiblesse je m'y déclare absolument opposé. » Quant à Louÿs, sa tendresse de frère aîné envers son cadet parfois déprimé et suicidaire, son attention bienveillante d'écrivain à succès envers son pair, encore très peu connu, qui devait s'épuiser à divers travaux d'écriture (en 1897, Tinan fut le « nègre » de Willy pour *Maîtresse d'esthètes*) et de journalisme (il tint au *Mercury de France* la chronique des « sciences biologiques », puis celle des « cirques, cabarets, concerts »), l'amenèrent à dispenser quelques conseils de carrière : « Il faut faire du *Stendhal* avant de faire du *Allais* si l'on veut avoir une influence c'est-à-dire, une vie heureuse. Sinon, on reste *Allais* jusqu'à la mort... » C'était croire que Tinan avait la vie entière devant lui et aucun souci d'argent – ce qui ne fut pas le cas.

Même dans le domaine des sentiments, leur complicité était grande : tous deux étaient partagés entre légèreté et idéal, entre des liaisons faciles et des « amours de tête » délicieusement cérébrales : « l'affolement [...] entre le sexe et la tendresse », dont parlait

Tinan, s'exprima dans leurs lettres jusqu'en 1897, même chez Louÿs, qui semble pourtant plus affranchi de toute morale. En réalité, il n'y avait qu'en l'amitié qu'ils voulaient avoir confiance, l'un et l'autre... Mais, justement, leur amitié fut irrémédiablement gâchée à cause d'une femme : en février 1898, Jean de Tinan – dont le roman autobiographique, *Pensées réussies*, venait de sortir avec quelque retentissement – devint l'ami de Marie (l'épouse de Henri de Régner) que Pierre Louÿs, alors absent, aimait avec passion. Ce n'est que quelques temps après que la jeune femme se rendit compte qu'elle était enceinte de Louÿs : elle rompit alors avec Tinan, qui en fut extrêmement malheureux. Quant à Louÿs, il s'estima horriblement trahi, non par elle mais par lui...

### CAUCHEMAR TRIANGULAIRE

Et la maladie dont commença à souffrir Tinan, une néphrite cardiaque chronique qui allait l'emporter à vingt-quatre ans, commença ses ravages. Gardé-malade paternel et amer, Louÿs allait assister à l'agonie de son bref rival, pendant l'été et l'automne de 1898. La mort de Jean de Tinan, le 19 novembre, peu après une dernière visite de Marie de Régner et de Pierre Louÿs, mit fin à cette amitié prodigieuse muée en cauchemar triangulaire : « Ainsi Jean aura conservé jusqu'à la fin, écrit Louÿs à M<sup>me</sup> Bulteau, l'illusion d'avoir un ami. En somme, ces illusions-là valent bien des réalités. Mais il aura fait que je les ai perdues. » Nommé exécuteur testamentaire, Louÿs rendit à Marie de Régner ses missives, puis il réunit ses propres lettres et celles de Tinan, rangea soigneusement les manuscrits de son ancien complice dans un meuble attitré, à côté des siens, de ceux de Gide et de Wilde...

Grâce au travail obstiné de

Jean-Paul Goujon, c'est encore un peu de l'influence savante et secrète de Louÿs qui perd de son ambiguïté et gagne en profondeur, en séduction. C'est aussi la figure du juvénile et doué Jean de Tinan – dont Léautaud évoquait la « sensibilité », le « scepticisme » et la « grâce » –, que ces pages révèlent : l'autobiographie affective et intellectuelle esquissée dans ces lettres permet de cerner les contours d'une forte personnalité littéraire, certes habilement débridée par Pierre Louÿs, mais à l'évidence prête à prendre tous les risques... Encore eût-il fallu ne pas oublier, si jeune, de vivre.

Claire Paulhan

(1) Pierre Louÿs, *une vie secrète*, 1870-1925 (Seghers/Jean-Jacques Pauvert, 1988) et Jean de Tinan (Pion, 1991) ; et aussi *L'amitié de Pierre Louÿs et de Jean de Tinan* (A l'écart, 1983) et *Lettres inédites de Jean de Tinan à André Leboy* (Complément à la bibliothèque de Pascal Pia, 1984, 15, av. de la Reine-Astrid, 4831 Dohain, Belgique).

Signalons également, parmi les publications récentes concernant Pierre Louÿs : *Correspondance particulière 1898-1919* avec Curatinsky (Séguier), *Mon Journal 1887-1888* (coll. « L'Ecole des lettres », Le Seuil/« L'Ecole des loisirs »), un recueil de nouvelles, *L'Homme de pourpre* (Le Castor Astral). Enfin, Jean-Paul Goujon publie, à tirage limité et commercialisé en vente directe, le *Journal de Meryem* (88 p., 120 F. A commander aux éditions du Limon). Ce curieux texte fut rédigé par Pierre Louÿs et André-Ferdinand Herold en juillet-août 1894, alors qu'ils séjournaient en Algérie et qu'ils avaient fait venir dans leur maison, à Constantine, une jeune Ouled Nail de seize ans, Meryem bent Ali : membre d'une tribu dont les femmes se livraient à la prostitution pour constituer leur dot, elle avait été la première maîtresse d'André Gide puis de Pierre Louÿs, qui en fit le principal modèle, enfanz-

## CONCOURS D'ECRITURE DE L'ETE

### "Paroles de révolte"

Place est faite aux paroles au rassemblement, paroles du mouvement et de la rébellion, paroles de tous ceux qui ont osé se cogner avec l'autorité et avec les idéologies.

### MEMBRES DU JURY

Josyane Savigneau (Le Monde), Roger Dodoun (France Culture), Mehdi Belhaj Kacem (écrivain), Marie-Christine Bertrand-Douris (24 heures du livre).

### LES PRIX

1<sup>er</sup> Prix : Colifret Le Robert en 2 volumes du "Dictionnaire historique de la langue française" d'Alain Rey.  
2<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> Prix : Le dernier Plantu (Le Monde Éditions), "Mémoire des migrations" (Le Monde Éditions), disques laser, cassettes, (France Culture).

### EXTRAIT DU REGLEMENT

Art. 1 : Ce concours est destiné à récompenser une lettre inédite de langue française sur le thème "Paroles de révolte".

### REGLEMENT DISPONIBLE AUPRES DE :

"24 heures du livre"

100 Grande Rue - 72000 La Maye.  
Tél : (06) 43 24 09 68 / Fax : (16) 43 24 02 66

Heure de rendez-vous le 11 août 1996

Prononciation des résultats pendant la manifestation des "24 Heures du Livre du Mans" 12 et 13 octobre 1996.

24 heures du livre, France Culture, Le Monde.

هكذا من الأصل



bataille

لغة

l i t t é r a t u r e s

LE MONDE / VENDREDI 2 AOÛT 1996 / 27

## Cap sur l'île Ferré

« Envoyé » par une voix qui n'a pas cessé de le hanter, notre collaborateur Robert Belleret tente d'approcher au plus près la vie de cet artiste « hors normes »

LÉO FERRÉ,  
UNE VIE D'ARTISTE  
de Robert Belleret.  
Ed. Actes Sud/Léméac,  
774 p., 180 F.

C'est adolescent que Robert Belleret fut séduit, littéralement « séphonné », par Léo Ferré « chanteur à la stature massive sinon courte, au front dégarni, aux mignolles canailles ». En novembre 1963, à l'heure où le twist s'apprête à ravager l'hexagone, l'auteur de *Graine d'ananar* et de *Pépée*, vos papiers donne une série de récitals à l'Alhambra. Ferré a quarante-cinq ans. A cette époque, le Tout-Paris affectionne encore le music-hall. Le soir de la première, la foule bruit de la présence d'Elisa et de Louis Aragon, de Michèle Morgan, Marcel Carné ou d'Alain Delon. Rideau rouge, comme au théâtre. Robert Belleret, auteur de la plus complète des biographies de Léo Ferré, est dans la salle. Le récit le prend à la gorge. La voix : « Si elle touche, elle ne lâche plus ». Le personnage : « Sans doute perçoit-on, confusément mais irrésistiblement, qu'il n'y aura rien à négocier avec ce citoyen hors normes ».

Ferré est à un moment-clé de sa carrière. Depuis 1947, où Catherine Sauvage et Jean-Roger Caussimon l'ont porté sur les fonts baptismaux avec *Monsieur William*, le chanteur a commencé une longue éclosion. L'Alhambra est l'instinct de l'envol. Pépée est encore bébé : Léo et sa seconde femme, Madeleine, compagne des premiers succès, du Milord l'Arseuil à l'Arlequin, se prennent d'amour pour cette jeune femme aux allures d'enfant, propriété des Marquis Family, une troupe qui présente un numéro de chimpanzés en première partie. Pépée, force brute de la nature, capable de coller des baffes aux visiteurs, d'arracher les gouttières avant de revenir à ses câlineries, marquera les limites d'un bizarre no-



Léo Ferré : une longue éclosion

man's land, zone glauque entre l'humain et l'animal, d'où le couple Ferré sortira blesé jusqu'à la folie. « J'avais les oreilles de Gainsbourg/Mais toi j'avais pas besoin d'oreilles/Pour les replier la nuit/Dis que lui... ben oui/Pépée », écrit Léo Ferré, avant d'expliquer lors d'une « Radioscopie » de Jacques Chancel : « Pépée, la nuit, elle mettait ses oreilles à plat pour dormir, le matin, elle mettait ses amples : c'était très étonnant ». Léo Ferré, lui aussi, avait de l'oreille. Fils et petit-fils d'italiens et de monégasques, il était venu à la musique par les ser-

mons et les vèpres imposés par un pater familias bonni et les mouvements d'obédience de la boutique de son oncle Alexandre. Le récit de l'enfance de cette *Vie d'artiste* est savoureux - la mère, les cousines, l'Italie, le pensionnat, la haine des « hommes en noir » et la rencontre avec *Monsieur Tout Blanc* (le pape Pie XI) effleurent l'univers abyssal, pour ne pas dire badal, de Léo Ferré.

Le chanteur était une île à lui seul : en achetant celle de Du Guesclin, entre Saint-Malo et Cancale, puis en s'installant à Perdigal, dans le

Lot, avec une véritable Arche de Noé - chiens, chats, cochons, moutons, chimpanzés -, le poète organisait son enfer. Au printemps 1968, il quitte Madeleine, dépressive, les animaux sont tués. La machine est relancée, qui le mènera en Toscane, aux côtés de Marie-Christine et de ses trois enfants.

Là où Claude Féloutier, dans une biographie agile *Léo (1)*, cherche l'ossature du personnage sans s'embarrasser de détails, Robert Belleret s'enfonce dans son épaisseur. Pour cette approche, sept cents pages, c'est peu, et c'est parfois trop. Tout feu, enrichie de citations (de chansons, de poèmes), d'extraits de *Benoît Misère*, roman autobiographique, ou des *Mémoires d'un magicien*, de Madeleine Ferré, cette vie de Léo est nourrie à l'admiration. Elle manque parfois de distance. En faisant la part belle aux critiques publiées dans les journaux tout au long d'une carrière de chanteur qui durera de 1946 (à Saint-Germain-des-Près, au Bœuf sur le toit) jusqu'en septembre 1992 (dernier récital à Saint-Florentin, Yonne), Robert Belleret protège Léo de son jugement.

Pour l'auteur, Ferré se mérite : ainsi, en mai 68, Léo l'anarchiste chante à la Mutualité. Robert Belleret y retrouve sans plaisir des amis de lycée, « pourtant gravement "fil-pacchistes" », qui constitueront « la cohorte, folklorique, mais sympathique, des Proudhon de pochettes-surprises et des Bakounine de la dernière pluie... » qui suivront désormais Ferré. Autrement plus convaincant est Robert Belleret lorsqu'il émet des doutes sur l'homme, que les femmes inquiètent, attirent, attirent. Il peut alors critiquer le machisme latent de *La Tête Noire* sans s'en attrister. Pendant ce temps, Pépée reste un mystère.

Véronique Mortagne

(1) Laffont, 240 p., 119 F.

SUR LA TÊTE DU BON DIEU  
de Jean-Louis Bourdon.  
Flammarion, 220 p., 99 F.

P eut-on mourir d'amour aujourd'hui ? C'est la question que pose le beau roman de Jean-Louis Bourdon, *Sur la tête du bon Dieu*. Une affirmation ? Un serment du moins : il vaut mieux mourir d'amour que tuer sa vie à conquérir la gloire. Ce récit heurte de plein fouet notre scrupule à étaler la douleur. Jean-Louis Bourdon, auteur dramatique à succès, ne craint pas l'excès et l'exhibitionnisme et oppose avec délectation la tragédie de la fuite aux accommodements tempérés de la survie.

Gérard Delétolle, le héros, est « poète de fond » comme on le dit d'un coureur. Les mots sont sa richesse : leur ajustement double la vie, leur embrasement s'y substitue. Le poème est le cri du vaincu qui palie tous les échecs. Gérard nous raconte quelques semaines d'une histoire que l'on imagine durer éternellement, dans la même tension idéale et désespérée. Il n'a pas de travail et n'en cherche pas ; il n'a pas de foyer (l'a-t-il perdu avec la femme aimée, Marie, qui donne son nom à toutes les femmes ?) et refuse d'en trouver. Ce qui fait sa victoire, c'est qu'il n'est pas victime d'une société qu'il injurie. Il rêve une vie qui n'existe plus que dans son imagination. Pour lui, le corps est accessoire dans ses besoins, unique dans ses désirs, exceptionnel dans sa résistance au malheur.

Écrit à la première personne du singulier, *Sur la tête du bon Dieu* oublie les premiers chapitres qui font craindre une surcraie trop virtuose du lamento du pauvre - est un hymne haletant à l'amour fou. Le héros est en quête d'une femme qui, hors du temps et des codes d'une société impitoyable, serait la réponse défini-

tive à un mal de vivre inexpugnable. Le verbe, tenu très haut, est une réussite, tant Jean-Louis Bourdon (spécialiste des dialogues qui sonnent juste dans leur débile onirique) évite avec humour les pièges d'un thème fort en clichés. L'amour sans cesse brisé ne connaît comme un mirage aux canifours de pluie d'une litanie de l'absence.

Le romancier stigmatise notre société et voue aux gémonies la religion qui obscurcit les yeux. Mais Gérard Delétolle ne peut être plaint. Il a la force de ceux qui n'ont plus rien à perdre, exploitent à outrance la liberté de parole et - bien sur - clament sans vergogne leur souffrance sans écho.

Des femmes viennent vers lui - jamais la bonne -, des hommes aussi comme l'étrange Fred qui l'héberge, s'inquiète pour lui mais que Bourdon ignore jusqu'à lui refuser une véritable présence dans le roman. La pitié dérange Delétolle et s'intéresse-t-il vraiment aux autres, hors du pouvoir de leur fascination sexuelle ? Ce que veut le héros de cette descente brillante aux paradis de la solitude, c'est le rêve intense et permanent que seules les contraintes de la vie la plus ordinaire - et celles, apparemment cruelles, de la clochardise aménagée - peuvent faire scintiller de tous ses lustres. La police, la prison, Fred lui-même si terne dans sa gentillesse, ne sont que les écrivains gris où s'inscrit le visage rayonnant de Camille, qui se refuse, de Marie, qui s'engouffre - sans lui - dans les couloirs du bonheur. Gérard ne veut rien savoir des approches et des aménagements du désir : « Oui, j'ai (...) très mal, horriblement mal, mais ce mal-là il est quelque part où on peut pas le soigner. » Jean-Louis Bourdon préserve le songe d'une humanité qui ne se serait pas fourvoyée dans sa ruine.

Hugo Marsan

## Tanger, à traits nostalgiques

CARNET TANGÉROIS  
de Pierre Le-Tan.  
Le Promeneur/Gallimard, « Le Cabinet des lettrés », 80 p., 72 F.

U ne dérive sentimentale et affective dans un Tanger fané, aux rendez-vous évanouis. Des rues désertes, des lieux hors la vie, où le promeneur s'égare sans regret, passant désengagé dans sa propre errance. Pierre Le-Tan crayonne avec application les portes d'entrée, les comptoirs de bar et les bistrots de nuit-clubs à l'éclat terni qui promettent un Eden perdu. Celui de la petite colonie anglo-saxonne qui unissait Cecil Beaton et Barbara Hutton, Paul Bowles et David Herbert, « despotisme mondain et absolu » de ce monde d'artistes échoués à aux marges de l'Occident. Pour l'image, des portraits précis et cruels comme des photos d'identité reprises ; pour le texte, manuscrit - ce qui ajoute à l'impression de lecture indiscrète -, des anecdotes mondaines sans conséquence. Le désir qui circule, proposé, subtil ou tarifié, ne perturbe pas la magie du lieu. Mieux, il allie avec une langue distraite au charme modianesque.

Rien de trop étonnant à ce que, sous le trait de Le-Tan, Tanger ait des allures de Nice désertée, envers engourdi d'un décor de Riviera. Ne se contentant pas d'illustrer les couvertures des titres de Modiano, lors de leur passage en poche, le dessinateur a travaillé avec le romancier (1), dont il partage le goût des saveurs fades qui entêtent, ouvrent les vannes à une émotion qu'on croyait perdue. S'il dépasse le cadre des initiés, ce carnet de croquis confidentiels le doit à une atmosphère nostalgique d'un postcolonialisme engourdi. Magie lancinante d'une vision improbable.

Philippe-Jean Catichol

(1) *Memory Lane* (Hachette, 1981) et *Poussée blonde* (POL, 1983, repris en « Points » Seuil, 1992).

## Au bonheur de lire

A travers ses meilleurs textes critiques, Jean-Jacques Brochier conjugue avec saveur littérature et plaisirs

CHRONIQUES DU  
CAPRICORNE  
de Jean-Jacques Brochier.  
Encre Édition, BP 0451,  
80004 Amiens Cedex 1,  
60 p., 75 F.

A vant d'entrer, pour ceux qui auront cette chance, dans le distingué cénacle de l'histoire littéraire, les livres sont d'abord de leur temps, et les chroniques qui en rendent compte leur prêtent vie, fût-elle éphémère. Sur ces clayettes de l'actualité, la matière littéraire s'effrite, avec le temps, où au contraire se raffermira, s'affinera. C'est ce dont on jugera plus tard, et la chronique, apparemment si liée au transitoire, prendra alors valeur de référence, d'indicateur, de témoignage, source de jubilation ou d'agacement - donc relief de vie. Après tout, hors de la portée des jugements admis de la pérennité littéraire, ce sont dans les chroniques contemporaines d'une œuvre qu'on la saisit « au vif ». Ainsi Sainte-Beuve, Jules Lemaitre, Rémy de Gourmont nous éclairent-ils sur certains aspects de grands classiques, en révélant l'adhésion ou l'incompréhension qu'ils ont pu susciter, tout comme ils nous mettent sur la piste des malchanceux oubliés, célèbres en leur temps. Il en est de même pour les commentateurs des générations suivantes.

Même si les éditeurs actuels, trop réagissant sur l'immédiat, renâclent à publier des recueils de chroniques littéraires, elles n'en restent pas moins les bonnes témoins du cheminement créateur. Et elles gardent, rétroactivement, un goût, une richesse d'enseignement et d'étonnement d'autant plus appréciable de nos jours où la critique s'efface derrière le compte-rendu et où l'œuvre est souvent considérée à l'aune de l'importance médiatique de son auteur.

En réunissant ses meilleurs textes critiques publiés entre 1978 et 1983, Jean-Jacques Brochier, rédacteur en chef du *Magazine littéraire*, ne vise

qu'à « mettre en œuvre, comme on prouve le mouvement en marchant », ne dissimulant pas la part subjective qui est entrée dans ses choix au nom de ce qu'il sait quelle objectivité - concept fallacieux en pareil domaine -, mais, au contraire, en la revendiquant. Il est des plaisirs immédiats, d'autres plus subtils, des curiosités exigeantes, d'autres qui le sont moins : place est ici rendue à tous les climats d'humour qui conduisent à ouvrir tel ou tel ouvrage. Un critique a le droit d'être ce qu'il est au travers de ce qu'il lit, et notre propre plaisir de lecture est souvent lié à celui qu'il a éprouvé, même si nos goûts diffèrent ainsi que nos raisons d'apprécier.

DIDEROT, SARTRE, SAGAN.

L'éventail de Brochier est vaste. Il va d'auteurs du XVIII<sup>e</sup> (Julie de Lespinasse, Diderot) aux grands contemporains (Sartre, Aragon, Céline), des moins classiques (Pierre-Jean Rémy, Sagan, Jean d'Ormesson) aux penseurs (Barthes, Lacan) et aux auteurs d'ouvrages d'une actualité plus ou moins lointaine, etc. C'est une critique ouverte, un festin de mots que l'auteur nous invite à partager, à la bonne franquette, tenant la littérature pour ce qu'elle doit être : un régal pour l'esprit dans un climat de vigilance et de tolérance. Bien entendu, notre homme est conscient de la relativité des jugements. Dirait-il aujourd'hui que Robbe-Grillet est « passé dans les mœurs », qu'il « fait partie de notre paysage mental » ? Peut-être pas, mais il assume ses jugements d'hier, même s'il ne s'y rallie plus. Hommages morales, humour, acuité du regard et saveurs hétéroclites font le charme de ce petit livre. « Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre », disait Anatole France. Peut-on mieux dire de cette leçon de culture courtoise, parfois espiègle ou frondeuse, que, même sans chefs-d'œuvre à servir, elle a de l'âme ?

Plazé Kyria

## « Aventure hors du commun »

LA MUSIQUE DES MORTS  
de François Dominique.  
Mercure de France, 128 p., 98 F.

F rançois Dominique, avec ce premier livre, affirme, outre un grand talent de conteur et une acuité singulière d'auteur d'aphorismes, une totale liberté qui est révélatrice. Mélancoïque, parfois profondément meurtri, son inspiration ne manque toutefois pas d'ironie et de distance et c'est probablement ce va-et-vient entre une écriture intimiste et un art du tableau rapide qui fait le charme de ce petit livre. Il conquiert d'emblée.

Cela peut aller de la simple réflexion, déjà intériorisée, déjà, on le sent, sentie et vécue, livrée sans prétention, mais aussi sans légèreté, à la brève nouvelle, avec ce qu'il convient de cruauté et de vivacité. D'un souvenir d'enfance au cinéma, *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais, entrevu dans une sorte de brume de terreur, parce que la projection fut dramatiquement interrompue, à une rêverie sur la musique, le langage de dostoïevski, inquiétant, insidieux, figure troublante du mal sournois, une image de ciel d'azur, une chanteuse de métro, la mort de Schubert, un conte d'Hoffmann sur Gluck, un poète qui cherche le nom d'un « animal autophage », une cantatrice mythomane qui rêve dans un paradis sous l'orage à une carrière impossible, une méditation sur Birkenau : autant de chemins en quête du mot exact, de la formulation qui rende justice à ces sensations uniques dont nos vies, nos vraies vies sont formées, entre l'attente de la mort et le souvenir d'une autre mort qui précède nos naissances. « Une aventure hors du commun », par ces mots nus et justes François Dominique définit l'expérience de la lecture. Son livre nous en offre la preuve.

René de Ceccatty

## L'amitié et l'oubli

Chacun à sa manière, Macha Séry et Patrice Delbourg sortent des écrivains de l'ombre

DES AMIS EN TOUTE SAISON  
de Macha Séry.  
Flammarion, 238 p., 110 F.

LES DÉSEMPARÉS  
de Patrice Delbourg.  
Ed. Le Castor Astral, 258 p., 98 F.

L 'oubli, courant en littérature - on dit aussi purgatoire - n'est pas toujours dû à l'insignifiance des œuvres. Telles pages d'Albert Paraz n'ont pas à rougir de celles de son ami Céline, et Léon Werth qu'appréciait Octave Mirbeau n'est pas pour rien le destinataire de *Lettre à un otage* de son ami Saint-Exupéry. Faire revivre ces amitiés est une généreuse entreprise servie par un talent d'écriture qui fait de ces duos des romans vrais n'allant pas sans heurs et malheurs. Ainsi, entrons-nous dans l'intimité d'Apollinaire et d'André Billy se démenant pour le sauver de la prison dans l'affaire du vol de *La Joconde* ; de Mauriac ayant en André Lafon un ami très mauriacien balancé entre la chair, Dieu et la poésie ; de Drieu et de Jacques Rigaut, jeune homme suicidaire dont les confidences « suscitaient chez Drieu un écho de ses propres hantises » ; de Vailant et de Gilbert-Lecomte, deux Rastignac dans le Montparnasse de la lost generation avec Miller, Soutine, Foutjia ; de Giraudoux et d'André Beucler, du temps où celui-ci écrivait *Gueule d'amour* aux jours néfastes de Vichy ; de Camus et de Grenier, « complicité intellectuelle, tendresse quasi filiale ». Le premier livre de Macha Séry a un double dessein, réunir des écrivains que l'histoire a effacés, et donner l'envie de lire ceux qui, parmi eux, ne connaissent pas la célébrité. En contredisant, par une fois, Léon Werth - « l'amitié n'a guère inspiré la littérature » - les deux buts atteints.

Avec cinquante-trois portraits d'« irréguliers de la famille », Patrice Delbourg attend aussi le sien. Alors que les énièmes biographies d'auteurs célèbres s'additionnent, il a choisi des écrivains qui ne peuvent qu'attirer et séduire les passionnés « de littérature rebelle ». Dans son style si personnel où arrive toujours le mot qu'on n'attendait pas et qui a plus de force que l'attendu, il fait revivre de trop oubliés désemparés, déconcentrés, « zombes de béton et de néons » ou « archanges fracassés » désorientés, aussi bien dans l'univers de tout un chacun que dans celui de leur art. Loin des écoles et des coteries, contempteurs infatigables, et jusqu'au bout incroyables, de l'ordre dont la morale est avérée parce que décriée, voveurs et transcrits d'un monde qui refuse de se dire ce qu'il est, ils forment une espèce de confrérie de parias dont les qualités premières sont la lucidité et l'humour. Une implacable, l'autre impitoyable. Et des deux, le lecteur ne sort pas sans égratignures qui peuvent être thérapeutiques. Car ces cinquante-trois, chacun avec son vocabulaire, sa syntaxe, son phrasé qui le font différents des autres - donc talentueux -, sont bien plus que des laissés-pour-compte sur le chemin des œuvres. Ils grognent, râlent, expectorent, et pourquoi pas, agacent, mais c'est pour dénoncer nos tares et les maux qu'elles engendrent, c'est pour dire que la vie pourrait être autre, même s'ils ont du mal à y croire. Les nommer tous ici serait fastidieux. On ne saurait que recommander cette excellente coupe de bonne lecture et de santé. Il suffit d'aller à la rencontre que Delbourg nous organise avec Hyvernaud, Chaval, Follain, Reverdy, Fénelon, Laude, Dabit, Fourst...

Pierre-Robert Leclercq

## Sportifs et touristes à l'antique

De la Rome des jeux du stade que restitue Jean-Paul Thullier aux souvenirs de voyage de Guy Rachet dans les hauts lieux de la Grèce mythique et légendaire : pérégrinations érudites dans l'Antiquité

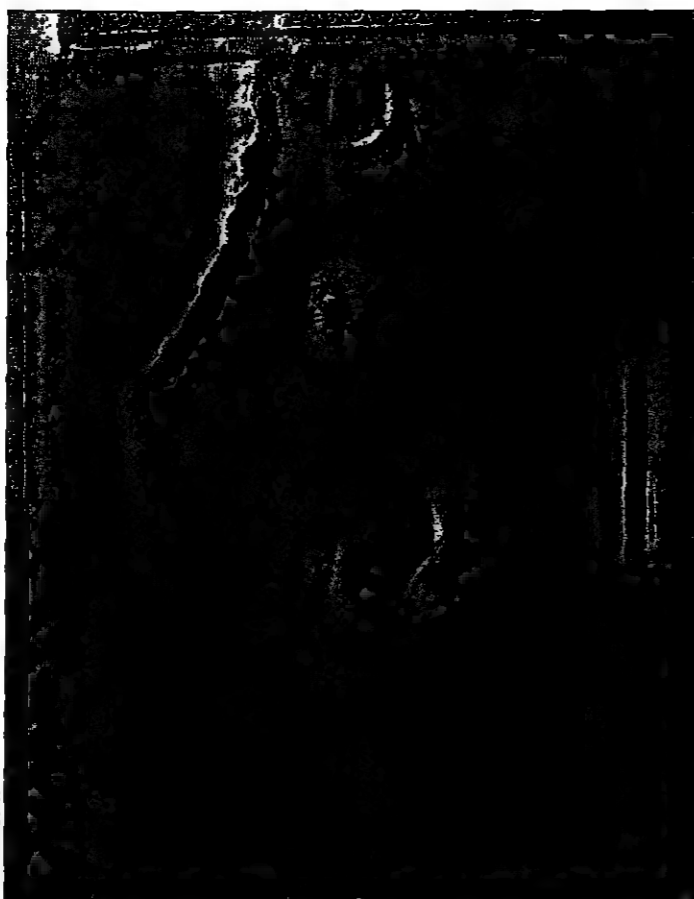
**LE SPORT DANS LA ROME ANTIQUE**  
de Jean-Paul Thullier.  
Ed. Errance (7, rue Jean-du-Bellay, 75004 Paris), coll. « Des Hespérides », 192 p., 195 F.

**LE PÉLERINAGE DE GRÈCE**  
de Guy Rachet.  
Ed. du Rocher, 420 p., 148 F.

**RÉCITS DES PREMIERS PÉLERINS CHRÉTIENS**  
(IV<sup>e</sup> - VII<sup>e</sup> siècles)  
présenté par Pierre Marchal. Cerf, coll. « sagesse Chrétienne », 304 p., 150 F.

Pour quelques jours encore, le regard tourné vers l'Antiquité, le monde vit à l'heure des jeux olympiques sous les auspices d'une Grèce d'Épinal et pour le plus grand frisson de millions de touristes venus retrouver *in situ* les étonnantes qu'ils vont chercher, qui à Olympie, en Grèce, qui devant le poste de télévision, à domicile. Car dans l'imaginaire collectif les rôles sont nettement partagés : à la Grèce les jeux du stade, à Rome ceux du cirque. D'un côté un noble spectacle, de l'autre une sanglante boucherie. La réalité, on s'en doute, est quelque peu différente, et l'ouvrage de Jean-Paul Thullier, *Le Sport dans la Rome antique*, vient à point pour bouleverser ces idées reçues.

Ne confondons pas, nous dit l'auteur, les jeux du stade, essentiellement des épreuves hippiques et athlétiques, avec les combats de gladiateurs. Certes, pour le Romain moyen, ils n'ont pas dû être sensés comme fondamentalement différents, mais leur nature même les sépare. Les premiers fonctionnent sur le modèle olympique, les seconds sont, à l'origine, des jeux rituels. Modèle olympique, certes, mais faut-il pour autant rechercher chez les Grecs les origines du sport



Relief du I<sup>er</sup> siècle a.p. J.C. représentant un pugiliste prêt au combat

romain ? Jean-Paul Thullier s'insurge contre ce « grecocentrisme » : pour lui, c'est du côté des Étrusques qu'il faut aller voir. Pugilat, boxe, courses de chars, compétitions équestres sont à l'honneur dans toute l'Etrurie. Comment s'étonner que Rome, longtemps sous la domination étrusque, les ait empruntés ? Elle a ajouté, tout au long des siècles et après de modestes débuts, la splendeur des édifices, au premier rang desquels figure le fameux Circus Maximus et

les cent cinquante mille spectateurs qu'il pouvait contenir.

Autre différence fondamentale : la primauté accordée aux sports hippiques, en fait aux courses de chars, essentiellement des biges (deux chevaux) ou des quadriges (quatre chevaux). Bizarrement, il n'y a pas de courses montées mais plutôt des sortes d'acrobaties équestres où l'on changeait de cheval à chaque tour de piste. Ce monde des courses a ses factions, « la bande des quatre », pour re-

prendre la terminologie de l'auteur - Rouges, Blancs, mais surtout Bleus et Verts. Ses champions aussi. Comme ce Dioclès aux mille quatre cent soixante-deux victoires qui a gagné plus de trente-cinq millions de sesterces. Sans oublier les chevaux, dont les noms sont connus de tous : Hilarus, Callidromus, Passer, Victor... Outre les arènes, les athlètes, ils pratiquent le triathlon classique : boxe, lutte, course, comme le saut en longueur et le lancement du disque. Un monde d'hommes où les femmes sont rares : à peine égale-t-on, immortalisées sur les mosaïques de Piazza Armerina, quelques athlètes jeunes filles.

Quant au public, malgré les réserves de certains intellectuels, qui se gardent bien de manquer une compétition, il est enthousiaste, encouragé dans sa passion par les hommes politiques qui savent bien qu'une carrière peut se faire - ou se défaire - au cirque. Certains empereurs même, comme Caligula ou Néron, seront de véritables fous de sport. L'un, bien qu'il n'ait jamais su nager - un mauvais point à Rome - conduisit son char au cirque et favorisa les Verts, l'autre y passait des journées entières. Bref, l'exemple venait d'en haut, et le monde romain vibrait d'une émotion qu'aujourd'hui la visite des ruines peut difficilement faire renaître. Moins, en tout cas, que les sentiments que ressent le touriste devant des lieux où a soufflé l'es-

prit.

### MYCÈNES, MARATHON...

Ce retour à l'Antiquité passe d'abord par le *Pèlerinage de Grèce* auquel nous convie Guy Rachet. Rien de ce qui est antique ne laisse indifférent cet historien et romancier. Ce qu'il nous livre ici, ce sont, à peine entamés par le temps, les souvenirs de son premier voyage en Grèce, en 1957, tout plein de l'éblouissement du jeune homme qu'il était alors. Conçu à la façon

du siècle dernier comme un itinéraire et une initiation, ce pèlerinage est un périple à travers les hauts lieux de la Grèce - Athènes, Eleusis, Mycènes, Salamine, Marathon, Delphes - mais aussi à travers des lieux moins fameux mais toujours marqués par l'Histoire : Dodone, berceau des Hellènes, l'Arcadie, le pays de Pan, la Béotie aux mille cités. Tous ces noms qui ne cessent d'évoquer au voyageur et au lecteur mythes et légendes, cérémonies sacrées et fêtes profanes, dont les échos littéraires, fanés dans les manuels scolaires, prennent ici soudain les couleurs de la vie. Certes par endroits perce la hargne de Guy Rachet contre ce monothéisme, juif mais surtout chrétien, qui a détruit un paganisme que l'écrivain embellit, avec un brin de complaisance, de toutes les qualités. Qu'importe, la foi humaniste qui imprègne ces pages ferait pardonner bien des outrances !

Mais ce christianisme contre les excès duquel s'insurge à bon droit Guy Rachet a inspiré d'autres pèlerinages, empreints de la même ardeur et de la même foi : ceux qui lancent sur les routes de Palestine quelques audacieux venus se ressourcer en Terre sainte, et d'abord à Jérusalem. Car Jérusalem est une ville où l'on va. Sans cesse, sans relâche, en bravant menaces et dangers.

Les croisades rendront les choses plus faciles, même pour les juifs, comme le fameux Benjamin de Tudèle qui s'en va au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Aux premiers pèlerins vont succéder de véritables voyages organisés, comme celui de 1483 qui compte des Allemands et des Alsaciens. Mais les pionniers furent ces voyageurs solitaires dont Pierre Maraval nous dévoile les écrits dans *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient* (IV<sup>e</sup> - VII<sup>e</sup> siècles). Car c'est au IV<sup>e</sup> siècle seulement que le christianisme, auquel Constantin et Léon ont accordé en 313 une liberté totale, va

se tourner vers son passé et partir pour les « lieux saints », expression récente qui désigne pratiquement tous les lieux où s'étaient déroulés les événements bibliques.

Le plus ancien récit qui nous soit parvenu date de 333 c'est celui d'un pèlerin anonyme parti de Bordeaux pour Jérusalem le 30 mai et revenu chez lui à la fin du mois de décembre. Il a laissé l'itinéraire complet de son voyage accompli en 162 étapes. D'autres suivront, comme ces vierges auxquelles s'adresse Athanase, évêque d'Alexandrie, et qui reviennent, vers 350, de Jérusalem. Parfois le voyageur est illustre, comme Grégoire de Nyse en 381 ou comme cette Egérie, une grande dame qui le suit à deux ou trois ans près et dont le long texte dit toute l'ardeur et la curiosité. Le modèle des voyageurs ! Jérôme accompagne, toujours dans ces années 385-386, deux grandes dames romaines dont il est le directeur spirituel. Une de ses lettres fait le récit complet de l'itinéraire, s'attarde sur Jérusalem et sur Béthléem. Puis fleurissent des guides. *L'Abrégé de Jérusalem* date du début du VI<sup>e</sup> siècle et propose un itinéraire aux pèlerins dans la ville sainte. Un peu plus tard, après 518, le *Théodosius* est une compilation à partir de diverses sources sur les lieux saints de Palestine et d'autres régions d'Orient.

De quel dormir envie de partir à l'antique.

Claude Aziza

\* Le tourisme philosophique est encore à inventer. Un ouvrage aussi didactique qu'original, *Rendez-vous chez Platon*, de Klaus Held, propose un itinéraire intellectuel dans le monde antique, de Millet et Éphèse à Alexandrie en passant par Athènes, Rome, Milan et Istanbul. On croiserait ainsi, dans leur pays d'origine, Platon, Aristote, Plotin et saint Augustin (traduit de l'allemand par R. Kremer et M.-L. Wiltwerth, Index, BRÉPOLS, 380 p., 149 F.).

## Le passé à la loupe

Dans un ouvrage collectif, Jacques Revel analyse les potentialités et les limites d'une nouvelle forme d'expérimentation : la « micro-histoire »

**JEUX D'ÉCHELLES**  
La micro-analyse à l'expérience sous la direction de Jacques Revel. Seuil/Gallimard, coll. « Hautes Études », 256 p., 150 F.

L'École des hautes études est, en France, un lieu singulier. Centre d'enseignement, elle n'est tenue par d'autre programme que le gai savoir de ses enseignants : espace de recherches, elle a emprunté au système des séminaires l'écoute du compte-rendu de travaux en cours. C'est grâce à cette relative liberté et à cette curiosité que les débats méthodologiques et critiques de ces dernières années l'ont toujours concernée, chambre d'échos souvent stimulante même si elle fut parfois un peu cacophonique. « Je serais inquiet si un jour notre institution devait s'abandonner à une quelconque forme de consensus intellectuel. Celui-ci relèverait en effet davantage d'une atonie de la pensée que de la reconnaissance unanime d'un savoir établi », constate Marc Augé, qui fut le directeur de l'École de 1989 à 1995, en tête d'un récent ouvrage (1) proposant un bilan des activités de l'institution depuis presque cinquante ans.

Le nouveau directeur, Jacques Revel, élu en juin 1995, illustre cette expérimentation continuelle en dirigeant un livre collectif dont l'objet est d'analyser l'une des voies ouvertes ces dernières années par les historiens : la « micro-histoire ». Nés d'un travail de séminaire, discutés de séance en séance, nourris de rencontres interdisciplinaires, aiguillés par un commun regard critique, ces textes rendent très bien compte de la méthode « Hautes Études » (ils sont, chacun, densément « peuplés ») tout en illustrant aussi ses effets détournés (cette densité parfois étouffante et intimidante). La vie intellectuelle de l'institution tient

entière dans ces rencontres informelles devenues programme de séminaires, dans ces discussions faites textes, dans ces critiques transformées en livre. Et, d'une certaine façon, les conditions du travail aux Hautes Études, cette expérimentation obligée, se retrouvent dans le sujet de ce livre. La micro-histoire peut en effet se définir comme une expérience en continu plutôt que comme une méthode absolument rigoureuse. A un moment où les lectures classiques des sociétés passées s'érodaient, le marxisme, le structuralisme, le quantitatif sériel des *Annales*, la micro-histoire a proposé une pratique renouvelée des sources, des archives et des textes. Théorisée (au minimum) par quelques historiens italiens de la revue *Quaderni storici*, tels Ginzburg ou Grendi, la micro-histoire a connu un certain impact en France à l'occasion de la traduction du beau livre de Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village* (2), véritable manifeste et quasiment unique mise en forme aboutie du projet.

### CHANGEMENT DE FOCAL

Ce projet, qui a d'abord la vertu d'être une incitation à troubler les certitudes de l'académisme historique, consiste à adopter un autre point de vue pour observer les sociétés passées : « Que se passe-t-il si on change la focale de l'objectif en grossissant l'objet de l'observation ? », se demande Revel. L'idée est de faire apparaître une autre trame sociale, une autre organisation qui n'a pas de soi, avec la conviction que ces « vies minuscules » participent à leur façon à l'histoire, en livrant une lecture différente, plus complexe et surprenante. Il s'agit de prendre au sérieux toute cette « poussière d'informations » afin de reconstituer des trajectoires individuelles, des bribes d'expériences qui éclairaient les logiques sociales et symboliques de groupes ou de commu-

nautés plus larges. Ce jeu sur les échelles de l'observation produit des effets de connaissance, car il permet de voir autrement et autre chose, les stratégies commerciales d'un meunier toscan au XVI<sup>e</sup> siècle par exemple, les réseaux d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle, ou la carrière d'un homme de lettres dans la France des Lumières. Tous ces itinéraires faits d'une multitude de micro-événements minutieusement reconstitués et observés peuvent ouvrir à une compréhension plus fine, c'est-à-dire plus contemporaine, des existences (et des sentiments d'exister, et des représentations) au cœur de ce projet.

L'autre intérêt de ce renversement d'échelle est d'importance, car il révisé la pratique de l'écriture de l'histoire. En effet, ce jeu de pistes où l'historien part à la recherche des traces et des signes les plus ténus du passé le conduit presque naturellement à faire du récit d'histoire une catégorie (noble) du roman policier : le passé est une énigme, l'histoire une enquête, et son compte-rendu s'écrit comme la résolution d'un mystère. L'ambition de la micro-histoire n'est donc pas mince : elle vise à changer l'œil de l'historien, ses outils d'investigation et sa plume. Il ne s'agit donc pas de faire de l'histoire « en modèle réduit », mais de faire une autre histoire. Le livre dirigé par Jacques Revel témoigne de cette ambition, en analyse les potentialités et les limites, tout en décrivant les résistances à ce modèle.

Antoine de Baecque

(1) Une école pour les sciences sociales. De la VI<sup>e</sup> section à l'École des hautes études en sciences sociales, textes rassemblés par Jacques Revel et Nathan Wachtel, Cerf/Ed. de l'EHESS, 560 p., 195 F.

(2) Le Pouvoir au village. La carrière d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle, Gallimard, 1989.

## Quand Ulysse rencontre Achille

En confrontant l'« Iliade » et l'« Odyssée » Pietro Pucci met au jour les rivalités thématiques et textuelles de ces deux épopées

**ULYSSE POLUTROPUS. LECTURES INTERTEXTUELLES DE L'« ILIADE » ET DE L'« ODYSSEË »**  
de Pietro Pucci.  
Traduit de l'anglais par Jeannine Routier-Pucci.  
Presses universitaires du Septentrion, 380 p., 160 F.

Il est des livres de recherche déjà périmés avant même d'être traduits. Avec *Ulysse polutropus* de Pietro Pucci - l'« Ulysse aux mille tours » de l'*Odyssée* -, le lecteur français n'aura rien perdu pour attendre. Dans cet ouvrage, superbement traduit, l'helléniste, professeur à Cornell University et auteur de nombreuses études de littérature antique, nous comble d'un régal de lecture.

Et pourtant, encore un livre sur l'*Odyssée* ? N'aurait-on pas déjà tout dit, tout écrit ? En serrant de près le héros comme le poème dans son ensemble, Pucci nous fait découvrir des pans entiers d'une très vieille histoire littéraire. Qui est cet Ulysse changeant, ondoyant, contradictoire, « polutropus », celui qui ne cesse de jouer des tours à ses compagnons, à ses ennemis, à lui-même comme au lecteur. Qui n'en finit pas d'errer, tourner, dériver sans jamais rentrer tout à fait.

En s'embarquant sur l'*Inter-textualité*, le navire piloté par Pucci, le lecteur d'*Homère* découvrira vite qu'il a affaire à forte partie : les deux plus anciens poèmes de la littérature occidentale continuent en effet de nous embobéliner, charme efficace déjà du temps des anciens Grecs.

Sans altérer la beauté du texte homérique, dans un style limpide, en traduisant systématiquement tous les termes ou les vers grecs, Pucci ouvre une voie d'accès nouvelle à ces textes canoniques. Certes, les histoires d'Achille et d'Ulysse sont bien connues et, l'on

sait que l'*Odyssée*, qui raconte le retour d'Ulysse à Ithaque, après le siège de Troie, ne fait pas explicitement allusion à l'*Iliade* tout au long de ses 12 000 vers ; mais avec ce livre, on découvre maintenant que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne peuvent se lire que l'une par rapport à l'autre, parce qu'elles se lisent l'une l'autre, et que, d'un poème à l'autre, « Achille et Ulysse entretiennent un dialogue intertextuel où l'un prend le son d'un autre, chacun bicarant dans son poème un mode d'être unique, radicalement opposé à celui de l'autre ».

### DU « CŒUR » AU « VENTRE »

Ainsi, parmi nombre d'analyses subtiles, on retiendra celle de l'opposition thématique et textuelle du « cœur » (la force vitale) dans l'*Iliade* et du « ventre » dans l'*Odyssée*. Dans une scène centrale de l'*Iliade* (XX, 225-231), rappelant la nécessité de manger avant d'aller combattre, Ulysse est l'exact antagone d'Achille, qui, tout à sa souffrance du deuil de Patrocle, non seulement n'a pas besoin de manger, mais nourrit son cœur de sa souffrance. Pour lui, nulle nécessité de nourriture, il lui faut du sang. Celui d'Hector. En traquant systématiquement les divers emplois du terme « ventre, faim » dans les deux poèmes, Pucci montre comment, dans l'*Odyssée*, le thème du ventre affamé remplace et parodie celui de la rage et de l'ardeur chez Achille. L'homme de l'*Odyssée* a besoin de manger, pas le héros surhumain de l'*Iliade*.

Cette fascination réciproque, cette rivalité des deux textes, cette lecture « forte » que l'*Odyssée* fait de l'*Iliade*, Pucci la démontre de mille et une manières : en suivant les déguisements, les ruses, les dévouements, les diverses reconnaissances d'Ulysse ; en croisant les références, en montrant comment les « scènes typiques » jouent le rôle de poteaux indicateurs dans l'élaboration de la structure poétique,

en analysant les répétitions des vers formels et les « allusions » qu'ils contiennent, base d'une intertextualité sans fin. On l'aura compris, le personnage d'Ulysse comme l'écriture odysseenne - le texte - ne cessent d'ondoyer, de se transformer, d'ironiser, de stimuler. Dans le même mouvement, Pucci montre l'évolution et la transformation du statut de la poésie à l'intérieur même de l'*Odyssée*. Ainsi Pénélope, « lectrice sobre », c'est-à-dire attachée à entendre conter les seuls exploits illiadiques de son époux, s'oppose-t-elle à Télémaque, « lecteur ivre », sous le charme du chant de l'aède Phémios, qui séduit et fait oublier les souffrances par un chant nouveau, comme moderne : « Le point central du chant n'est plus le héros et sa gloire, mais le poète et la fascination qu'il exerce sur ses auditeurs, ornés ainsi à le louer et à le célébrer (...). La gloire appartient au poète, non au héros. » Au bout du compte, c'est aussi l'histoire d'un conflit qui se lit dans la confrontation des deux épopées : dans l'*Iliade*, l'idéal de vie est la gloire immortelle que la seule conduite héroïque peut procurer ; dans l'*Odyssée*, il s'agit avant tout de trouver les moyens de s'adapter pour survivre.

Une des grandes réussites de ce livre réside aussi dans l'usage qui y est fait de disciplines traditionnelles, comme la philologie et l'étude du style formulaire, associées aux outils de la critique littéraire la plus sophistiquée (travaux de Barthes, Derrida, de Man). Loin d'affaiblir les deux poèmes à force de les déconstruire, le travail de déconstruction de Pucci rend une sorte de fraîcheur à l'œuvre d'Homère : on a, en le lisant, le plaisir d'apprendre beaucoup et de connaître des surprises à répétition. Il n'est pas si fréquent qu'un livre de critique littéraire donne autant envie de retourner à l'œuvre, de lire l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Hélène Monsacré

هكذا من الأصل

## Un brin de morale publique

Tandis que Maurice Agulhon, à gauche, cherche à définir une « nouvelle moralisation laïque », Raoul Girardet, à droite, propose une alternative à l'effritement du modèle de l'Etat-nation

**HISTOIRE VAGABONDE**  
Tome III. La politique en France, d'hier à aujourd'hui de Maurice Agulhon. Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 284 p., 130 F.

**NATIONALISMES ET NATION**  
de Raoul Girardet. Ed. Complexe, « Questions au XX<sup>e</sup> siècle », 168 p., 69 F.

Où, nous y sommes, à l'heure où la nation se dispute, sans débats ni regrets, d'avoir à payer l'impôt du sang, où seule l'extrême droite dénonce l'anomie civique à guichets ouverts, où un « corridor de l'illettrisme », nous répète Alain Bentolila, décerne le prix d'un jeune sur dix au sein même de l'école, où les « affaires » sont servies chaque soir pour tout potage, où les grands mots chantent. A l'heure du doute. En plein coup de chien républicain. Que faire de la patrie ? De la République ? Et qu'en dire aux gosses qui rigolent quand on fait mine de les en instruire ? Pis : ne serions-nous pas à « la fin d'un certain cycle de notre histoire », dès lors qu'« on voit mal dans notre univers social aujourd'hui hégémonie libérale, ni comment vivre sans civisme (ce serait la jungle), ni comment concevoir et promouvoir un civisme acceptable » ?

Pour nous aider à passer ce cap difficile, s'élève, comme toujours quand le danger guette, la voix des historiens. Claire, autrement plus tonique, me semble-t-il, que celle des philosophes au shop cordialment individualiste. Ce n'est pas par hasard si sont très vertes les textes de circonstance - articles, préfaces, communications : bouts du fil rouge d'un long tricot, sourires à mi-voix, émotions non feintes - que rassemble aujourd'hui Maurice Agulhon. Car le cher instituteur du Collège de

France ne désespérera jamais de nous faire chanter, à l'unisson, à la baguette.

Son livre suit le sillon ouvert par Michelet : comment comprendre et confesser la pénétration de la culture démocratique et républicaine dans ce fichu pays ? Comment dire aussi que « l'acculturation », ce fut dur, mais avec de sacrées récompenses après l'effort ? Agulhon tire ce mancheron depuis quarante ans, depuis que sa Provence du tout premier XIX<sup>e</sup> siècle l'a empoigné de Marnage. Et le voici toujours aussi alerte. Il court au chevet des trois vieux conventionnels, fils de Jean-Jacques, peints dans *Les Paysans* de Balzac, *Les Misérables* de Hugo et les *Souvenirs d'enfance* et de jeunesse de Renan. Il traque M. Homais, cette prémonition de l'agité trivial promis aujourd'hui à la mise en examen : « l'homme qui ne pense qu'à ça, entendons l'homme dont l'intérêt militant pour la politique devient obsessionnel ». Il rappelle ce que fut le credo républicain, mélange de souvenirs impérissables et de droits à conquérir, de patriotisme « passionné et conventionnel » et de liberté tendue à se rompre. Il signale, via Jaures, que les pacifistes les plus naïfs n'ont pas toujours badiné avec la défense nationale. Il ne nie pas, enfin, que la promesse du bonheur, ce label de gauche, eut un fatal concubinage avec la lutte des classes en version stalinienne.

L'ouvrage excelle vraiment dans son détail gourmand des symboles civiques et son évocation des batailles autour d'une emblématique du mental qui nous a mis la République au ventre. Parfait exercice « agulhonien », avec détail du langage héroïque des niches sur la façade de l'Hôtel de Ville de Paris, rappel des choix de Bartholdi refusant de coiffer sa Liberté du bonnet phrygien, salut aux couleurs, *Marseillaise* à cuivres déployés ou

évocation des fraîches fontaines civiques sous les platanes. Mais n'allez pas croire que Maurice radote en buvant l'anisette. Son livre n'est pas tendre pour la gauche trop naïvement « démocratique ». Il affronte sans broncher le danger extrême et dénonce la complaisance aux fanatismes. Il mesure l'attrait légitime de l'Europe. Le choyen Agulhon n'a oublié ni l'histoire du Père Système, ni celle du vieux Niserson quand il écrit : « Pour empêcher un ordre moral archaïque, il faut donc lui opposer, en alternative, la définition d'une nouvelle moralisation laïque adoptée à notre temps, aussi libérale que possible mais incorporant tout de même quelques règles élémentaires de vie sociale et la volonté de les faire appliquer. Urgente, cette définition ne serait pourtant pas très simple à établir. Mais plus urgente encore et plus facile nous paraît la résolution préalable qui consiste à rélégitimer, comme nous tentons ici de le faire, la simple idée de la morale publique. »

**CATON ET BLONDIN**

Signe des temps : les conclusions d'un Agulhon dit « de gauche », version Caton, ne sont pas si éloignées de celles d'un Girardet dit « de droite » version Blondin. Les deux hommes sont à peu près de la même génération et ils ont baroudé sur des rives opposées. Pourtant, dans l'urgence fin de siècle, ils disent ensemble leur émoi sans chichis, dans cette langue limpide qui fait les gens raisonnables qu'on a envie d'écouter. Cette symétrie et cette matrice en parallèle sont en elles-mêmes une leçon et un appel.

Raoul Girardet n'a jamais été prolixe. Mais il sait toucher au vif en peu de pages. Il trace d'abord, textes à l'appui, la frontière historique qui a séparé la saine ferveur patriotique des formes autrement plus exaltées du nationalisme et souligne combien la construction

nationale fut progressiste, car elle a toujours accompagné un processus « de destruction des sociétés anciennes et de reconstruction d'une société nouvelle ». Mais l'historien sait nous faire partager le tremblement d'intelligence qui le saisit aujourd'hui, dès lors qu'à la question de Renan : « Qu'est-ce qu'une nation ? » s'ajoute celle, autrement indécise et si fortement rajennée, du : « A quoi sert une nation ? »

En observant la situation européenne comme celles du Québec, du Cachemire ou de l'Afrique, « nationalisée » sur des frontières héritées du colonialisme, en rassemblant aussi quantité de données puisées dans les travaux qu'il a diligents à Sciences-Po, Girardet donne une première synthèse des interrogations qui nouent le double paradoxe actuel : le besoin identitaire se nourrit de la dissolution du lien social ; la mondialisation des échanges économiques et culturels entretient l'effritement du vieux modèle de l'Etat-nation tout en exaspérant un retour des nations sous les pires espèces. Il scrute les générations, les modifications du rapport entre les sexes par l'usage de la pilule, observe les replis identitaires et le recul des formulations juridiques et étatiques figées, craint la double menace du dépeuplement et de l'éclatement qui pour ruiner tant de constructions nationales. Il leste ainsi la réflexion de sociologie et de culture, de sentiments et de coutumes modernes. Jusqu'à penser que la nation, demain, sera « une réalité sociale, culturelle, concrète et agissante ayant ses usages », bien plus qu'une « nation-refuge » érigée comme hier à l'ombre tutélaire de l'Etat, ou qu'une « nation-valeurs » de stricte obédience républicaine. Ici, le culturalisme de Girardet rappelle Barrès, quand le moralisme d'Agulhon sent son Michelet.

Jean-Pierre Rioux

## HISTOIRE

● **MAX NORDAU (1849-1923)**, sous la direction de Delphine Bechtel, Dominique Bourrel et Jacques Le Rider. Depuis 1936, rien n'a été réédité en français de ce médecin, journaliste, essayiste, contemporain de Freud qui sera le bras droit du fondateur du sionisme, Theodor Herzl. Personnalité cosmopolite et fort connue à son époque, Max Nordau a passé à Paris l'essentiel de son existence, et il a été mêlé intimement à l'affaire Dreyfus. Vingt-trois spécialistes venus d'Allemagne, de France, d'Israël et des Etats-Unis (parmi lesquels George Mosse et Sander Gilman), ont cherché à exhumé cette figure oubliée de l'histoire d'origine hongroise et d'expression germanique. Observateur critique de la vie littéraire et artistique des débuts de la III<sup>e</sup> République, Nordau a cherché à diagnostiquer, en praticien, ce qu'il croyait être le caractère pathologique de la littérature moderne, à laquelle il opposait un classicisme incarné par Goethe. En 1892, Nordau a ainsi popularisé, en une vision fort conservatrice, la notion de « dégénérescence » (*Entartung*) - assimilant la création de son temps à une forme de folie. L'« homme nouveau », à façonner par la gymnastique, était, pour Nordau, le contre-type exact de l'artiste « fin de siècle », aux nerfs usés par un siècle « malade » (Cerf, 377 p., 240 F.).

● **UNE JEUNESSE POLONAISE, 1923-1946, DAMNÉE CHANCE** OU DOIGT DE DIEU ?, de Stanislas Likiernik. Un ancien combattant de la résistance polonaise (le 1<sup>er</sup> août marque le cinquante-deuxième anniversaire du soulèvement de Varsovie, en 1944) raconte son expérience, depuis son enfance paisible d'avant-guerre en Pologne jusqu'à son départ en février 1946 pour la France, où il vit actuellement. Membre de l'*Armia Krajowa*, la résistance clandestine aux Allemands, il rapporte les opérations de sabotage, affrontements, attentats, assassinats et les périls liés à la vie quotidienne sous l'occupation. Dans la tragédie de la deuxième guerre mondiale, c'est aussi la construction d'une identité personnelle au cours de la lutte qui est ici décrite (éd. L'Harmattan, 255 p., 140 F.).

## SOCIÉTÉ

● **LES FRANÇAIS DANS LEUR ENVIRONNEMENT**, Comité national français de géographie (ouvr. collectif). Les géographes français à la découverte d'un champ nouveau d'investigation pluridisciplinaire : l'environnement. Les risques de l'environnement, la croissance et l'environnement, la prise de conscience du problème. Les géographes ont mis quelque temps à s'intéresser sérieusement à cette question, alors qu'elle semblait taillée pour eux, particulièrement dans les interférences des facteurs sociaux et des données de la nature. Le premier bilan d'une nouvelle donne s'avère prometteur en associant des géographes aux horizons variés, les uns plutôt « physiciens », les autres « humanistes » ou « sociaux » (Nathan, 382 p., 199 F.).

## ESSAIS

● **L'IMAGINAIRE NATIONAL**, de Benedict Anderson. Cette réflexion, enfin disponible en français, sur l'origine du nationalisme est un classique ; elle annonçait, lors de sa parution en 1983, une vague d'ouvrages de fond consacrés à ce thème dans le monde anglo-saxon, d'Ernst Gellner à Eric Hobsbawm. Décapant et iconoclaste, le style de Benedict Anderson, spécialiste du Sud-Est asiatique à l'université de Cornell (Etats-Unis), sert une conception originale de la nation comme « communauté imaginée », dont la naissance est consécutive, selon l'auteur, à l'invention de la langue d'imprimerie, et dont l'essor est soutenu par le roman et par la presse. Dans la ligne du marxisme de l'école de Frankfurt - et sous l'invocation de Walter Benjamin - cette théorie du nationalisme comme artefact n'a pas pris une ride, à l'heure de l'éclatement de l'Europe en « petites nations » (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Pierre-Emmanuel Dauzat, La Découverte, 213 p., 135 F.).

● **LE MOT « DEMOCRACY » AUX ETATS-UNIS DE 1780 À 1856**, de Bertilinde Lanier. De l'époque de la Révolution américaine à celle de la guerre de Sécession, Bertilinde Lanier a dénombré les multiples usages du mot « démocratie » dans le langage politique. On retiendra surtout l'étude des transformations et de la généralisation du mot qui, passant de registre en registre, de texte en texte, trouve sa place au cœur des valeurs fondatrices du pays. A lire, donc, avec un Tocqueville à portée de main, puisqu'il s'agit là du plus utile des compléments récents à *De la démocratie en Amérique* (publications de l'université de Saint-Etienne, 376 p., 250 F.).

● **ELOGE DE L'ATTENTE**. T.S. Eliot et Samuel Beckett, de Michael Edwards. « L'attente m'intéressera (...) comme une réponse possible au non-sens de la vie. (...) La conscience de l'attente change la perspective dans laquelle nous regardons les choses. Elle transforme la vie quotidienne, le sentiment de soi, l'histoire, et même l'écriture... » S'appuyant sur des œuvres de Beckett (Godot notamment) et de T.S. Eliot, l'auteur, professeur de littérature anglaise et comparée, livre une belle et personnelle réflexion sur cette notion dont le sens déborde largement le seul domaine de la littérature (Beli, 128 p., 110 F.).

● **L'IMAGE N° 2**. Le deuxième numéro de la revue *L'Image*, éditée par le Musée d'histoire contemporaine, vient de confirmer les rapprochements nouveaux dessinés depuis quelque temps entre les historiens et les images. Très dense, entièrement bilingue, cette livraison est consacrée au thème de la pauvreté, traitant de la représentation des pauvres aussi bien que du concept contemporain d'« Arte Povera ». Le premier numéro s'était penché sur les foules, et le troisième, à l'automne prochain, annonce une dizaine de contributions sur le désir. Dans cette revue, richement illustrée, hardiment mise en page, on saisit un peu de l'effervescence des recherches historiennes actuelles sur les images sous toutes leurs formes (distribution La Découverte-Sodis, mai 1996, 272 p., 180 F.).

## ECRIVAINS

pour vos envois de manuscrits renseignements :

Editions LA BRUYERE  
128, rue de Belleville  
75020 PARIS  
Tél. (1) 43.66.16.43

## SUR MINITEL

Vous recherchez un article public dans le monde depuis janvier 1990

3617 LADOC  
recherche de références

36 29 04 56  
recherche et lecture en texte intégral

## Le modèle républicain

« L'idéal civique » de la République est à redécouvrir pense P.-A. Taguieff. Georges Mandel, dont paraît la biographie, en fut l'une des incarnations

**LA RÉPUBLIQUE MENACÉE**  
de Pierre-André Taguieff. Textuel, 120 p., 79 F.

**GEORGES MANDEL OU LA PASSION DE LA RÉPUBLIQUE**  
de Bertrand Favreau. Fayard, 568 p., 180 F.

Pourquoi la République est-elle redevenue une référence du discours politique ? Sans doute parce que la démocratie n'apporte pas, à elle seule, les réponses attendues et que les grands systèmes d'organisation sociale, du libéralisme au socialisme, ont trop déçu pour conserver leur crédit entier. Il y a une autre raison : la République est invoquée comme un modèle à redécouvrir alors qu'elle est menacée, assure Pierre-André Taguieff ; elle l'est, en tout cas, comme cadre d'intégration.

Dans un entretien conduit par Philippe Petit, ce philosophe, qui s'est spécialisé dans l'étude du racisme, revient de manière synthétique sur les idées qu'il a développées dans des ouvrages plus savants. Et, notamment, sur celle qui consiste à refonder l'action contre le racisme sur la prise en compte pragmatique des causes de son regain. A l'incantation, selon lui bien-pensante et médiatiquement correcte de l'antiracisme, il préfère une autre méthode d'action établie sur l'analyse et non l'anathème. Analyse qui le conduit à voir dans le national-populisme du Front national un phénomène plus émergent que résurgent, l'une des réponses identitaires au processus de mondialisation et à ses conséquences (délocalisation, chômage, marginalisation, exclusion, etc.).

C'est sur ce terrain-là qu'il convient, à son sens, de mener la contre-offensive. La mondialisa-

tion tend à disqualifier « le civique au profit du civil », et lui paraît menacer « l'idéal civique républicain » qui fait partie de l'identité culturelle de la France. D'où la nécessité de défendre cet idéal, dans la diversité républicaine au lieu de le laisser s'affadir dans la tentation du consensus : aussi soutient-il le retour au clivage gauche-droite dont l'effacement fait, estime-t-il, le jeu du Front national.

### BASE DE RÉFLEXION

Il y a, dans cet opuscule, quelques idées qui donnent du corps à un néorépublicanisme ambiant, parfois bien vague, et surtout une base de réflexion politique qui invite le lecteur à retrouver Pierre-André Taguieff dans ses autres ouvrages.

Un bon moyen de comprendre l'idéal républicain consiste à se rapprocher de ceux qui l'ont incarné : Georges Mandel est, assurément, de ceux-là. Or un nouveau livre lui est consacré, ce qui est déjà un motif de curiosité. Son auteur, Bertrand Favreau, observe que cette personnalité de la III<sup>e</sup> République, qui fut le second de Georges Clemenceau pendant la première guerre mondiale, avant de montrer ses talents comme ministre des PTT, des colonies et, surtout, de l'intérieur, a inspiré pas moins de cinq ouvrages dans le quart de siècle qui a suivi sa mort et que, plus récemment, Jean-Noël Jeanneney et Nicolas Sarkozy ont trouvé dans son exemple un sujet de méditation (*Le Monde* des 21 et 22 avril 1991 et du 19 février 1994).

Certes, la mort tragique de leur modèle, assassiné par la Milice quelques mois avant la Libération, la vindicte dont il fut la cible du fait du funeste antisémitisme de la société française de l'entre-deux-guerres peuvent éclairer l'attention particulière portée à un personnage politique qui n'a

jamais eu l'occasion d'exercer les plus hautes responsabilités du pouvoir, comme Léon Blum ou Pierre Mendès France, par exemple - pour citer deux autres victimes de la même aversion. A l'évidence, il y a plus que cela dans la destinée que l'on peut juger inaccomplie de Georges Mandel : « l'homme qu'on attendait », selon la formule de Jean-Noël Jeanneney, justifiait cette attente, tant par ses qualités d'homme d'Etat que par la lucidité de ses analyses, le courage de ses convictions, l'exemplarité de sa vocation, la singularité de son appartenance à la droite de l'époque sans partager ses aveuglements.

Nou qu'il ait été exempt de défauts, ce « moine de la politique », selon Nicolas Sarkozy, ou toujours sympathique dans ses pratiques politiciennes et policières, mais il avait « la passion de la République », au service de laquelle il mettait, sous une chétive apparence, une force de caractère peu commune et un humour hautain et dévastateur. L'ouvrage de Bertrand Favreau fait revivre dans le détail un personnage que les plus grands romanciers auraient voulu inventer. Un vrai homme d'Etat, ce n'est pas si fréquent ! Une vocation politique qui commence à treize ans avec une demande d'abonnement au *Journal officiel*, cela laisse rêver ! Un des rares ministres de la fin de la III<sup>e</sup> République à s'élever contre la capitulation devant l'Allemagne nazie, à prôner la résistance, à fustiger de la manière la plus cinglante les gouvernements de Vichy, à pronostiquer dans les pires circonstances la victoire des Alliés, cela paraît à peine croyable. Qu'un homme de cette trempe ait refusé de rejoindre l'Angleterre, à l'appel de Churchill, parce qu'il était juif et qu'on l'aurait d'autant mieux accusé de trahison, quelle misère, non pour lui, mais pour « son pays ».

André Laurens

## L'abbé Migne, un Rastignac en soutane

**LE PLAIGIAIRE DE DIEU**  
La Fabuleuse Industrie de l'abbé Migne (God's Plagiarist) de R. Howard Bloch. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre-Antoine Fabre, Seuil « Librairie du XX<sup>e</sup> siècle » 246 p., 90 F.

Entrepreneur moderne et avisé, peu encombré de scrupules, génial éditeur et publiciste, acteur essentiel de l'histoire du catholicisme, l'abbé Jacques-Paul Migne (1800-1875) fut bien tout cela. « Monté » du Cantal à Paris au début des années 1830 sans beaucoup plus de culture que d'argent, Migne semble tout droit sorti d'un roman de Balzac. Fondateur en 1831 de ce qui deviendra bientôt, avec Louis Veuillot, le *Journal L'Univers*, Migne, sept ans plus tard, se lance dans l'une des plus extraordinaires aventures éditoriales du siècle : la création d'une Bibliothèque universelle du clergé qui comptera, dans ses différentes sections, plus de mille volumes, dont les immenses Patrologies latines (218 volumes) et grecques (166 volumes) imprimées de 1844 à 1866 dans les Ateliers catholiques de Montrouge (près de 600 employés en 1854). Editeur, patron d'imprimerie, publiciste averti et propagandiste de la restauration catholique, malhomme à l'occasion, Migne lancera parallèlement, de 1836 à 1860, cinq journaux, dont l'un aura pour titre *Le Monde*.

Complétant la biographie de A. G. Hamman (Beauchesne, 1975), le livre au titre un peu excessif de Howard Bloch décrit parfaitement les données extérieures de cette « fabuleuse industrie ». On regrettera simplement que l'auteur ne s'arrête pas davantage - même pas du tout - sur le contenu et sur la signification intellectuelle et religieuse de cette aventure si exactement inscrite dans son siècle.

Patrick Kéchichian

**T**oujours vif à quatre-vingt-trois ans, légèrement voûté, la chevelure blanche rejetée en arrière, Pierre Berès mène au même rythme une double carrière - librairie et édition - entièrement consacrée aux livres, carrière entamée il y a plus de six décennies. Il vient de changer d'appartement, mais habite le même immeuble de béton brut (il lui appartient) qui déborde dans cette rue paisible du faubourg Saint-Germain. Chez lui, point de bibliothèques croulant de volumes ; accrochés aux murs, un beau lavis de Puvis de Chavannes, une gouache de Masson et une remarquable eau-forte de Manet, illustrant *Le Corbeau* d'Edgar Allan Poe. Le mobilier est clair, d'une sobre modernité. La grande table de verre est jonchée de papiers. La réputation du libraire parisien est aussi grande à Londres, à New York qu'à Tokyo - c'est le côté rive droite du personnage. Son versant rive gauche, c'est sa maison d'édition - Hermann - où il a su constituer patiemment un beau catalogue, surtout là où on ne l'attendait guère : le domaine scientifique. Pierre Berès a le profil d'oiseau d'Emmanuel Berl, la même (fausse) maigreur et un accent vaguement bourguignon. Charmeur, volontiers prolixe, on sent derrière les volutes de ses amabilités, une volonté féroce. Il a la réputation d'être tyrannique avec ses proches. Sa mémoire est mauvaise, indique-t-il, il se retranche derrière elle pour brouiller quelque peu les fils d'une riche biographie.

Pierre Berès est né Berestov, à Stockholm, en 1913. Par hasard, au gré d'un voyage de son père, personnage sur lequel il ne s'étend pas. A onze ans, il collectionne les autographes. Quelques célébrités - Henri de Régnier, Paul Valéry et Clemenceau le reçoivent « gentiment ». A treize ans - il vit avec sa mère - un copain de Louis-le-Grand lui donne, par hasard encore, le virus de la bibliophilie en lui

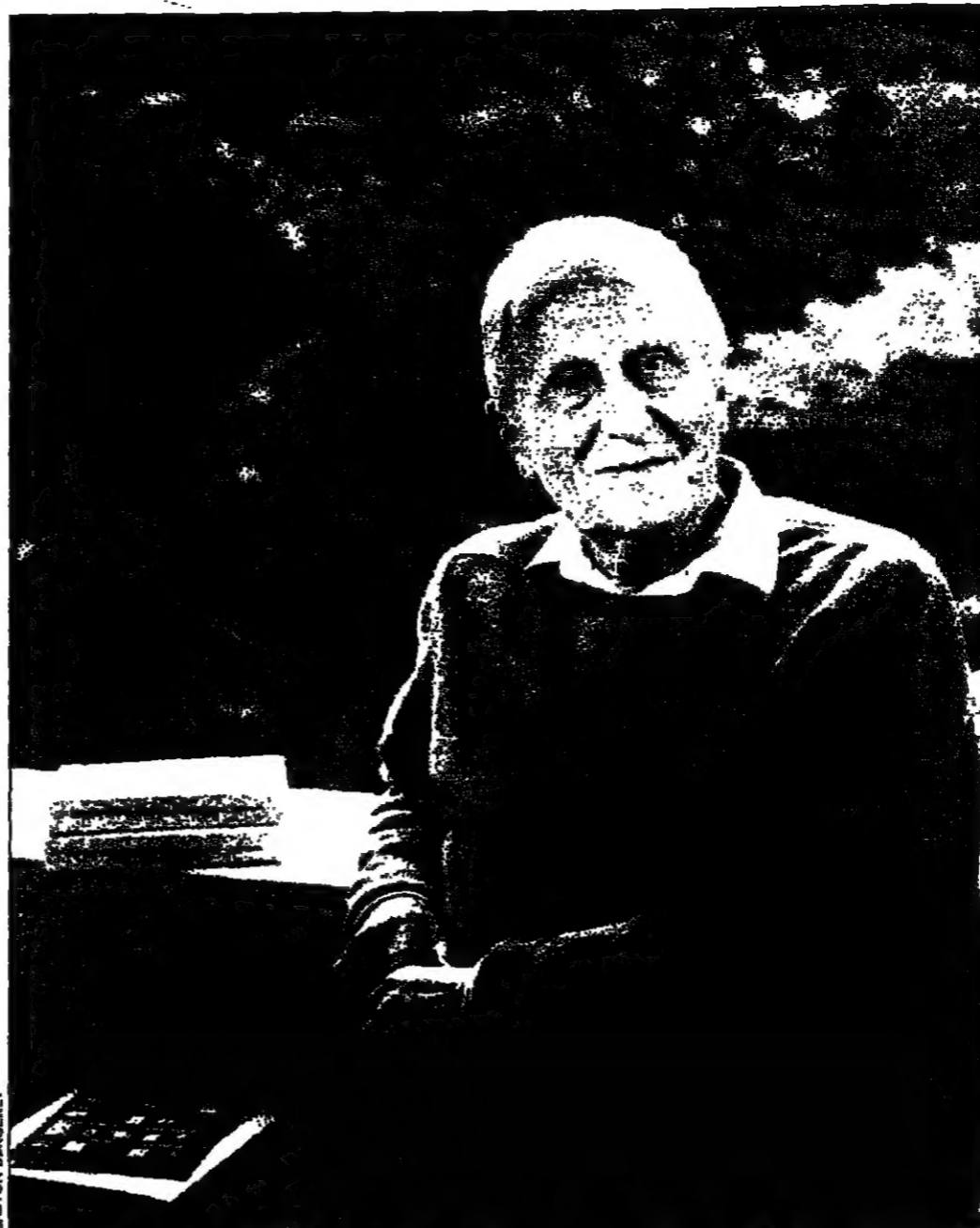
C'est aussi le temps de la crise économique qui suit le krach de 1929. Il y a beaucoup de choses à acheter sur le marché parisien et beaucoup moins de spéculation qu'aujourd'hui. Berès édite son premier catalogue à l'âge de dix-huit ans. Louis Barthou, plusieurs fois président du Conseil et ministre quasi inamovible - il devait périr tragiquement à Marseille lors de l'assassinat du roi de Yougoslavie, - est un de ses premiers clients. « Barthou était un mauvais bibliophile selon nos critères de 1996 : il ne respectait pas la condition originelle du livre. A l'époque de Barthou, on aimait les livres forcés de documents divers, lavés et reliés de neuf. L'esprit a changé. Fernand Vandereem, un écrivain boulevardier des années 20 et 30, a édité quelques principes qui ont toujours cours dans le monde de la bibliophilie et dont la règle d'or est de préférer un livre fatigué mais authentique à un ouvrage retapé. »

A la veille de la guerre, il ouvre une librairie avenue de Friedland. Son succès immédiat fait quelques jaloux. Pendant l'Occupation son activité ne se ralentit pas, semble-t-il. Ernst Jünger note à plusieurs reprises, dans son journal parisien, les visites qu'il fait à la librairie de l'avenue de Friedland pour y faire des achats. La fortune de Pierre Berès date-t-elle de ces années sombres ? Certains le murmurent. Le marché de l'art était très actif pendant la guerre. D'un côté, les marchandises (tableaux, livres, meubles) affluent - beaucoup de gens ont des besoins impérieux de liquidité pour cause de ruine ou de départ en catastrophe. De l'autre, les Allemands qui pillent beaucoup, achètent aussi énormément et paient souvent le prix fort. Et puis il y a les biens saisis par Vichy - à des familles juives notamment - et dispersés aux enchères. Le libraire aurait-il profité de ces trop bonnes « occasions » ? Des confrères l'affirment. Berès dément en bloc : « Jünger me cite plusieurs fois dans son journal. Je ne l'ai jamais rencontré personnellement. Je n'ai jamais acheté de biens saisis, ni à Drouot ni ailleurs. » Les seules fréquentations notables qu'il avoue pendant cette période

taigne au lendemain de la Libération (1947). « J'ai été envoyé aux Etats-Unis à la demande de Jacques Chaban-Delmas, alors tout jeune maire de Bordeaux, et de Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Il s'agissait d'un almanach annoté par Montaigne lui-même. Cet ouvrage faisait partie de la collection Wilmerding, un grand bibliophile américain. Le volume s'était promené à Paris avant la guerre, mais il était trop cher pour ma bourse. Avant de traverser l'Atlantique, on m'avait confié 1 500 dollars. Pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, j'avais annoncé publiquement que je venais au nom de la Bibliothèque nationale. Cela a eu pour effet de faire grimper les enchères. Heureusement les héritiers Wilmerding m'ont généreusement donné 5 000 dollars supplémentaires. Et j'ai pu emprunter le reste. Car le volume a atteint 21 000 dollars. Un prix trop élevé : normalement il aurait dû faire quatre fois moins. »

Autre coup fameux, pour son compte cette fois-ci : l'achat en 1957 de la collection Pillone, 168 livres imprimés au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle et réunis par un patricien vénitien, vers 1590, qui avait fait orner la tranche des ouvrages par Cesare Vecellio, un peintre de l'entourage de Titien. Les titres étaient écrits à la main sur le dos des ouvrages : grands classiques de l'Antiquité, pères de l'Eglise, récits de voyages, traités de médecine, commentaires philosophiques. La collection appartenait, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, à une famille britannique, héritière du baronnet Tho-

*Lire, décrire, négocier, fabriquer les livres. Voilà plus de soixante ans que ce bibliophile éclairé, libraire*



CARTON BELCERET

## Pierre Berès ou le commerce des livres

*de réputation internationale et éditeur d'art et de science, consacre sa vie au bel objet imprimé. Portrait d'un joueur aventureux*

mas Brooke : « J'ai acheté le tout pour 15 000 livres en 1954, ce qui était très cher pour l'époque. Trois de ces ouvrages avaient été imprimés à Paris. Je les ai offerts à la BN et j'ai vendu les autres - très lentement. » Parmi les trésors qui lui sont passés par les mains, des volumes de Stendhal avec corrections autographes de l'auteur ; un exemplaire des *Essais* de Montaigne annoté par

M<sup>me</sup> de Montespan ; l'édition sur hollandaise des *Fleurs du mal*, avec un envoi de Baudelaire à Delacroix ; un jeu d'épreuve du *Coup de dé*, de Mallarmé, avec les indications manuscrites du poète pour une mise en page inédite.

Ce libraire se double d'un expert auquel les commissaires-priseurs font souvent appel pour des ventes publiques. « Le travail est le même, il s'agit d'expliquer un livre, de ne pas le laisser s'éteindre, de mettre en évidence sa cohérence. Mais je préfère acheter, décrire et vendre les ouvrages que j'ai choisis plutôt que faire le même travail pour des livres sélectionnés par d'autres. » Aurait-il envisagé d'exercer une autre profession ? « Architecte. C'est le seul moyen après Dieu d'intervenir sur le monde, d'imprimer sa marque - avec l'édition, bien sûr. Rien ne peut déloger l'écrivain parce que le livre, c'est éternel. » L'écrivain ou l'éditeur ? « L'auteur n'existe pas sans l'éditeur. » On lui indique que l'éditeur de Stendhal ou de Lautréamont n'a guère laissé de souvenir. « Sans doute, mais le travail d'éditeur tel que je le conçois est un travail d'inséminateur et d'accoucheur. »

Ces métaphores médicales rappellent le goût de Pierre Berès pour les sciences. Un goût hérité des encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle dont il se sent proche - il édite les *Œuvres complètes* de Diderot en trente-trois volumes. Comme les hommes des Lumières, il n'est pas hostile aux plaisirs de la vie. Ce joueur qui a pas mal fréquenté les tables de baccara apprécie l'esprit du jeu, comme l'alcool, avec modération : c'est un voyageur prudent. La définition qu'il donne de son métier d'éditeur le peint assez bien : « Entre aventurier et commerçant. » Il fuit les honneurs - « mon

snobisme à moi » - mais fait tout pour les mériter. C'est un bon observateur du monde intellectuel. Il en a le goût des acteurs et la distance nécessaire. Il aime les mots, les expressions choisies, parfois jusqu'aux affectations de langage. Parisien comme on n'en fait plus, il bértaise dans l'âme - il redoute les moyens dont disposent les pouvoirs « de plus en plus discrétionnaires » - il a un côté Anatole France, en plus dissipé. Pour cet homme à système - mais lequel ? - la constance et la ténacité sont des vertus. Comme l'aptitude au bonheur : « Il y a un goût du malheur que je fuis. La jalousie, l'envie, la méchanceté, sont des parangons du malheur. Les méchants m'inquiètent : je n'ai jamais publié un auteur méchant - Dali par exemple. Je n'aime pas non plus l'artifice - les manifestations publiques du couple Aragon/Elsa Triolet avec qui j'étais pourtant lié. » L'intelligence pure ne l'impressionne pas plus que les mécaniques cérébrales trop bien huilées : « Valéry m'aimait bien et c'était réciproque même si je n'ai jamais eu de vraie conversation avec lui. Par contre j'ai acquis un dégoût de son œuvre à trop me plonger professionnellement dans sa correspondance. »

Proust recommandait de ne jamais lire la correspondance des écrivains où ne transparaît que leur moi social - inintéressant. Pierre Berès s'insurge : « Plongez-vous dans celle de Flaubert ou de Mérimée. Je les emporterais avec joie dans une île déserte. » Quand il jette un regard sur ce qui fut son existence, il la résume d'une formule : « J'ai passé ma vie à lire des livres, à les regarder, à les décrire. Puis je les ai négociés. Et aujourd'hui je les fabrique. »

Emmanuel de Roux

montrant un ouvrage du XVII<sup>e</sup> siècle acheté chez un bouquiniste. Coup de foudre : le livre va devenir son nord. Son univers tournera autour de la chose imprimée. A quatorze ans, il est secrétaire de Marie Schelkevitch, belle-fille du peintre Carolus-Duran, c'est-à-dire qu'il prend sous la dictée le journal de la dame. Celle-ci a tenu un salon fréquenté par Proust - « Je pourrais inviter qui vous voudrez, écrivait l'auteur de *La Recherche* à Paul Morand, sauf M<sup>me</sup> Schelkevitch, dont les parfums me donneraient une crise d'asthme. » Cet adolescent précoce aperçoit aussi chez Anna de Noailles quelques témoins de la gauche radicale : Philippe Berthelot et Aristide Briand. A seize ans il entame en chambre, toujours chez sa mère, le métier de libraire. « C'est l'époque où l'on pouvait facilement acheter un autographe de Verlaine - le fameux sonnet à Rimbaud par exemple. Un autographe de Verlaine valait deux fois un autographe de Copée, mais la valeur du Claude Farrère était beaucoup plus grande. »

ont été Aragon et Eluard ou Maurice Goudekot, le mari de Colette, avec qui il créa une éphémère maison d'édition d'art, la Palme. Et Henrique Freyman, un collectionneur mexicain, à qui il acheta plus tard les éditions Hermann. D'où viennent ces attaques ? « J'ai fait des débuts fracassants dans la profession. Ma réussite a dérangé. »

Sa figure se ferme. Il préfère parler de bibliophilie : « Les livres se collectionnent pour mille raisons. On peut aimer les ouvrages qui traitent de poésie, de cuisine, de bicyclette, de bande dessinée ou de voyage. C'est avant tout quelque chose de mental, souvent éloigné de la lecture. C'est à la fois une histoire d'amour, de générosité, d'érudition, d'ordre, d'exigence, de capacité de refus, de cohérence. Personnellement je suis trop dispersé pour être un véritable collectionneur. Tout au plus un amateur. »

L'idéal d'un libraire : acheter de beaux livres, faire de bons catalogues. Et réussir quelques jolis coups. Par exemple l'achat à New York du livre de raison de Mon-

maine peu exploré en France. « Ses modèles sont à chercher au-delà de la Manche, du côté d'Oxford University Press. Au fil des ans, il accumule les ouvrages savants : un traité de physique statistique, de Cohen Tanugi ; un essai sur les hormones, d'Etienne Baulieu ; Philosophie mathématique de Jean Cavallès ; La Parole et les Choses. Le langage de la chimie, de Pierre Lazlo ; Principes de sémantique linguistique, d'Oswald Ducrot ; Introduction à la phonologie générative, de François Dell. Une collection dirigée par Maurice Tubiana et Jacques-Louis Binet. « Ouverture médicale », propose des textes destinés à un public plus large, mais néanmoins signés de spécialistes. Son best-seller : *L'Honneur de vivre*, du professeur Robert Debré (130 000 exemplaires).

Pierre Berès, qui emploie vingt personnes dans sa maison d'édition, est seul maître à bord. Il publie environ 80 livres par an. Ce despotisme éclairé veut travailler sans comité éditorial. « En sciences, je suis plus exigeant parce que je n'y connais rien. Mais je suis un éditeur : je rencontre les gens et

je les écoute. Je ne juge pas, je situe la valeur. On peut être sourd et faire la différence entre Ravel et Stravinsky. Dans le domaine littéraire ou artistique, en revanche, je fonce. » Ici, il mêle anciens, modernes et contemporains : les écrits sur l'art de Nicolas Poussin, de Delacroix, de Paul Signac, d'Emile Zola, d'Henri Matisse, d'André Masson, et d'Alberto Giacometti. On trouve aussi bien à son catalogue Simon Leys (*La Fureur en feu*), Jean-Pierre Faye (*Le Langage meurtrier*), Jacqueline de Romilly (*Problèmes de la démocratie grecque*), Dan Sperber (*Le Savoir des anthropologues*) ou Alexandre Koyré (*Etudes galiléennes*) que Lewis Carroll (*Logique sans peine*, illustrée par Max Ernst) et Shitao (*Les Propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère*) un lettré chinois du XVII<sup>e</sup> siècle. « Je reçois peu de bons manuscrits par la poste, il faut donc savoir les suiter. Le métier est difficile quand il s'agit d'éditer un classique ou un inédit. Mais il consiste toujours à donner la vie à un livre, à mettre au jour un texte. »

E. de R.

## Les éditions Hermann : les sciences et les arts

Cela fait quarante ans que je suis à la tête des éditions Hermann, mais quatre ou cinq ans que je commence à connaître mon métier. Pierre Berès rêvait d'édition depuis toujours. Un rêve vague. Le hasard lui fait racheter en 1956 une maison d'édition scientifique : les éditions Hermann. Celles-ci avaient été fondées en 1871 par un professeur de mathématiques alsacien, Jules Hermann. C'est un ami de Pierre et Marie Curie et du physicien Henri Poincaré, qu'il édite avec d'autres scientifiques. Vers 1910, il change son fusil d'épaule et se lance dans le négoce du livre ancien. La maison Hermann acquiert une bonne réputation internationale dans ce domaine, mais cesse d'exister jusqu'en 1935.

A cette date, le gendre de Jules Hermann, Henrique Freyman, attaché culturel du Mexique à Paris, reprend la maison. Ce dernier interromp le commerce des livres anciens et relance avec frénésie l'activité éditoriale. Son créneau restant l'actualité scientifique et industrielle. Il édite notamment

les essais du physicien Louis de Broglie sur la mécanique ondulatoire, la thèse du jeune Jacques Monod sur les bactéries, un ouvrage de Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, ainsi que les théories de Nicolas Bourbaki, pseudonyme collectif d'un groupe de jeunes normaliens refondateurs des mathématiques modernes. « Mais aussi beaucoup de choses pas très bonnes », constate Pierre Berès. En vingt ans, le catalogue d'Hermann se gonflera de 1 200 titres. Avant de mourir, Henrique Freyman incitera le libraire de l'avenue de Friedland, rencontré pendant la guerre, à reprendre le fonds de livres anciens. « Ce qui m'obligeait à acheter le tout », dit Pierre Berès.

Pierre Berès ne connaissait pas le monde scientifique « en dehors d'Henri Mondor et de Jean Rosdars », il prend rendez-vous avec Delsarte et Dieudonné, deux membres du groupe Bourbaki. « J'ai fait connaissance avec des gens qui m'ont impressionné. La maison Hermann était sans tache sur le plan de la collaboration. Je me suis donc lancé dans ce do-

هكذا من الأصل



05:10:10

RADIO-TÉLÉVISION

LE MONDE / VENDREDI 2 AOÛT 1996 / 31

TF 1	France 2	France 3	Arte	M 6	Canal +	Radio
<b>21.00</b> <b>NAVARRO</b> Série. L'échange, de Patrick Jamain (95 min). Le commissaire arrête un gangster qui s'apprête à cambrioler une banque. Le lendemain, l'inspecteur Anquelin est kidnappé et son ravisseur demande la libération du voleur. <b>22.35</b> <b>STARS EN FOLIE</b> Divertissement présenté par Philippe Lavi, Sophie Favier, les Coco Girls (80 min). <b>23.55 La Nuit olympique.</b> Présentée par Hervé Mathoux et Christian Jeanneret. En direct. Athlétisme : finale 400 m haies M, finale 200 m D, finale 200 m M, finale décathlon 1 500 m ; Basse : demi-finales M ; En direct. Équitation : finale obstacles par équipes (35 min). 77437975 5.30 Histoires naturelles.	<b>20.55</b> <b>URGENCES</b> Série. L'échange, de Patrick Jamain (95 min). Le commissaire arrête un gangster qui s'apprête à cambrioler une banque. Le lendemain, l'inspecteur Anquelin est kidnappé et son ravisseur demande la libération du voleur. <b>22.35</b> <b>J.O. D'ATLANTA.</b> En direct. Présenté par Gérard Holtz et Pierre Sled. Athlétisme : Basse-ball ; Football : finale D ; GRS ; Handball : demi-finales D ; Hockey sur gazon : bronze D ; Tennis : bronze doubles D et M ; Tennis de table : finale simple M ; Tir à l'arc : finale individuelle M ; Voile : finale Soling, 470 D et M ; Volley-ball : finale D (20 min). <b>0.35 Journal, Métro.</b> En direct. Athlétisme : Basse-ball ; Basket-ball : demi-finales M ; Basse : demi-finales M ; Football : finale D ; Hockey sur gazon ; Lutte libre. (30 min).	<b>20.50</b> <b>J.O. D'ATLANTA</b> En direct. Tir à l'arc : finale individuelle M ; Athlétisme : saut à la perche, décathlon M ; Basse-ball : Équitation obstacles ; Handball : finale par équipe D ; Tennis : Volley-ball : finale par équipe D ; Voile (15 min). 865197 <b>22.45 Journal, Métro.</b> <b>23.10</b> <b>COMPARTIMENT TUEURS</b> Film français de Costa-Gavras (1964, N, 94 min). Qui supprime tous les témoins possibles d'un meurtre commis dans un compartiment couchettes d'un train de nuit ? Ce premier film de Costa-Gavras, d'après le roman de Sébastien Japrisot, peut donner des leçons de suspense. <b>0.40</b> L'heure américaine : Le voyage de Joachim. De Frédéric Labourdette (55 min). 1295043 1.35 Espace Transphonie. Raphaël Condé, portrait d'une fille. 2.35 Les Moutons. Série (35 min).	<b>20.45</b> <b>SOIRÉE THÉMATIQUE : LOS ANGELES</b> 20.46 Police fédérale, Los Angeles ■ Film américain de William Friedkin avec William M. Petersen, William Dafoe (1985, v.f., 115 min). 10700888 22.35 Blah Blah Blah. Court métrage de Julie Deloy (30 min). 22.45 L.A. Blues. Documentaire de Henning Lohner (30 min). Une visite de Los Angeles en compagnie de Denis Hopper. 23.15 Dominos B.S. King. Vidéo, de John Lawrence (5 min). 23.20 Affaire Remise. Court métrage de Peter McCarthy (v.o., 10 min). 23.30 Birty. Court métrage de Mads Cohen (v.o., 13 min). 23.45 T's pas cent balles ? Court métrage de Charles Burnett (v.o., 10 min). 0.00 La Rue en rose. Court métrage de Peter Kirby (7 min). 0.05 Un accident. Court métrage d'Alexandre Lockwood (9 min). 0.15 L'Accessoire. Court métrage de Maryl Kavalavous (10 min). 0.30 Step Across the Border. Film germano-allemand de Nicolas Humbert et Werner Penzel (1988-1990, N, v.o., redif., 90 min). 753228 1.35 Émission. Documentaire de Karin Malin (redif.). 2.35 Sound. Court métrage allemand de Theo Ross (10 min).	<b>20.45</b> <b>N'oubliez pas TON PÈRE AU VESTIAIRE</b> Film de Richard Linklater avec Jean Leffevre, Manuel Celin (1982, 95 min). 825371 Une comédie sur les adolescents des années 80. <b>22.35</b> <b>LES CONTES DE LA CRYPTÉ</b> La semaine qui ne voulait pas mourir, de Jeffrey Boam, avec Jeffrey Jones, Anthony Michael Hall (25 min). 803973 Le Sacrifice, de Richard Greenberg, avec Kevin Kline, Kim Cattrall (30 min). Dernière minute, de Walter Hill, avec Mary McCormack, John Capodice (30 min). 0.00 Fréquentation. 1.00 Best of Trash. 2.30 Rock express. Magazine. 3.00 Culture pub. Magazine. 3.30 Jazz & Magazine. 4.30 Le del l'adieu. Documentaire. 5.00 Hot forme. Magazine (25 min).	<b>21.00</b> Handball. Finale D ; Voile : Soling open, 470 D (30 min). 21.00 Basket-ball. D. Tennis : doubles D ; Voile : Gymnastique rythmique et sportive. 21.30 Lutte libre (30 min). 22.00 Volley-ball. Finale D ; Handball ; Voile. 22.30 Tennis de table (30 min). 23.00 Basket-ball ; Hockey sur gazon ; Tennis ; Athlétisme ; Tennis de table ; Football. 0.10 Athlétisme. 3039227 1.00 Basse-ball ; Athlétisme ; Hockey sur gazon ; Volley-ball ; Athlétisme ; Basket-ball ; Basse ; Plongeon. 2.30 Football (35 min). 385393 3.05 Athlétisme. 7782005 4.00 Basket-ball ; Volley-ball.	<b>19.35</b> Du jazz pour tout bagage. 20.00 Carriots de voyage. L'Inde au milieu du sud ou Les métamorphoses de l'Inde contemporaine (40). 21.00 D'un théâtre à l'autre. 1955-1964 (4). 22.00 Les Chemins de la connaissance. (redif.). Rétail de cour, vertige d'un ordre (4). 22.40 Musique : Nocturne. Récital de piano de Chopin ou le parcours d'une œuvre (4). 0.05 Du jour au lendemain. Ludovic Janvier (En mémoire du 10). 0.50 Co-à. Chansons surréalistes. A. L'Alcool. 1.00 Les Nuits de France-Culture (redif.). Theodor Adorno : 2.35. Programme non communiqué : 3.05. Les Nuits de France-Culture (redif.). La musique au risque des conciles (4). 15.55 France-Musique l'été. Festival de Bayreuth. Opéra donné en direct du festival de Bayreuth, par le Chœur et l'Orchestre du Festival de Bayreuth, les Jungs Ladies : Le Crépuscule des Dieux, de Wagner, Wolfgang Schmidt (Schubert), Falk Struckmann (Günther). En intermède : 18.15. Petit balade de la musique baroque : Variation, et 20.30. L'été des festivals. 0.05 Arborecence. Histoires d'André. Chansons de Michel Porel, John Surman, Vivaldi, Mozart, Dvorak, Casparian, Didier Malherbe et Loy Ehrlich, Poulet, Paul Maurice, traditionnelle, Graham Wiggins. Les Nuits de France-Musique.

Les soirées sur le câble et le satellite

<b>TV 5</b>	<b>Planète</b>	<b>France Supervision</b>	<b>France Ciné Cinéfil</b>	<b>Arte</b>	<b>Eurosport</b>	<b>Les films sur les chaînes européennes</b>
<b>19.30</b> Journal (ruso). <b>20.00</b> Le Bal du gouverneur ■ Film de Marie-France Pisier (1989, 95 min) 60505015 <b>21.35</b> Jour de congé. <b>21.55</b> Métro des cinq continents. <b>22.00</b> Journal (France 2). <b>22.30</b> et 0.35 Les J.O. d'Atlanta 96. <b>22.35</b> Ça se discute. <b>0.05</b> Embarrasement porte n° 1. <b>0.30</b> Soir 3 (France 3).	<b>19.40</b> L'Inde fantôme. (57) Mémoires sur un voyage. <b>20.35</b> Le Nouvel Habit de l'empereur. <b>21.45</b> Hôpital, silence. <b>22.45</b> Karshu. <b>23.40</b> Un Corse et quelques Belges. <b>Paris Première</b> <b>20.00</b> 20 h Paris Première. Invité : William Sheller. <b>21.00</b> Deux hommes dans Manhattan ■ Film de Jean-Pierre Méville (1958, N, 85 min) 83015555 <b>22.25</b> Concert : Mahler. (120 min) 42090889	<b>19.00</b> Journal. <b>19.15</b> J.O. : Volley-ball. <b>20.00</b> J.O. : Athlétisme. <b>Ciné Cinéfil</b> <b>20.30</b> Les Collégiennes. Film d'André Huneault (1996, N, 90 min) 8452220 <b>22.00</b> Show Them. No Mercy ■ Film de G. Marshall (1993, N, v.o., 75 min) 77027225 <b>23.15</b> Le Club. Invité : Jean-Claude Romet. <b>0.35</b> Claudette Inglish ■ Film de Gordon Douglas (1991, N, v.o., 95 min) 7438851 <b>Ciné Cinémas</b> <b>20.30</b> Le Bison blanc ■ Film de Jack Les Thompson (1977, 90 min) 3548848	<b>22.00</b> Le Cheval venu de la mer ■ Film de Mike Newell (1995, v.o., 105 min) 5328913 <b>23.45</b> Madame Bovary ■ Film de Claude Chabrol (1991, 135 min) 37888187 <b>Série Club</b> <b>20.20</b> L'Émission noir. <b>20.40</b> et 23.45 Nick, chasseur de têtes. <b>21.40</b> et 1.25 Au plaisir de Dieu. Les Inventaires. <b>23.10</b> La famille Addams. <b>Canal Jimmy</b> <b>20.00</b> Rosalie. Film de Percy Adlon (1989, 110 min) 48800081 <b>21.30</b> Quatre en un. Film de Pavel Lounguine (1989, v.o., 105 min) 55012828	<b>17.15</b> J.O. : Badminton. En direct (45 min) 1089448 <b>18.00</b> J.O. : G.R.S. (40 min) 548352 <b>19.00</b> J.O. : Tennis. En direct. Demi-finales M (120 min) 741913 <b>21.00</b> Olympic Extra. <b>21.30</b> J.O. : Tir à l'arc. En direct. Finale individuelle M (45 min) 967604 <b>22.15</b> J.O. : Équitation. En direct. Jumping par équipes. Finale (135 min) 8743348 <b>0.30</b> J.O. : Tennis de table. <b>0.45</b> J.O. : Athlétisme. En direct. Épreuves D et M (30 min) 8164840 <b>1.30</b> Olympic Spécial. <b>1.30</b> J.O. : Tennis de table. <b>2.00</b> J.O. : Basse. En direct. Demi-finales (120 min) 5843753	<b>19.15</b> Ascenseur pour le passé. Téléfilm de L. Ellmann, avec Corinne Salicrú (91 min) 1843802 <b>Une actrice tue son mari infidèle. Prise de remords, elle se confie à un homme qui lui propose un an en prison.</b> <b>14.50</b> Drôles de dames. Série. 16.15 Hic Machine. Variétés. 16.45 Croc-Blanc. Série. 17.10 Classe mannequin. 17.30 Le Joker. Série. 18.50 Histoires. Série. Minute moins une. 19.50 Le Tour de France à la voile. Sport. Dernière étape : Nice. 19.54 Six minutes d'information. 20.00 Soins au quotidien   Série. 20.35 et 23.30 Capital 6. <b>20.45</b> <b>EXTRA-LARGE, MACIE NOIRE</b> Téléfilm d'Eric Grimaldi Castellari, avec Bud Spencer, Philip Michael Thomas (96 min) 338043 XL enquête sur la mort suspecte d'une jeune femme adepte d'une secte voudrait...	

TF 1	France 2	France 3	La Cinquième	M 6	Canal +	Radio
<b>13.00</b> Journal, Métro, Métro des plages, Traffic Info. <b>13.35</b> Femmes, Magazine. <b>14.00</b> Les Feux de l'amour. <b>14.30</b> Dallas. Félicitation. <b>15.20</b> Hawaii police d'Etat. Série. Viol. <b>16.15</b> Club Dorothée. <b>16.55</b> Des copains en oc. Jeu. <b>17.30</b> Les Nouvelles Filles d'à côté. Série. <b>17.55</b> L'école des passions. Série. Il ne faut jamais dire son âge. <b>18.20</b> Journal, Journal des J.O., Traffic Info. <b>20.55</b> <b>SLC SALUT LES COUPAINS</b> Divertissement présenté par Sheila et Dave. 1970-1971 : unifier les chouchous : Mike Flowers Pops, Chico et les Cypriotes, François Valéry, Nina Morano. Les témoins : Gilbert Montagné. (70 min). 857444 <b>22.55</b> <b>HOLLYWOOD NIGHT</b> Téléfilm. Cinéma plié, avec Michel Ironside (105 min). 806208 <b>0.40</b> La Nuit olympique. En direct. Football : match pour la médaille de bronze ; Athlétisme : perche finale M, 4 x 100 m ; demi-finale D et M, 4 x 400 m ; demi-finale D, 4 x 400 m éliminatoires D, Sceptre : finale 3 000 m, 10 000 m ; finale D ; Handball : demi-finale M. En direct. Basse : Gymnastique rythmique et sportive (260 min). 82882118	<b>12.55</b> et à 13.35 Métro. <b>12.55</b> Journal, Point route. <b>13.45</b> Derrick. Série. Une nuit d'octobre. <b>14.50</b> Matt Houston. Série. Amis. <b>15.45</b> Les deux font la paire. Série. L'ingénieur du piano. <b>16.35</b> Alibi. Série. <b>17.05</b> Un toit pour dix. Série. <b>17.40</b> Le Choix gagnant. Jeu. <b>18.15</b> J.O. d'Atlanta. Présenté par Pierre Sled (104 min). 7913735 <b>19.30</b> Journal, Journal des Jeux, A cheval, Métro, Point route. <b>20.55</b> <b>LES SECRETS DE LAKE SUCCESS</b> Téléfilm (22) de Jonathan Sanger, Arthur Alan Seidman, Peter Sars, avec Valérie Perrine, Samantha Eggar (130 min). 8802227 <b>23.05</b> <b>J.O. D'ATLANTA</b> En direct. Tir à l'arc : Basse-ball ; Basse-ball : demi-finale D ; Athlétisme : saut à la perche, décathlon M ; Basse-ball : Équitation obstacles ; Handball : finale par équipe D ; Tennis : Volley-ball : finale M ; Voile : Lutte (140 min). 865197 <b>23.10</b> Journal, Métro. <b>23.10</b> <b>L'HEURE D'EN RIRE</b> La Tite Puce, pièce de café-théâtre de Michel Sallard, mise en scène de Jacques Brilla, avec Jacques Brilla, Charles Faltier, Michel Sallard (85 min). 3325521 Deux braqueurs qui pénètrent dans une banque par effraction sont surpris par un homme de ménage qui les menace avec son balai... <b>0.30</b> Les Crayons de la mort. Aimé Césaire, une voix pour l'histoire. L'été vespéral (75), d'Étienne Péty et André Thénault. 1.35 Les Moutons. Série (35 min).	<b>12.30</b> Journal, Métro des plages. <b>13.05</b> Keno. <b>13.10</b> La Boîte à mémoire. <b>13.40</b> Tété. <b>14.35</b> Bill Body. Dessin animé. <b>14.55</b> J.O. d'Atlanta. En direct. Présenté par Michel Orley, Adèle Tene, Sébastien Japrisot. Athlétisme : Basse-ball : finale par équipe M ; Canoe-kayak : demi-finales D ; Handball : finale par équipe M ; Hockey sur gazon : finale par équipe M ; Tennis : bronze simple D (20 min). 70245555 <b>16.20</b> Questions pour un champion. Jeu. <b>18.55</b> Le 19-20. <b>19.00</b> L'information, 19.08, Journal régional. <b>20.05</b> Fa si la chanter. Jeu. <b>20.35</b> Tout le sport. <b>20.50</b> <b>J.O. D'ATLANTA</b> En direct. Tir à l'arc : Basse-ball ; Basse-ball : demi-finale D ; Athlétisme : saut à la perche, décathlon M ; Basse-ball : Équitation obstacles ; Handball : finale par équipe D ; Tennis : Volley-ball : finale M ; Voile : Lutte (140 min). 865197 <b>22.45</b> Journal, Métro. <b>23.10</b> <b>L'HEURE D'EN RIRE</b> La Tite Puce, pièce de café-théâtre de Michel Sallard, mise en scène de Jacques Brilla, avec Jacques Brilla, Charles Faltier, Michel Sallard (85 min). 3325521 Deux braqueurs qui pénètrent dans une banque par effraction sont surpris par un homme de ménage qui les menace avec son balai... <b>0.30</b> Les Crayons de la mort. Aimé Césaire, une voix pour l'histoire. L'été vespéral (75), d'Étienne Péty et André Thénault. 1.35 Les Moutons. Série (35 min).	<b>12.30</b> Les Grandes Aventures du XX <sup>e</sup> siècle (5/30). 12.35 Attraction santé. Le sommeil des enfants. 13.00 Net plus ultra. 13.30 Que deviendront-ils ? (5/10). 14.30 Les États-Unis. L'Alaska. 15.30 Dédicés été. 15.40 Missions extrêmes. Trois aventuriers en Afrique (1913). 16.00 Une vie de champion. Marianne Aebischer, natation synchronisée ; Denis Labourg, handball. 16.30 Alf. 17.00 Sberchek. 17.30 La France aux mille villages. 18.00 La France aux mille villages. 18.30 Le Monde des animaux. <b>Arte</b> <b>19.00</b> Histoires de zèbre. Documentaire (45). Gollner, de Michael Gollner, Nigel Ashcroft, Larry Klein, d'après Diane Ackerman (54 min). 1208 <b>20.00</b> Reportage. Paléon : des femmes se bécotaient pour leurs droits. <b>20.25</b> Contre l'oubli. Magazine. <b>20.30</b> et 1/2 Journal. <b>20.45</b> <b>DES VOIX DANS LE JARDIN</b> Téléfilm de Pierre Boustroff, avec Arnold Almée, Jean Michel (96 min). 586489 Une femme est sauvée du suicide par un jeune Anglais. Elle lui propose de venir pour quelques temps dans la splendide villa où elle vit avec son mari... <b>22.10</b> <b>GRAND FORMAT : L'AMOUR EN SUSPENS</b> Documentaire de Thomas Kleidermacher (80 min). 8775463 Portrait de trois hommes qui vivent dans une communauté de handicapés mentaux. <b>23.35</b> Profil : Miro. Documentaire de Soledad Gomis (52 min). 105482 Réalisé par la télévision espagnole TVE en 1995 pour le centième anniversaire de la naissance de Miró. <b>0.30</b> Music Planet. Magazine. Lost in music. Electronic Jam, de Christophe Dreher (redif.). Les 1000 ans de la musique. 1.35 Émission. Documentaire de Karin Malin (redif.). 2.35 Sound. Court métrage allemand de Theo Ross (10 min).	<b>13.15</b> Ascenseur pour le passé. Téléfilm de L. Ellmann, avec Corinne Salicrú (91 min). 1843802 Une actrice tue son mari infidèle. Prise de remords, elle se confie à un homme qui lui propose un an en prison... <b>14.50</b> Drôles de dames. Série. 16.15 Hic Machine. Variétés. 16.45 Croc-Blanc. Série. 17.10 Classe mannequin. 17.30 Le Joker. Série. 18.50 Highlander. Série. Minute moins une. 19.50 Le Tour de France à la voile. Sport. Dernière étape : Nice. 19.54 Six minutes d'information. 20.00 Soins au quotidien   Série. 20.35 et 23.30 Capital 6. <b>20.45</b> <b>EXTRA-LARGE, MACIE NOIRE</b> Téléfilm d'Eric Grimaldi Castellari, avec Bud Spencer, Philip Michael Thomas (96 min). 338043 XL enquête sur la mort suspecte d'une jeune femme adepte d'une secte voudrait...	<b>13.15</b> Ascenseur pour le passé. Téléfilm de L. Ellmann, avec Corinne Salicrú (91 min). 1843802 Une actrice tue son mari infidèle. Prise de remords, elle se confie à un homme qui lui propose un an en prison... <b>14.50</b> Drôles de dames. Série. 16.15 Hic Machine. Variétés. 16.45 Croc-Blanc. Série. 17.10 Classe mannequin. 17.30 Le Joker. Série. 18.50 Highlander. Série. Minute moins une. 19.50 Le Tour de France à la voile. Sport. Dernière étape : Nice. 19.54 Six minutes d'information. 20.00 Soins au quotidien   Série. 20.35 et 23.30 Capital 6. <b>20.45</b> <b>EXTRA-LARGE, MACIE NOIRE</b> Téléfilm d'Eric Grimaldi Castellari, avec Bud Spencer, Philip Michael Thomas (96 min). 338043 XL enquête sur la mort suspecte d'une jeune femme adepte d'une secte voudrait...	<b>19.35</b> Du jazz pour tout bagage. 20.00 Carriots de voyage. L'Inde au milieu du sud ou Les métamorphoses de l'Inde contemporaine (40). 21.00 D'un théâtre à l'autre. 1955-1964 (4). 22.00 Les Chemins de la connaissance. (redif.). Rétail de cour, vertige d'un ordre (4). 22.40 Musique : Nocturne. Récital de piano de Chopin ou le parcours d'une œuvre (4). 0.05 Du jour au lendemain. 0.50 Co-à. Chansons surréalistes. A. L'Alcool. 1.00 Les Nuits de France-Culture (redif.). Theodor Adorno : 2.35. Programme non communiqué : 3.05. Les Nuits de France-Culture (redif.). La musique au risque des conciles (4). 15.55 France-Musique l'été. Festival de Bayreuth. Opéra donné en direct du festival de Bayreuth, par le Chœur et l'Orchestre du Festival de Bayreuth, les Jungs Ladies : Le Crépuscule des Dieux, de Wagner, Wolfgang Schmidt (Schubert), Falk Struckmann (Günther). En intermède : 18.15. Petit balade de la musique baroque : Variation, et 20.30. L'été des festivals. 0.05 Arborecence. Histoires d'André. Chansons de Michel Porel, John Surman, Vivaldi, Mozart, Dvorak, Casparian, Didier Malherbe et Loy Ehrlich, Poulet, Paul Maurice, traditionnelle, Graham Wiggins. Les Nuits de France-Musique.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5	Planète	France Supervision	France Ciné Cinéfil	Arte	Eurosport	Les films sur les chaînes européennes
<b>19.30</b> Journal (RTBF). <b>20.00</b> Fort Boyard (france 2 du 27/7/96). <b>21.30</b> Le Carrot du bombardier. <b>21.55</b> Métro des cinq continents. <b>22.00</b> Journal (france 2). <b>22.30</b> et 0.35 Les J.O. d'Atlanta 96. <b>22.35</b> Taratata. (france 2 du 1/10/95). <b>23.50</b> Sortie libre. <b>0.30</b> Soir 3 (france 3). <b>Planète</b> <b>20.35</b> Des jouets pour le futur. <b>21.25</b> D'un pôle à l'autre. (18) L'épave à froid.	<b>22.20</b> Millénium. (5/10). <b>23.15</b> Les Paroles de la mémoire. <b>23.45</b> L'Inde fantôme. (57). <b>Paris Première</b> <b>20.00</b> 20 h Paris Première. Invité : Alexandre Boudard. <b>21.00</b> A bout portant. <b>21.45</b> Opéra : Le Déserteur ou l'épave amoureuse. En trois actes de Pierre-Alain Mouchet. Enregistré au théâtre impérial de Compiègne, en 1999 (170 min). 5808024 <b>23.35</b> Concert : Ragga Singslash. Enregistré en 1991 (60 min). 3447482	<b>20.30</b> J.O. : Volley-ball. <b>21.15</b> J.O. : G.R.S. <b>22.35</b> J.O. : Tennis. <b>23.00</b> J.O. : Natation synchronisée. <b>Ciné Cinéfil</b> <b>20.30</b> La Famille y amo más ■ Film de F. Palacios (1963, N, v.o., 105 min). 5674483 <b>22.10</b> Life Begins at 8 ■ Film d'Irving Pichel (1942, N, v.o., 80 min). 51805182 <b>23.30</b> Les Hommes nouveaux ■ Film de Marcel L'Herbier (1996, N, 105 min). 57640444 <b>Ciné Cinémas</b> <b>21.00</b> Trois hommes et un bébé. Film de Leonard Nimoy (1987, 100 min). 55191514	<b>22.40</b> Julia ■ Film de Fred Zinnemann (1978, v.o., 115 min). 8647978 <b>0.35</b> Le Retour des morts-vivants. Film de Dan O'Bannon (1988, 90 min). 37132842 <b>Série Club</b> <b>20.20</b> L'Émission noir. Commando Garrison. <b>21.30</b> et 23.30 Au plaisir de Dieu. <b>23.00</b> La Famille Addams. (30 min). <b>Canal Jimmy</b> <b>20.30</b> Les Envahisseurs. 21.20 The Muppet Show. Invité : James Coburn. <b>21.45</b> Chronique du front. <b>21.50</b> Le Meilleur du pire. <b>22.20</b> Dream On. <b>22.50</b> Seinfeld. Le voyage. <b>23.15</b> Top bab.	<b>15.00</b> J.O. : Canoe-kayak. (135 min). 8538989 <b>17.15</b> J.O. : G.R.S. 1068821 <b>18.00</b> J.O. : Plongeon. En direct. Demi-finales M à 10 m (60 min). 420656 <b>19.00</b> J.O. : Tennis. En direct. Finale simple D (120 min). 602889 <b>21.00</b> Olympic Extra. 21.30 J.O. : G.R.S. (60 min). 874753 <b>22.15</b> J.O. : Athlétisme. 23.15 J.O. : Natation synchronisée. En direct. Finale par équipes. Programme libre (75 min). 298940 <b>0.15</b> J.O. : Tir à l'arc. 1.00 Olympic Spécial. 1.30 J.O. : Hockey sur gazon. En direct. Finale M (120 min). 4547681 <b>3.30</b> J.O. : Basse. En direct. Demi-finales (30 min). 8152664	<b>22.30</b> La Route de l'ouest. Film d'Andrew McLaglen (1966, 120 min). Avec Kirk Douglas, Western. 0.45 Les Femmes des autres. Film de Claude Barma (1958, N, 80 min). Avec Gilbert Bécaud, Comédie. <b>TSR</b> <b>20.20</b> Le Bal des casse-pieds. Film d'Yves Robert (1991, 95 min). Avec Jean Rochefort, Comédie. <b>22.35</b> La Maison Rustic. Film de Fred Schepel (1991, 120 min). Avec Sam Coslow, Suspense. <b>0.40</b> L'Argentin. Film de Robert Bresson (1983, 80 min). Avec Christian Pasty, Drame.	<b>19.35</b> Du jazz pour tout bagage. 20.00 Carriots de voyage. L'Inde au milieu du sud ou Les métamorphoses de l'Inde contemporaine (40). 21.00 D'un théâtre à l'autre. 1955-1964 (4). 22.00 Les Chemins de la connaissance. (redif.). Rétail de cour, vertige d'un ordre (4). 22.40 Musique : Nocturne. Récital de piano de Chopin ou le parcours d'une œuvre (4). 0.05 Du jour au lendemain. 0.50 Co-à. Chansons surréalistes. A. L'Alcool. 1.00 Les Nuits de France-Culture (redif.). Theodor Adorno : 2.35. Programme non communiqué : 3.05. Les Nuits de France-Culture (redif.). La musique au risque des conciles (4). 15.55 France-Musique l'été. Festival de Bayreuth. Opéra donné en direct du festival de Bayreuth, par le Chœur et l'Orchestre du Festival de Bayreuth, les Jungs Ladies : Le Crépuscule des Dieux, de Wagner, Wolfgang Schmidt (Schubert), Falk Struckmann (Günther). En intermède : 18.15. Petit balade de la musique baroque : Variation, et 20.30. L'été des festivals. 0.05 Arborecence. Histoires d'André. Chansons de Michel Porel, John Surman, Vivaldi, Mozart, Dvorak, Casparian, Didier Malherbe et Loy Ehrlich, Poulet, Paul Maurice, traditionnelle, Graham Wiggins. Les Nuits de France-Musique.

ATLANTA 96

Le détail et la programmation des épreuves olympiques sont en p. 14

► Signifié dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».  
■ ■ ■ Ne peut voir.  
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique.  
◊ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

## par Pierre Georges

Il y faut même une manière d'agrégation du contribuable. Etre non-imposable revient à plonger, les yeux fermés, dans un

Malheureusement, ce n'est pas le cas. Il y a, c'est une évidence, de la non-imposition à deux vitesses. Le non-imposable pauvre et le non-imposable aisé. L'impécunieux chronique et le virtuose légal du dégrèvement et de l'exonération. Il y a, en somme, aux pays des égaux devant la non-imposition, des plus égaux que d'autres ! D'où les précautions casuistiques des avis à la population fiscale.

## DÉPÊCHES

■ **FOOTBALL** : la fin du deuxième tour de la coupe Intertoto a été marquée par l'élimination du FC Nantes (battu 1-0 par le Standard de Liège). Guingamp doit rencontrer Volgograd après sa victoire, mercredi 31 juillet, contre les Russes de Tchelnïy (4-0).

## TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 3615 LEMONDE

**Tirage du Monde daté jeudi 1<sup>er</sup> août 1996**

\_\_\_\_\_

## Le public américain s'intéresse davantage à l'enquête qu'à la confrontation sportive

L'affaire passionne tant le public que le stade olympique n'est plus, à ses yeux, le centre du monde. L'intérêt s'est déplacé de 20 kilo-

En début de matinée, en présence de leur suspect, les enquêteurs fédéraux avaient investi les lieux pour une longue perquisition à la manière américaine. Coiffés de casquettes « FBI », mains gantées, les policiers sortaient les bras chargés de pleins cartons de documents, d'affaires et, semble-t-il, d'armes à feu. D'autres reporters patientaient à quelques kilomètres de là, aux abords d'une maison en bois occupée jusqu'au printemps par Jewell. « Le FBI n'a rien trouvé

C'est justement le proviseur de cet établissement qui a appelé la police après avoir vu son ancien employé sur les écrans. Sa version des faits paraissait trop *« par-faite »*. Surtout pour un homme au comportement jugé souvent *« imprévisible »*, frustré de n'avoir pu poursuivre sa carrière dans la police. Plusieurs élèves ont indiqué qu'il agissait en policier sans en avoir le titre ni les compétences.

*« Il se prenait pour Robocop », a ex-*

« Je ne suis pas un héros », répétait-il du temps de son éphémère gloire. Un « héros », peut-être pas, mais à coup sûr un homme avide de célébrité. Jusqu'à mardi midi, il sollicitait les médias pour raconter son histoire. De son propre aveu, il espérait même être félicité par le président Clinton. Maintenant qu'il est suspecté, la photo diffusée par les journaux télévisés à longueur d'émissions a changé. A celle du citoyen exemplaire a succédé une photo où Richard Jewell apparaît en tenue de combat, fusil d'assaut dans les bras.

Philippe Broussard

Le samedi 27 juillet, alors qu'il se trouvait sur l'île pour photographier la famille Poivre en congés, Patrick Poivre d'Arvor et son frère se seraient présentés à lui pour demander des explications. Le photographe affirme alors avoir été traîné jusqu'à sa voiture, où les deux hommes découvrent son matériel. « C'est à ce moment-là que PPDA m'a insulté, qu'il a déchiré ma carte de presse et confisqué tous mes papiers, ainsi que mon billet d'avion. » Le présentateur aurait ensuite saisi l'un des appareils du photographe et lui aurait asséné un coup violent sur le crâne, tandis que son frère l'empêchait de bouger. Ils l'auraient ensuite em-

De retour à l'hôtel, les trois hommes se-  
raient alors tombés sur le deuxième paparazzi  
qui avait échappé à leurs recherches. « Ils s'en-  
sont même pris à la réceptionniste, qu'ils ac-  
cusaient de faire tout pour retarder les choses  
alors que nous devions prendre le dernier ba-  
teau de 19 h 30 », se souvient Franck Skropan.  
Ils auraient raté malgré tout l'embarquement  
pour Athènes et auraient été amenés par les  
frères Poivre dans un autre hôtel près du port.  
Ceux-ci leur auraient ordonné de partir le len-  
demain matin avec des billets que les deux  
frères auraient achetés eux-mêmes. Vers  
21 heures, une nouvelle effraie aurait conduit  
les photographes à appeler la police, qui leur  
conseille de venir faire une déposition le len-  
demain matin. « Je n'y suis pas allé car j'étais

Dans le même communiqué, PPDA s'en prend violemment à « la presse caniveau », qui diffuse les photos et les articles de « prétendus journalistes dont le seul but est de violer la vie privée des hommes publics. »

**Dorothee Tromparent**

Selon des voisins, le feu aurait pris à l'extérieur du bâtiment par l'embrassement des broussailles. Le développement de l'incendie aurait rapidement atteint le bâti-

« Le feu a complètement détruit les archives du Parquet qui avaient été entièrement remises à jour », a commenté un magistrat. La totalité du système informatique contenant le traitement de plusieurs milliers de dossiers d'indemnisation des victimes de la catastrophe de Furiani « provoque un préjudice incalculable », a indiqué l'un des employés de l'Inavem. Le bâtiment avait été complètement renoué en 1993. Toutes les installations élec-

« L'absence officielle de revendications ou de menaces ne peut exclure, a priori, la thèse de l'acte criminel. Nous recherchons précisément le point de départ du feu pour échafauder une hypothèse », confie Jean-Claude Cauvin, le commandant des pompiers de Bastia. Mais, selon le procureur de la République, Roland Mahy, « la thèse qui semble prévaloir pour le moment serait celle de l'accident ».

**Michel Codaccioni**

LE MINISTRE de l'économie et des finances a annoncé, jeudi 1<sup>er</sup> août, la privatisation prochaine de l'Union européenne de CAC, avec la cession, de gré à gré, par actionnaire, le groupe public d'assurances GAN, de 67 % du capital et des droits de vote. Cette ouverture du capital du Crédit industriel et commercial, détenu à 93,09 % par le GAN et à 6,91 % par le public, était évoquée depuis des mois dans le cadre de la politique de cession d'actifs engagée par l'assureur pour assainir ses comptes. L'intérêt manifesté par de nombreux établissements — français et étrangers — à la reprise du CAC a incité le gouvernement à décider la procédure. Un appel d'offres sera lancé sous peu, après chais jours, l'opération devant être bouclée avant la fin de l'année.

هكذا من الأصل